35

IMAGES

No. 652 — LE CAIRE (EGYPTE) 9 MARS 1942

UN PEAU-ROUGE DANS LE DESERT DE LIBYE

Un Bédouin du désert n'a rien trouvé de mieux que de se recouvrir la tête et le corps d'un ruban de balles destinées aux mitrailleuses des avions de la R.A.F. Ainsi paré, n'offre-t-il pas l'aspect d'un Peau-Rouge ?

DANS CE NUMERO :

L'OFFENSIVE du PRINTEMPS

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres



Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 9 AU DIMANCHE 15 MARS

REPUBLIC PICTURES présente

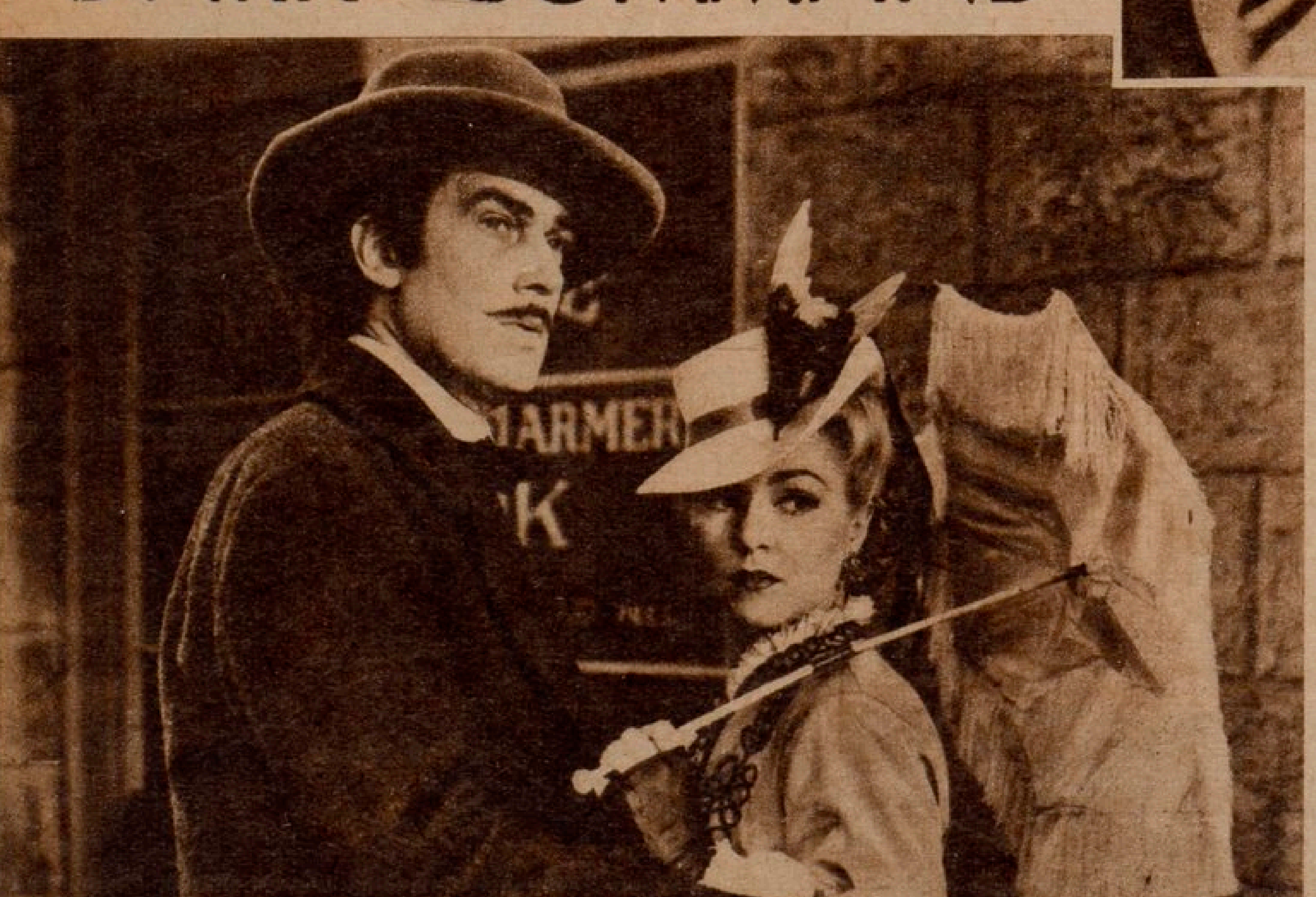
CLAIRE TREVOR

John WAYNE * Walter PIDGEON

dans

"DARK COMMAND"





UN DRAME GRANDIOSE ET POIGNANT... Un cœur passionné prêt à se donner — au hors-la-loi qui la fascine ? — ou à l'homme rude et simple qui place l'honneur avant tout ?

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

Nos lecteurs écrivent...

Nefii Vanag (Turquie)

Puis-je vous poser une question, cher Horatius ? Agé de dix-huit ans, j'aime une jeune fille de mon âge. Celle-ci, malheureusement, ne me paie pas de retour. Afin qu'elle devienne amoureuse de moi, que me conseillez-vous de faire ?

Eh ! quoi, mon bon ami, me prenez-vous pour un sorcier ? Et croyez-vous que je possède un philtre spécial propre à inspirer l'amour aux rébarbatifs, aux neurasthéniques et autres ? Hélas! la magie n'a jamais été mon fort, mais je vais essayer, tout de même, de vous donner un coup de main. Votre lettre, qui vient de Turquie, m'a fait bien plaisir, car elle prouve d'abord qu' « Images » est lu dans votre grande république et, ensuite, que les élucubrations épistolaires d'Horatius n'y passent pas inaperçues. Voilà qui me flatte beaucoup et me renforce dans l'idée de demander une augmentation à mon patron.

Mais passons au sujet qui nous intéresse.

Voyez-vous, très cher, l'amour est un sentiment qui n'est guère communicatif. D'aucuns ont parlé de microbe, et de microbe contagieux. C'est faux, archifaux, croyez-m'en. En tout cas, ne désespérez pas et, surtout, ne montrez pas trop d'intérêt à l'objet de votre flamme. Au contraire, occupez-vous d'autres jeunes filles. Faites-leur la cour devant elle. Qui sait ? Peut-être sera-t-elle piquée au jeu ? Ne connaissez-vous pas l'adage : « La femme est comme votre ombre... » ? Et puis tâchez d'avoir de la personnalité, de sembler détaché des choses de ce monde, de paraître même blasé sur les joies qu'il nous offre. Entourez-vous, en quelque sorte, d'une auréole de mystère à laquelle les femmes sont très sensibles. Rendez-vous intéressant. De temps à autre, daignez témoigner quelque intérêt à la personne en question. Faites-lui un compliment sur sa coiffure, sur la robe qu'elle porte, sans plus. Peut-être, mais peut-être seulement, arriverez-vous au résultat auquel vous aspirez. En tout cas, je vous souhaite bonne chance et vous remercie pour vos bons souhaits.

Christine inquiète

Que de chagrins, chère enfant, pour une si petite chose! Mais non, l'infirmière en question n'a pas voulu vous brusquer intentionnellement ni vous faire de la peine. Parfois, l'excès de travail, la fatigue, que sais-je, provoquent une surexcitation de nerfs involontaire, rien de plus. Vous paraissez bien trop sensible pour une personne de votre âge et bien trop émotive. Il ne faut pas. Réagissez. Continuez d'aimer toujours aussi tendrement votre mère et ne vous inquiétez plus de pareilles billevesées.

Monsieur X

Je n'ai que dix-sept ans. J'aime une jeune fille plus âgée que moi qui travaille dans un magasin. Elle n'est pas de ma religion et je ne sais si je l'intéresse. Que dois-je faire, mon cher Horatius ?

Rien, absolument rien, cher petit monsieur. Sans vouloir vous faire de la peine, je doute que la personne en question puisse s'intéresser à un garçon de votre âge. Et c'est tant mieux pour vous. Que pouvez-vous espérer d'un pareil amour avec une jeune fille plus âgée que vous et d'une religion différente ? Croyez-moi, détournez-vous en bien vite et songez plutôt à poursuivre sérieusement vos études ou, si vous travaillez déjà, à donner le maximum d'efforts dans vos occupations. Il est bien trop tôt pour vous de songer à autre chose.

HORATIUS

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux: Au Caire: Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone: 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire



Oui, mais ses dents ?



D'une blancheur ravissante !

Grâce à MACLEANS naturellement

La pâte dentifrice Macleans au peroxyde — germicide et antiseptique — renferme tous les éléments nécessaires à l'hygiène dentaire. Elle nettoie, blanchit les dents, les aide à résister aux attaques de la carie, rafraîchit et désinfecte la bouche.

DOUBLEMENT ÉCONOMIQUE
Le tube est volumineux et une minime quantité de pâte suffit pour chaque brossage.

En vente partout



Agents Distributeurs :
J. GREEN & Co.
44 Le Caire & Alexandrie

Pour des lèvres sensibles

Un nouveau rouge qui ne sèchera jamais vos lèvres ! Demandez un...

MAX FACTOR
TRU-COLOR
LIPSTICK

P.T. 35 — 20 — 12.
Rechanges P.T. 20 — P.T. 10.
EN VENTE PARTOUT

Distributeurs : VITTA & Co. Le Caire
R.C. 3033

L'ÉCRAN de la Semaine

Stabilisation du front libyen

Les nouvelles de Libye indiquent une stabilisation du front qui marque sans doute le répit que veulent se donner les deux adversaires avant de reprendre l'initiative. La situation dans ce théâtre de guerre ne donne lieu à aucune inquiétude.

On a maintes fois répété que la bataille du désert est en tous points comparable à une bataille navale. Pour être devenue lieu commun, cette formule n'a rien perdu de sa vérité. Peu importe l'étendue des sables conquis ou perdus : l'essentiel est de livrer bataille au moment choisi et sur un terrain favorable. Ce terrain favorable, nous le possédons aujourd'hui. Quant au moment de livrer le combat décisif, le haut commandement anglais, que les récentes escarmouches ont aguerri, saura le choisir.

Si les Germano-Italiens purent, le 20 janvier dernier, jeter dans la bataille assez de nouveaux tanks, de matériel et d'hommes pour déclencher une contre-offensive, ce ne fut qu'au prix d'un violent effort et de lourdes pertes en transports de troupes et en bateaux de ravitaillement. Les forces britanniques furent bien forcées de reculer, mais, à part l'effet de surprise du début, ce repli fut parfaitement ordonné. Il n'y eut à aucun moment de déroute, et à l'exception du matériel qui dut être abandonné à Msus et à Antelat, quand la contre-offensive commença, et d'une partie des fournitures de la 7ème brigade hindoue, les pertes en matière d'équipement furent nulles. Se limiter à un tel bilan donnerait à croire toutefois que l'offensive impériale initiée le 18 novembre eut des résultats bien maigres. La vérité est tout autre.

Certes, l'objectif d'Auchinleck qui visait à détruire le maximum de tanks et de matériel ennemi n'a pas été pleinement atteint. Mais, si les pertes britanniques ne furent pas légères — une offensive est toujours coûteuse — celles de l'ennemi furent, elles, très lourdes. De plus, pour un prisonnier anglais, il y eut dix prisonniers italiens et deux prisonniers allemands.

Du point de vue stratégique, le dégagement de Tobrouk que les troupes de l'Axe se préparaient à attaquer en force est le résultat le plus important peut-être de l'action britannique. Il améliore considérablement la position anglaise sur l'ensemble du front, en facilitant le ravitaillement de ce bastion avancé des défenses de l'Egypte. Confortablement installées par ailleurs sur la ligne de Gazala, les forces impériales et alliées peuvent attendre maintenant avec confiance toute entreprise de l'ennemi, car cette ligne assure les meilleures positions où l'on puisse s'établir dans le désert, à l'exception toutefois de celles de la passe de Halfaya, tombée, comme on le sait, aux mains des Britanniques.

L'on pourrait objecter avec raison que dans le désert les fortes positions ne font pas l'objet d'attaques frontales. L'ennemi cherchera donc à les prendre de revers, de façon à forcer les défenseurs à se retirer s'ils ne veulent pas s'exposer à l'encerclement. Mais Rommel devrait disposer de beaucoup plus de tanks qu'il n'en a actuellement, s'il veut tenter la manœuvre extrêmement dangereuse pour lui d'un mouvement d'enveloppement.

Quoi qu'il en soit, par leur action, les Anglais ont créé et maintenu en Libye un front qui draine une importante partie des ressources ennemies. Au moment où l'Allemagne veut concentrer toutes ses forces en vue de la fameuse offensive du printemps contre la Russie, il ne fait aucun doute que la grande plaie ouverte en Afrique du Nord dérange une fois de plus ses plans déjà fortement compromis par la bousculade de la contre-offensive générale soviétique.



L'IMPERATRICE FAWZIA EN EGYPTE

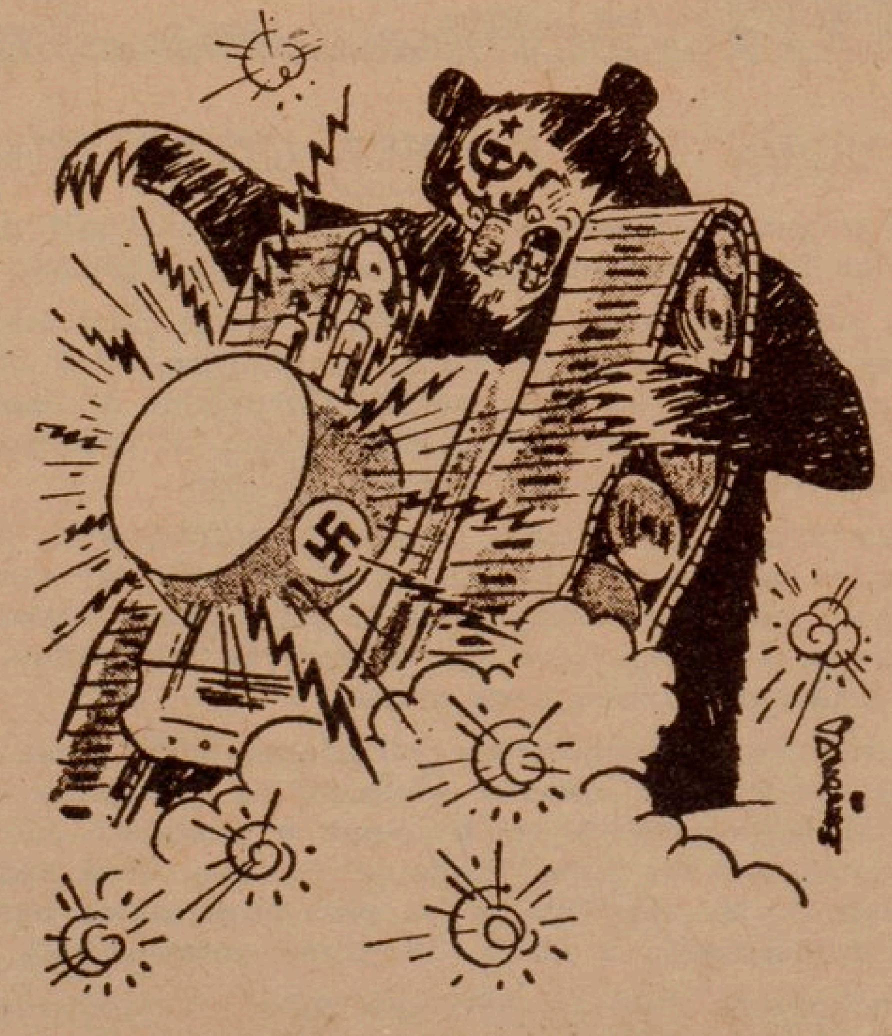
S.M.I. l'Impératrice Fawzia d'Iran débarquant de l'avion à son arrivée à l'aérodrome d'Almaza. La gracieuse souveraine paraît bien heureuse de fouler à nouveau le sol natal.

ATTAQUE SUR L'AUSTRALIE

Avec une attention accrue par les récents débarquements japonais à Java, l'intérêt se porte à nouveau sur la défense du continent australien qui reste, en fin de compte, l'objet des plus vives convoitises des Nippons. Depuis que leur coup de « blitz » leur a assuré une supériorité — temporaire, certes — sur les marines combinées des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne, privées au surplus de Singapour, les Japonais sont maîtres du Pacifique occidental.

Si la fortune continue à leur sourire comme aux premières phases de l'offensive, leur position sera incontestablement renforcée, du point de vue stratégique, à l'heure où la contre-offensive navale anglo-américaine se déclenchera. En attendant, ils occupent des territoires immensément riches en matières premières et alimentaires, et en pétrole.

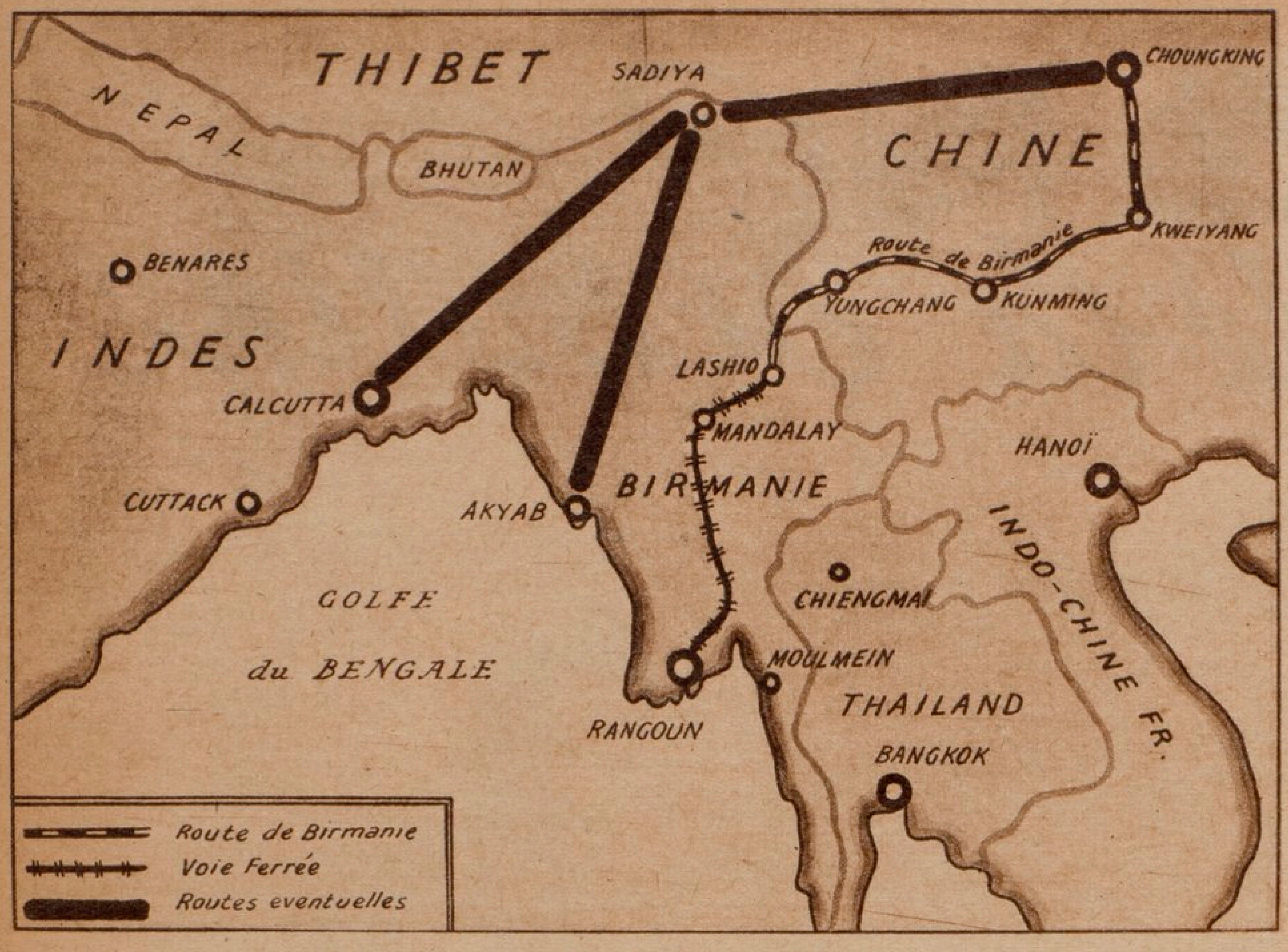
Mais la question se pose de savoir si leur débarquement en Guinée et dans les îles environnantes implique nécessairement de leur part l'intention d'envahir l'Australie, ou ne constitue qu'une manœuvre destinée à neutraliser les bases américaines. C'est de l'étendue des ressources japonaises que dépend la réponse — en particulier de sa marine marchande. En 1939, sa flotte de commerce représentait 2.337 navires d'un tonnage total de 5.630.000 tonnes. Elle a probablement été augmentée dans les deux années qui viennent de s'écouler. Mais les possibilités de constructions navales du Japon ne sont pas illimitées: il faut envisager le double problème des matériaux et de la main-d'œuvre. L'année 1939 marque une époque où le commerce japonais avait besoin d'hommes et de bateaux. Le Japon avait à subvenir aux échanges économiques des territoires qu'il avait envahis, en Corée, en Chine et dans le Sud-Est asiatique. Et, surtout, il devait approvisionner un certain nombre d'armées, stationnant hors de la métropole.



L'ours russe arrête le blitz.
(North China Herald)

La marine marchande du Japon a par conséquent une très lourde tâche à accomplir. Elle a déjà subi des pertes sérieuses. Les distances à parcourir sont immenses. Les approvisionnements, fournitures et munitions ont à franchir un trajet de 5.000 milles, au départ du Japon. S'il fallait aller à l'assaut de l'Australie, une armée considérable et d'énormes forces aériennes seraient nécessaires. Une grosse armée japonaise — il faudrait qu'elle soit vraiment d'importance — débarquant sur les points septentrionaux de l'Australie, trouverait devant elle des steppes infinies à franchir, et qui n'offriraient que très peu d'eau et de ressources alimentaires. Mais, d'un autre côté, les secours qui ne manqueraient pas de parvenir à l'Australie des Etats-Unis auraient aussi de grandes distances à traverser. Ainsi, il y a 6.000 milles de San-Francisco à Sydney par Hawaï. La route est coupée de nombreuses îles qui pourraient revêtir une capitale importance: les possessions anglaises de Samoa et des îles Fidji, par exemple, et la Nouvelle-Calédonie française ralliée à la France libre.

Que certaines bases n'aient pas perdu de temps pour renforcer leur armement, il suffit pour s'en convaincre de se rappeler les « tuiles » japonaises dans le détroit de Macassar, entre Bornéo et les Célèbes, ou bien aux environs de Bali. On peut penser que d'autres bases se préparent encore, si bien que l'invasion que le Japon tenterait contre l'Australie apparaît comme une aventure très risquée. Il semble en revanche plus probable que l'état-major japonais tentera de s'emparer des deux bases que constituent l'île Mardi, dans le détroit de Torrès, et Darwin, à l'extrême pointe nord de l'Australie. La possession de ces deux points stratégiques faciliterait aux forces navales des Nippons le passage par la mer de Timor entre l'île de Timor et Darwin sur le chemin de l'océan Indien. Quoi qu'il en soit, la menace qui pèse sur l'Australie est assez sérieuse. S'il convient de ne pas minimiser le danger, une juste appréciation doit faire tenir compte des possibilités de résistance. L'Australie a eu une population relativement faible, mais les Australiens sont d'excellents soldats — nous le savons. Ils feraient payer très cher à l'ennemi ses tentatives d'invasion.



LA NOUVELLE ROUTE DES INDES

Les communications entre les Alliés et la Chine ne seront pas interrompues par l'offensive japonaise en Birmanie. Une autre route reliant Sadiya, sur la frontière hindoue, à Tchoung-King sera bientôt ouverte à la circulation. Sadiya communiquera avec Calcutta ou le port de Akyab.

M. LYTTELTON

A LA TÊTE DE LA PRODUCTION BRITANNIQUE

M. Oliver Lyttelton, ancien ministre d'Etat du Cabinet dans le Proche-Orient, est arrivé mardi à Londres et a aussitôt pris possession des fonctions nouvelles. Il est chargé du contrôle de la production britannique. S'il mène sa besogne métropolitaine aussi rapidement que la tâche qu'il a abattue dans le Proche-Orient, les Anglais peuvent dormir tranquilles : les choses seront faites vite et bien. Aujourd'hui qu'il est rentré dans son pays, il devient possible de parler du travail accompli dans le Moyen-Orient et de l'ouvrier lui-même.



Son œuvre, on en connaissait déjà l'étendue, était diverse. Il devait traiter avec l'Iran, l'Irak, le Liban, la Syrie, la Palestine, l'Egypte et la Turquie. Mission politique dont sa présence et son autorité déchargeaient le généralissime qui, avant son arrivée, devait simultanément faire face aux obligations militaires de son commandement et aux problèmes diplomatiques et économiques soulevés par l'extension des territoires rattachés à sa juridiction. Comment Lyttelton s'en est-il tiré ?

Il n'est, pour s'en rendre compte, que d'ouvrir une carte, ou de suivre un peu le mouvement du trafic qui s'étend des confins de l'Afrique Noire jusqu'aux frontières de l'Inde. La paix dont bénéficie le Proche-Orient, la jeune indépendance dont se parent le Liban, la Syrie et l'Ethiopie sont, en quelque sorte, son œuvre...

Ce n'est pas d'ailleurs le moins paradoxal aspect de cet homme. Le ministre qui se comporte avec tant de libéralisme, qui travaille pour asseoir dans leur complète souveraineté intérieure et extérieure des peuples qui, sans lui, risquaient de demeurer éternellement sous tutelle, appartient à une famille de conservateurs. Son père était un leader de ce grand parti. Il avait joué un rôle actif dans la politique anglaise, avant la guerre de 1914 ; il était de la génération de lord Asquith. Sa mère, The Honourable Mrs Alfred Lyttelton, est une personnalité dont le dynamisme s'étend aux œuvres impériales les plus variées. M. Lyttelton a fait ses études — comme il se doit — à Eton et Cambridge. C'est un joueur de golf remarquable.

A la déclaration de la dernière guerre, il s'engagea immédiatement. Affecté aux grenadiers de la garde, il se distingua au feu, fut trois fois cité à l'ordre du jour et gagna la D.S.O. et la Military Cross. Démobilisé, il fait sa carrière dans la grosse industrie et la finance. Les « affaires » à l'époque avaient besoin de jeunes. Et Lyttelton avait du caractère. Il devait en donner la mesure à la British Metal Corporation où il fit ses premières armes et dans ses rapports avec les financiers de la City au contact desquels il eut tôt fait de se rompre à la complexité des Entreprises internationales. Il en était là de son activité lorsque l'attention du Premier Ministre se tourna vers lui. Churchill s'y connaît en hommes. On sait le reste.

M. Lyttelton a aujourd'hui 48 ans. Comme au lendemain de l'autre guerre, la Grande-Bretagne et ses alliés ont besoin de jeunes pour mener celle-ci. M. Lyttelton est de nouveau au poste.

EN MARGE DE L'OFFENSIVE DU PRINTEMPS

La DEFENSE de la SUISSE

Pour se tenir à l'abri de la guerre, la Suisse ne compte pas seulement, et quoi qu'on en dise, sur les bienveillantes dispositions des belligérants, tous d'accord il est vrai pour lui conserver sa neutralité. La Suisse a une armée. Et une belle armée, de 600.000 hommes sur 4.300.000 habitants. Si les Etats-Unis mobilisaient dans la même proportion, leurs forces atteindraient 20.000.000 d'hommes. C'est que le Suisse naît soldat. On raconte à ce propos que, visitant peu de temps avant la guerre de 1914 le gouvernement fédéral, Guillaume II demanda à un milicien: « Vous tirez bien, c'est entendu, mais vous n'êtes que 500.000. Qu'est-ce que vous feriez si 1.000.000 d'hommes vous attaquaient? » « Sire, nous tirerions double. »

L'organisation militaire suisse est restée, dans le fond, la même que du temps des premières communes du moyen âge. Chaque citoyen possède ses propres armes — et c'est un spectacle curieux que celui des paysans assis au pas de leur porte, en train de fourbir ou d'astiquer leur fusil. C'est une opération habituelle du dimanche suisse. Chacun au surplus tient chez lui un équipement complet et des munitions. Dans quel pays du monde, ailleurs qu'ici, les citoyens sont-ils armés? En France, on craindrait la guerre civile à tout moment. Hitler, après l'épuration de 1934, a lui-même désarmé ses plus fidèles et éprouvés partisans. Il n'y a qu'en Suisse où la liberté civile et l'esprit militaire ne se contredisent pas.

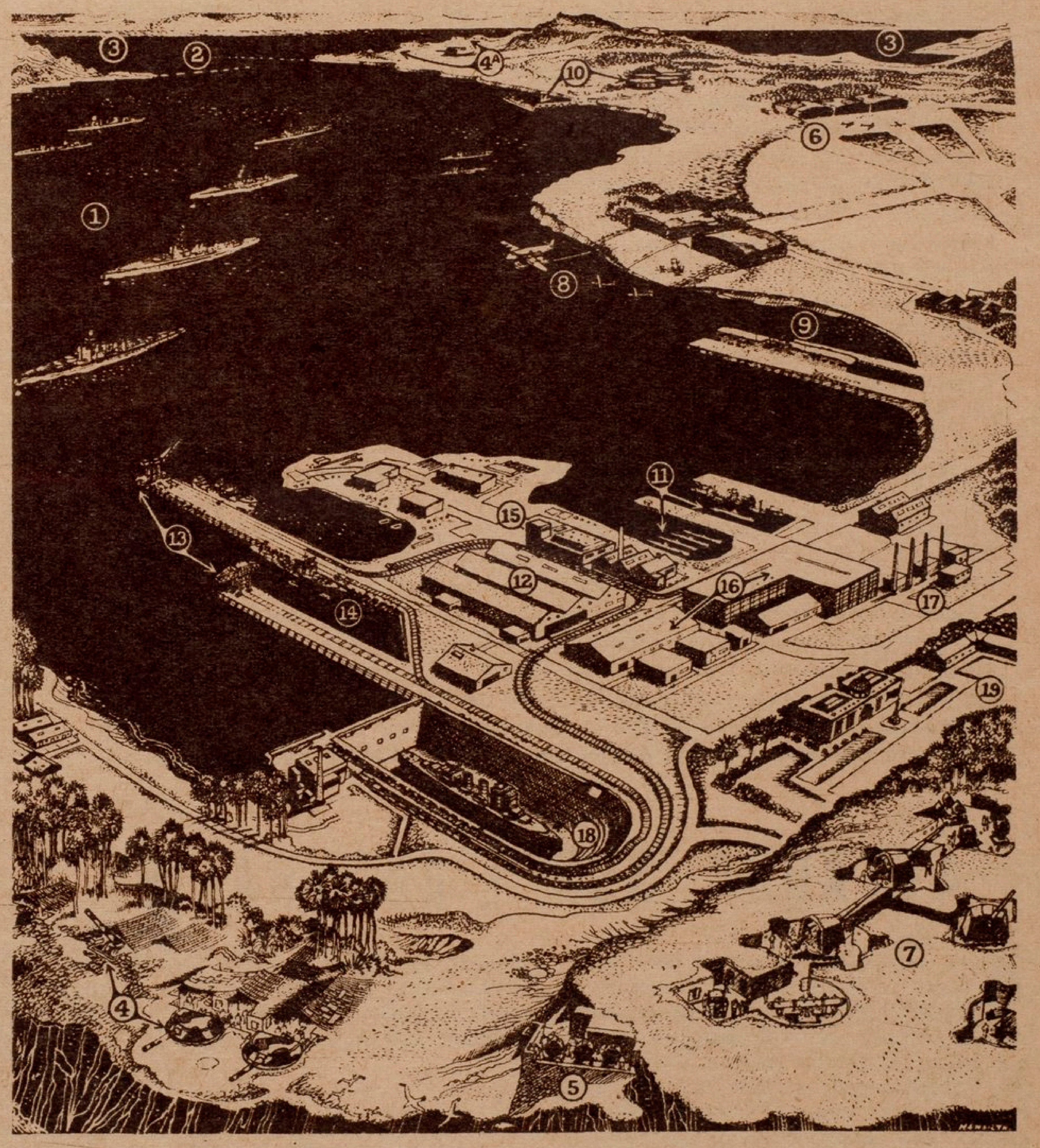
Il n'est pas d'autre système pour assurer une rapide mobilisation. Et par un paradoxe à première vue étrange, ce procédé médiéval, pour ne pas dire moyenâgeux, est encore la seule façon efficace de lutter contre l'ennemi du type le plus moderne: le parachutiste. Dans les pays où la tradition guerre fait cependant partie intégrante du patrimoine national — France, Allemagne, par exemple — l'armée reste en quelque sorte étrangère à la vie civile. En Suisse, il n'y a pas dissociation. L'armée, c'est tout simplement le service. C'est l'individu, au « service » de tout le monde. Il s'ensuit que l'institution de la défense nationale devient une école de la plus haute démocratie. Elle supprime les différences de classe. Ainsi, il n'existe pas d'écoles réservées aux officiers. A la caserne, paysans, avocats, ouvriers ou médecins se rencontrent et fraternisent dans le rang. L'employé y coudoie quotidiennement le fils de son directeur général. Trois mois de service font davantage pour l'égalité sociale que dix ans de propagande officielle... Rendu à la liberté, le militaire qui a déposé son uniforme reste un ami de son officier. Et quel ami! Un capitaine est régulièrement inondé de cartes de souhaits à Noël — et il y répond. Il suit les 200 hommes de sa compagnie, comme s'il leur commandait toujours. Il sera facilement « tapé » d'une recommandation, et un chômeur qui aura servi sous ses ordres ne sera nullement gêné pour venir lui demander du travail.

Dès 1930, l'état-major suisse avait entrevu que cette guerre — car il la voyait déjà venir — ne serait pas une guerre de « fronts ». La défense de la Suisse devait tenir compte de ses caractéristiques locales. D'où la grande importance attachée à la garde des frontières. A l'alerte de Munich, en 1938, il avait suffi de quelques heures pour faire rejoindre leurs postes de combat à tous les hommes valides. C'est que la place assignée à chacun n'est pas loin de son village. Il connaît le secteur à défendre pour y être né. Il a parfois travaillé de ses mains à l'édification des ouvrages bétonnés. Et lorsqu'il a enfin gagné son poste de guet, le Suisse tient son fusil à la main, soit pour qu'il va lutter — et pour quoi. Sous ses yeux, les clairs paysages qui s'étalent sont ceux de son champ et de sa maison. Il reconnaît les horizons familiers, et, infiniment mieux que ne le ferait le plus napoléonien des ordres du jour, cette vision stimule sa calme énergie...



LE FILS DE TCHANG-KAI-CHEK, COMMANDANT

Selon des informations de Tokio, le major général Chang-Chin-Huo, fils du maréchal Tchang-Kai-Chek, a été nommé commandant de la 9ème armée chinoise. On le voit à son bureau de « Maxwell Field School » de Montgomery, alors qu'il poursuivait aux Etats-Unis, il y a deux ans, des cours spéciaux de tactique militaire.



TOUS CES POINTS CONSTITUENT UNE BASE NAVALE

Bien que ce dessin ne représente pas un port quelconque, il illustre d'une façon détaillée les points importants qui forment une grande base navale.

Le plus important, bien entendu, est le port lui-même (1) qui doit être capable de servir d'abri à une flotte et de champ de manœuvres à un grand navire de guerre. L'entrée du port est protégée par un immense filet (2) destiné à empêcher les sous-marins ennemis d'y pénétrer. Des champs de mines (3) et des canons (4) protègent l'accès du port. Des projecteurs (5) illuminent occasionnellement l'entrée du port.

Des avions de combat et de reconnaissance, de même que des bombardiers sont garés dans les aérodromes (6). Sur un promontoire (7) sont placés les appareils de défense contre avions : projecteurs, détecteurs de son, canons antiaériens. Des hangars (8) contiennent les hydravions, de même que des ateliers de réparation, tandis qu'une partie de la baie (9) est réservée aux navires porte-avions.

Parmi les aménagements importants d'une base navale, on compte les réservoirs d'huile et d'essence où les bateaux viennent se ravitailler (10) ; un emplacement spécial est réservé aux sous-marins (11) qui trouvent, à proximité, un bateau de réparation contenant tous les instruments et les installations nécessaires. Dans des hangars spéciaux (12) sont situés de grands ateliers où les réparations les plus importantes peuvent être faites aux bateaux dont les pièces sont transportées à l'aide de grues automatiques (13).

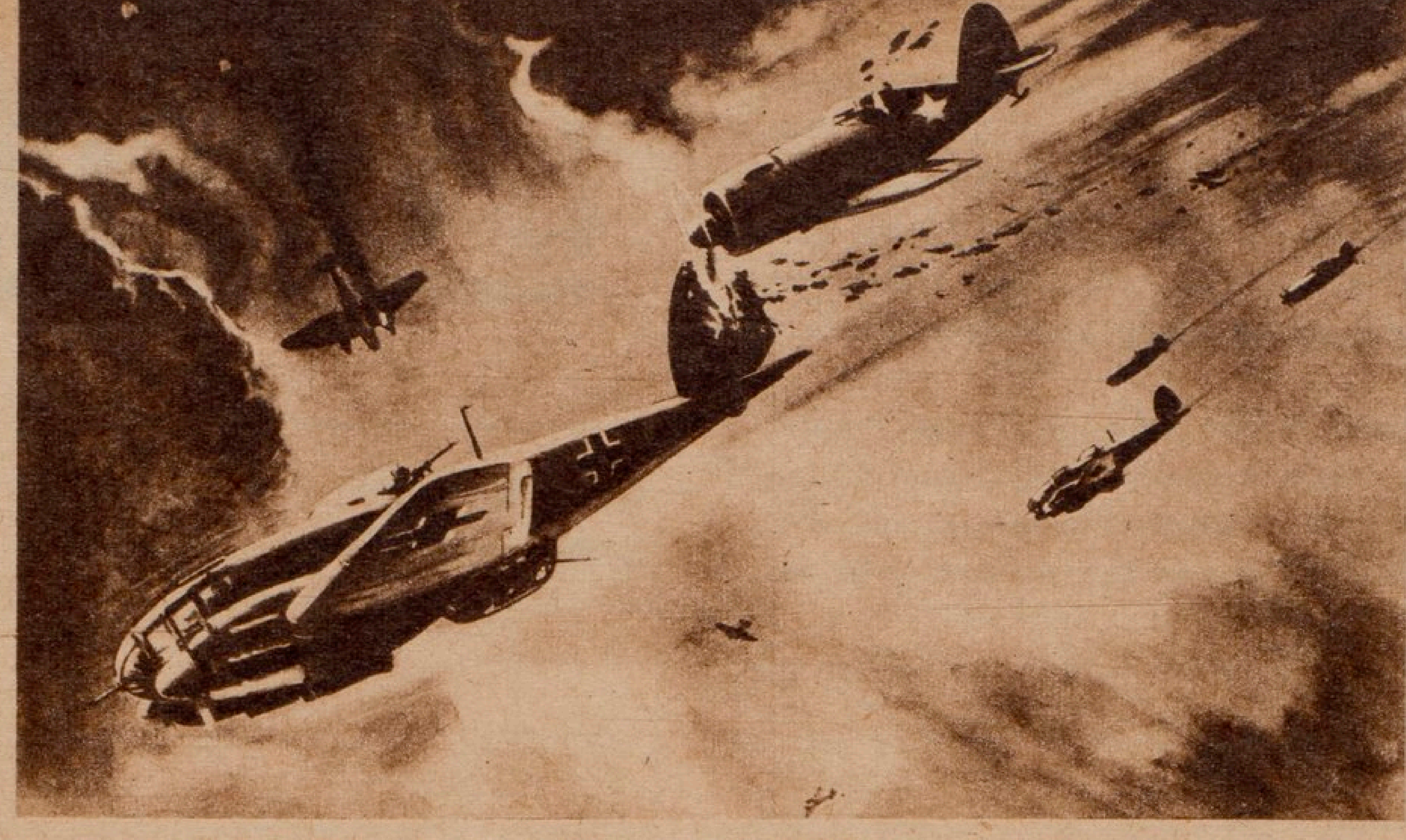
Un croiseur (14) qui vient de subir les réparations nécessaires est prêt à prendre de nouveau le large. Une grande usine d'énergie électrique (15) est entourée de magasins de dépôts (16). Derrière se trouve la grande station de radio (17). Enfin, voici le chantier (18) où les grands navires subissent les réparations nécessaires. Des baraques (19) des bureaux administratifs et un terrain servant de champ de parade aux soldats de terre et de mer.

RECONCILIATION des princes arabes

Un événement important pour l'Orient se détache des nouvelles qui, cette semaine, sont parvenues des pays arabes. S.M. Ibn el Séoud, à en croire une dépêche de Londres, s'est réconcilié avec l'émir Abdalla. Ceux qui suivent l'évolution des affaires de la presqu'île Arabique se réjouiront de voir enfin réglées les relations jusqu'ici plus ou moins tendues entre ces deux souverains. Il n'est d'ailleurs pour en mesurer l'importance que d'en juger à la réaction britannique : les Anglais ont accueilli cette nouvelle avec une « très grande satisfaction ». Sur quoi au juste étaient divisés l'un et l'autre monarques ? C'est toute l'histoire de l'Arabie pendant un quart de siècle qu'on évoque, en rappelant l'origine de leur querelle.

On sait en effet qu'avant la dernière guerre, tous les Etats qui se trouvent aujourd'hui dans la péninsule faisaient partie de l'Empire ottoman. Les Lieux Saints de l'Islam, situés au Hedjaz, étaient administrés de très longue date par une dynastie : celle des chérifs de la Mecque, qui gouvernaient sous l'autorité directe de Stamboul. Le dernier qui eût occupé le siège de la Ville Sacrée est Hussein, père du feu roi Fayçal, de l'émir Abdalla de Transjordanie et du roi Aly qui, à un moment donné, s'était réfugié à Chypre. Lorsque Ibn el Séoud, dont l'étoile s'était levée depuis 1914, visa à unifier l'Arabie, la conquête du Hedjaz s'imposa à lui comme une inéluctable nécessité. Il n'hésita pas. Hussein fut détrôné et la province, sur laquelle sa famille hachémite avait pendant des siècles tenu son sceptre, fut rattachée au Nejd. Le royaume du Hedjaz et du Nejd était né. Avec les conquêtes postérieures, il est devenu l'Arabie séoudite, fédérée, ainsi que son nom l'indique, autour de son glorieux fondateur. Ces événements ne sont pas très anciens. Si leur principal acteur règne encore, celui qui en fut la victime est mort. Hussein n'est plus — mais ses enfants ont rétabli sa gloire dans les nouveaux Etats qu'ils ont à leur tour créés. Fayçal et ses descendants règnent en Irak et l'émir Abdalla en Transjordanie. Ce dernier devait toute sa vie se souvenir de son père. Piété filiale qui, transportée sur le trône, détermina pendant longtemps les rapports politiques entre l'Arabie séoudite et la Transjordanie, et qui, sans la pression modératrice de leurs communs amis britanniques, eussent facilement dégénéré en aigreurs tenaces, sinon en violences...

La réconciliation du roi Ibn el Séoud et de l'émir Abdalla clarifie définitivement la situation. Elle met fin à un malaise dont les propagandes de l'Axe, toujours très actives dans le Proche-Orient, tiraient le plus grand bénéfice, et inaugure dans ces parages une ère de tranquillité dont les chefs arabes et leurs peuples ont le plus grand besoin.



UN NOUVEAU MOYEN DE COMBAT DANS LES AIRS

Les aviateurs russes ont créé une nouvelle tactique dans les combats aériens. Il s'agit de couper avec sa propre hélice la queue de l'avion ennemi, lui faisant perdre tout équilibre et l'envoyant carrément à la dérive. Bien entendu, une pareille audace est parfois fatale, mais les as de l'air soviétique ne reculent devant aucun danger. Notre reconstitution montre un avion rouge en train de scier avec son hélice l'arrière d'un appareil adverse.

LE FEU COUVE EN ROUMANIE

Le feu couve sous la cendre en Roumanie. Des informations concordantes de cette semaine montrent que l'opinion se révolte enfin contre la tyrannie des nazis et de leurs complices. A cet égard, l'hostilité qui se manifeste entre le général Antonescu et le plus populaire des leaders roumains est significative. En vérité, l'homme de paille — dictateur de Bucarest — a fort à faire avec le chef de la paysannerie, Juliu Maniu reste une personnalité qui compte. Son retour sur la scène politique plane toujours comme une menace. On s'empresse d'ajouter que ce ne sont pas les Allemands qui lui offriront jamais le pouvoir.

Juliu Maniu est fils d'agriculteurs de Transylvanie, la région la plus avancée, la plus européenne et la plus sincère de la Roumanie. Ascétique, incorruptible, pieux même, il est célibataire. Catholique romain, il a été élevé comme un jésuite et sans doute dans un collège de la Compagnie. Il se moque éperdument des femmes et de l'argent. Il ne nourrit aucune ambition personnelle. Et il n'a en vue que le bien de la Roumanie. Ce patriote est né en 1873. Avant la Grande Guerre, il était le délégué de la minorité roumaine de Transylvanie au Parlement hongrois. Mais c'est pendant la désintégration de l'Empire des Habsbourg en 1918 qu'il s'est montré grand chef et grand organisateur. De rien, il a créé en Transylvanie une armée suffisante à maintenir l'ordre et une espèce d'administration ; il les a fait reconnaître d'abord par Vienne et puis par Budapest, et finalement il a négocié la fusion de la Transylvanie et du vieux royaume roumain. Il est de faible complexion. En tant qu'homme politique, il présente des défauts. Mais par le temps qui court, ses défauts pourraient devenir des qualités ou des vertus. Maniu ne cède jamais. Il est incapable d'un compromis. Il abandonna la charge de Premier Ministre parce qu'il n'avait pas réussi à obtenir du roi Carol qu'il traitât plus décemment la reine Hélène. Il se démit pareillement de la présidence du parti paysan, parce que, peu sympathique au souverain, il craignait que la malveillance que le roi lui témoignait personnellement ne portât préjudice à ses amis et à leur activité politique. Son gouvernement a été le seul de toute l'histoire roumaine moderne qui ait vraiment fait quelque chose pour les paysans. Et les paysans ne l'ont pas oublié.

Tel est l'homme qui défie aujourd'hui Antonescu.

En matière d'opposition, son éducation n'est d'ailleurs plus à entreprendre. Dans l'anarchie intérieure où la Roumanie sombrait après la paix, Maniu unifia les partis divisés, les galvanisa et, d'une opinion informe, fit un centre de résistance aux politiciens de l'époque, qu'il renversa pour leur succéder. L'histoire passe pour être un perpétuel recommencement, n'est-ce pas ? Celui qui sut naguère redonner un trône à son roi ne se gênerait pas pour balayer — si les moyens lui en étaient fournis — la clique d'exploiteurs éhontés qui, sous la croix gammée, sévissent à Bucarest.

LA LOUTRE MARINE

Les Américains viennent de mettre au point la construction d'un nouveau genre de cargo lequel pourrait constituer un élément décisif pour la défaite de Hitler: la « Loutre Marine ». Celle-ci n'a pas seulement un aspect des plus baroques, mais elle rompt avec toutes les règles établies des constructions maritimes.

Ce n'est qu'une coque creuse, destinée à recevoir et à transporter une cargaison. Ses machines se composent de seize moteurs Chrysler, développant chacun 110 HP. actionnés à l'essence.

En un mot, la «loutre marine» est un bateau, de construction économique et rapide. La production en masse de ces unités permettra aux Alliés de gagner la bataille des mers.

Ses performances sont extraordinaires. Elle déplace 2.240 tonnes, et peut transporter une charge utile de 1.600 tonnes. Chargée au maximum, elle a un tirant d'eau de moins de quatre mètres, ce qui permet sa construction dans des chantiers qui sont éloignés de la mer. Un cargo de ce tonnage demande un équipage de 25 à 30 hommes. La manœuvre de la « loutre » se fait avec 8 à 12 hommes. Transportant 37.000 gallons de combustible, elle peut effectuer facilement le voyage aller-retour Amérique-Angleterre, sans se ravitailler. Si l'une de ses hélices vient à être endommagée, grâce à un ingénieux dispositif, elle peut être retirée à l'intérieur de la coque où elle sera réparée. Si l'un de ses moteurs brûle, il peut être immédiatement remplacé. Chaque unité transportera quatre moteurs de réserve.

Finalement, la «loutre marine» est divisée en huit compartiments étanches qui lui permettront de se maintenir à flot même après avoir reçu plusieurs coups.

L'idée de la construction de ce bateau prit naissance à la suite de l'arrêt de la production automobile aux Etats-Unis. Tout le matériel employé dans la «loutre marine» est du matériel d'autos, y compris les moteurs.

Grâce à leurs bords surbaissés, ces bateaux échapperont facilement aux recherches des sous-marins ennemis, lorsqu'ils voyageront seuls.

Il est difficile, sinon impossible de trouver un cargo ordinaire à moins de Lst. 250.000. La «loutre marine» coûte 60.000 livres, et lorsque la construction en série sera développée, le coût de chaque unité baissera à Lst. 40.000.

KIEL et WILHELMSHAVEN. Raids successifs de la R.A.F. Le « Scharnhorst » et le « Gneisenau » violemment bombardés.

BRUNEVAL. Raid de commandos aboutissant à la destruction de la station de radio-détection.

STARAYA RUSSA. La 16e armée allemande est encerclée. Sur 96.000 hommes, 36.000 ont été détruits.

BILLANCOURT. Violent raid de la R.A.F. Les usines Renault travaillant pour les Allemands sont détruites.

OREL. Guderian avec ses forces blindées est cerné par les Russes qui le somment de se rendre.

PHILIPPINES. Contre-attaque américaine locale dans la presqu'île de Bataan.

RIOM. Le procès continue : sensationnelles dépositions de Daladier et de Guy La Chambre. La presse allemande est mécontente.

BIRMANIE. Les Japonais traversent le fleuve Sittang. Ils se trouvent à 90 kms de Rangoon.

JAVA. Bataille navale au large de l'île. Les Japonais subissent de lourdes pertes. Les Japonais débarquent à Java. Ils sont aussitôt engagés énergiquement par les Hollandais.

LIBYE. Activités de patrouille. Engagements au nord-ouest de Gazala et au sud-est de Mékili.

INDES. Après avoir repris le commandement de l'armée des Indes, Wavell rencontre Tchang-Kaï-Chek à Kunming.

AUSTRALIE. Raid japonais sur Broome et Wyndham.

CARTE PARLANTE DE LA SEMAINE

Le 21 mars approche et, avec le printemps, la fameuse offensive tant de fois annoncée. Quelle offensive ? La question n'est pas si simple. Où se produira-t-elle ? Sera-t-elle unique ? Qui en prendra l'initiative ? Quelles masses d'hommes, enfin, se heurteront ?

Comme l'a dit M. Litvinov, comme l'a répété, après lui, Sir Archibald Sinclair : « C'est en 1942 qu'Hitler sera battu. » Ne nous méprenons pas : cela ne veut pas dire que la victoire finale est pour cette année. Mais cette année Hitler saura, et le monde avec lui, qu'il n'a plus la moindre chance de l'emporter.

1942 est la dernière des grandes années d'Hitler. Demain, toutes les données du problème joueront contre lui. Dire pourquoi dépasse le cadre de cet article. Qu'on observe seulement qu'il a déployé, en Europe, son effort au maximum, tandis que les puissances unies sont encore à mi-chemin de leur effort total.

Il faut donc s'attendre pour cet été à de furieuses batailles. Le printemps en sera le prélude. Hitler n'est pas homme à se laisser battre sans aller jusqu'au bout de ses ressources. Sans doute, comme l'avait annoncé M. Churchill, « les semaines et les mois qui viennent nous réservent de mauvais moments ». Il n'y a pas lieu d'en être trop alarmé.

Les Alliés n'ont prévu pour 1942 (au moins d'ici octobre) aucune offensive d'envergure. Pourtant cette guerre a été fertile en surprises. Tant de choses qu'on attendait ne se sont pas produites, tant d'autres, imprévues, ont occupé les premières pages de nos journaux, que d'autres surprises peuvent se produire.

Les événements dictent leur plan aux hommes d'Etat. Qu'imposeront-ils ce printemps ? C'est ce que nous avons tâché d'exposer ici aussi clairement, aussi brièvement que possible.

L'OFFENSIVE DU



DU COTE ALLEMAND

1 L'offensive allemande sur le front russe

N'ayant pu venir à bout des Russes en 1941, Hitler a promis au peuple allemand de les exterminer au printemps. Comme l'a écrit Walter Duranty, cette tâche d'extermination ne souffre aucun lendemain. Hitler ne pourra rien faire de définitif contre l'Angleterre avant d'en avoir fini avec les Russes. Par ailleurs, Hitler ne peut nullement espérer « endormir » les Russes. S'il ne prend pas l'offensive, c'est Staline qui la prendra.

En Russie, Hitler poursuit divers objectifs. Avec la destruction de l'armée rouge, le plus pressant est celui d'obtenir du pétrole. Les dépenses de l'armée allemande en carburant sont de l'ordre de 20 millions de tonnes par an. Pétrole roumain et pétrole synthétique représentent 12 millions de tonnes. Les réserves du Reich sont assez faibles (peut-être trois mois de combat, certainement pas plus de six), car Hitler n'avait pas escompté avoir à combattre durant l'hiver.

Ce déficit de huit millions de tonnes explique la nécessité d'une poussée vers le Caucase. Les Allemands tiennent encore Taganrog, à 120 kilomètres au sud-ouest de Rostov, et la majeure partie de la Crimée. C'est de là si possible que partirait l'offensive.

Si la poussée vers le Sud s'impose par un besoin urgent de carburant, elle s'explique aussi du fait d'une température plus clémente. En Crimée, le 15 mars est une bonne date pour la reprise des opérations. Il risquera probablement tout le territoire au nord de la ligne Riga-Smolensk pour augmenter des effectifs déjà assez épuisés. Plus tard, s'il réussit dans le Caucase, Hitler essaiera peut-être de s'emparer de Moscou et de Léningrad. De Léningrad, parce qu'il ne sera pas tranquille en Baltique tant que cette ville ne sera pas tombée, tant qu'il restera une base à la flotte russe. Enfin, ce n'est pas seulement par prestige qu'Hitler devrait chercher à atteindre Moscou, mais avancer au sud sans avoir Moscou est éminemment dangereux. Charles XII qui s'était glissé vers l'Ukraine à travers la Pologne en fit la triste expérience.

La question est de savoir dans quelle mesure Hitler est à même de mener une offensive de pareille envergure. Ayant abandonné l'espoir de conquérir Moscou, Hitler ramena en arrière, trop tardivement au dire de von Brauchitsch, ses divisions d'élite dans le but de les conserver pour la campagne du printemps. L'effort actuel des Russes vise à obliger Hitler à lancer prématurément, et sur un front d'importance secondaire, ce matériel humain. Il semble qu'ils y soient partiellement parvenus.

2 L'attaque de la Turquie

L'attaque contre la Turquie est hypothétique. Elle fait partie du jeu allemand de multiplier les menaces pour obliger les Alliés à éparpiller leurs forces.

Le signe le plus évident d'une préparation d'attaque contre la Turquie vient de Bulgarie, où l'on assiste à une véritable mobilisation: concentration de troupes bulgares et, aux dernières nouvelles, de troupes allemandes près de Svelingrad, à la frontière bulgaro-turque, à Dédé-Agatch sur la mer Egée et sur les rives du lac Ochrida.

Il est certain qu'Hitler (pour la première fois au cours de cette guerre) a assigné un rôle important à ses alliés. La Roumanie a promis 300.000 hommes (Hitler en avait demandé 500.000). Les Hongrois et les Bulgares, dont il sera fait ample usage, compléteront le million. Hongrois et Bulgares paraissent s'être mis d'accord pour une action éventuelle en Serbie.

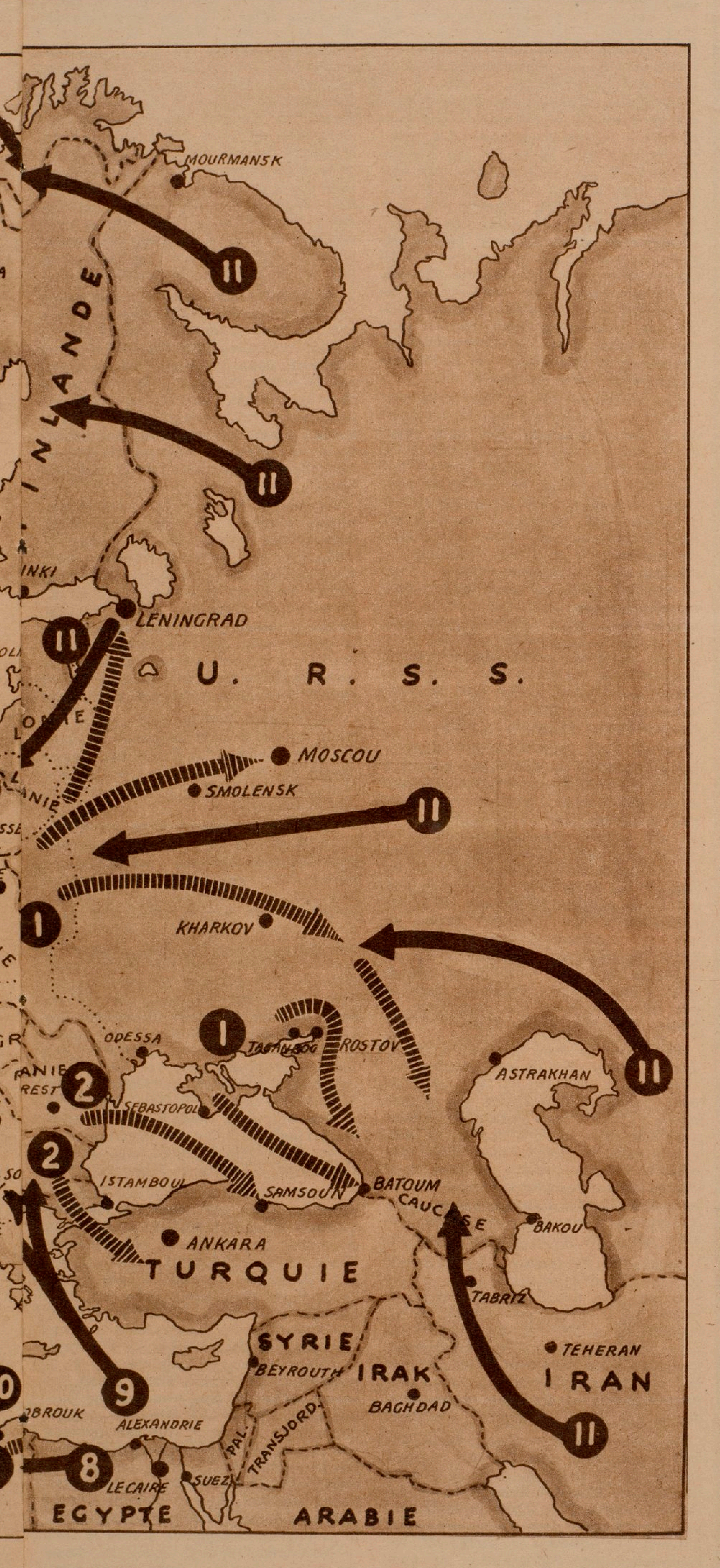
Ce serait autant des ports roumains que des ports bulgares que partirait une agression éventuelle contre la Turquie. Il semble que les Allemands soient assez peu disposés à parcourir l'Anatolie de long en large. Les voies ferrées sont à peu près les seules voies de pénétration et un peuple bien résolu à se défendre est, dans ces conditions, un obstacle sérieux.

Du reste, les armées balkaniques sont à peine mécanisées, et les paysans balkaniques s'adaptent mal à la mécanisation. Les formidables qualités du soldat turc sont connues. On n'en viendra pas à bout avec des soldats roumains et bulgares.

Est-ce à dire que la Turquie ne risque rien? L'objectif allemand étant le Caucase, Hitler doit compter avec la flotte russe. La Turquie en dehors du conflit, l'Axe n'est pas à même de réunir en mer Noire un tonnage suffisant pour inquiéter les navires russes. Il faudrait donc que la flotte italienne force l'entrée des Détroits avec l'aide de l'aviation allemande.

Mais le passage des Détroits n'est pas facile, pour peu que les Turcs ne se laissent pas surprendre, et des stratèges allemands, compte tenu des exploits passés de la flotte italienne, estiment qu'il vaudrait mieux ne pas demander aux navires italiens de surface d'intervenir.

u PRINTEMPS



3 *L'invasion des Iles Britanniques*

Une tentative d'invasion en règle est improbable. Mais ses conséquences seraient telles que ce serait une criminelle imprudence de relâcher la surveillance des côtes et du ciel. Lord Halifax, dans un discours récent à Washington, a répondu à ceux qui voudraient voir utiliser ailleurs les millions d'hommes immobilisés en Grande-Bretagne: «4.500 kilomètres de côtes ne se défendent pas avec une poignée d'hommes.»

Cependant, il s'agit pour Hitler autant d'occuper les Anglais que de limiter l'aide anglaise aux Russes. Aujourd'hui, 50 % du matériel de guerre allié vient encore des îles Britanniques. D'où l'éventualité à retenir d'une offensive aérienne allemande sur l'ensemble des îles en général et sur les centres industriels en particulier. Attaque qui pourrait, estime une dépêche Reuter, avoir plus d'envergure que la bataille d'août et de septembre 1940, alors surtout que la R.A.F. possède déjà autant d'appareils que la Luftwaffe.

4 *La campagne de Libye*

Les avis diffèrent quant à la portée des efforts du général Rommel: fixer des effectifs anglais ou réellement atteindre Suez. Il fut un temps où le général Rommel espérait arriver à Suez: c'était lorsqu'il prit le commandement des troupes nord-africaines de l'Axe et qu'il vint s'installer à Solloum.

La situation a changé depuis et l'ambition du général allemand ne peut plus être la même. Il est impossible, dans le désert de Libye, de procéder autrement que par bonds. Chaque bond étant entrecoupé d'arrêts, d'apparents repos occupés à rassembler matériel et carburant et à renforcer inlassablement le mince lien qui relie les troupes à leur base de départ, lien qui s'affine, s'amenuise à chaque bond en avant.

Il faudra donc à Rommel plusieurs bonds en avant et plusieurs bonds sans réaction anglaise pour se trouver à même de menacer directement la vallée du Nil. Aujourd'hui, il est lui-même sur la défensive et ses approvisionnements ne lui parviennent qu'avec de grandes difficultés. Avec les premières chaleurs viendra l'inaction forcée qui rangera la Libye parmi les fronts secondaires.

5 *L'attaque sur Gibraltar et Malte*

Un des rêves d'Hitler est de conquérir Gibraltar. L'intérêt d'une pareille conquête semble secondaire et l'organisation actuelle des Alliés n'en serait guère contrariée.

En effet, M. Churchill n'a-t-il pas déclaré dans son dernier discours que la majeure partie du trafic maritime passe d'ores et déjà par Le Cap? Ce serait un coup très dur, mais très dur à retardement, en ce sens que les offensives ultérieures en Méditerranée en seraient gênées. C'est Mussolini qui insiste le plus pour que l'Axe s'empare du fameux roc. Mussolini pense en effet que Gibraltar étant aux mains des Allemands, tout projet de débarquement en Sicile serait ajourné. Pour Hitler, Gibraltar pourrait être le prélude d'une action décisive en Afrique du Nord et en direction de Dakar. Une attaque vers Gibraltar serait vraisemblablement accompagnée d'une autre dirigée vers Malte, dont l'objet serait de déloger la marine et l'aviation britanniques de la Méditerranée centrale. Mais Malte et Gibraltar sont des forteresses qui sauront se défendre.

6 *L'invasion de la Suède*

La Suède est le seul des signataires du fameux pacte d'Oslo qui soit resté en dehors de la guerre. Aujourd'hui, une menace sérieuse pèse contre elle. L'Allemagne est fort tentée d'y mettre les pieds pour différentes raisons.

L'agression contre la Suède — si elle se produit — pourra être la conséquence d'un succès soviétique. Si les troupes russes s'avançaient au printemps en pays balte, si elles contraignaient les Finlandais à la retraite, l'Allemagne serait obligée d'acquérir une position de repli: les îles Aaland, l'île Gottland. Il s'agit pour Hitler de rester maître de la Baltique.

Une autre raison pourrait pousser l'Allemagne. Il est un fait avéré que dans le nord de la Norvège, de Trondhjem à Tromsœ, les Allemands ne sont pas parvenus à imposer leur loi. Envoyer des forces du côté de Narvik est à peu près impossible à travers la Norvège. Les Allemands voudraient utiliser, pour se renforcer dans le Nord, le chemin de fer suédois et prévenir un débarquement anglais ou une poussée russe de Mourmansk vers l'Ouest. Leur installation en Suède leur permettrait encore de contrôler le fer de Kiruna et d'envoyer des renforts devant Mourmansk.

DU COTE DES ALLIES

7 *L'invasion de la Norvège*

Il faut se garder d'escompter de vastes entreprises sur le front ouest. La propagande nazie parle continuellement d'une grande opération anglaise au printemps, dans l'espoir de pousser l'Angleterre à agir avant qu'elle ne soit prête, et pour tenir sur le qui-vive les troupes allemandes d'occupation de Narvik à Biarritz. Dans son dernier grand discours, M. Churchill a dénoncé ce danger.

Il se peut que 1942 soit marqué par ce qu'on appellera des «offensives secondaires de diversion ». Il se pourrait que l'invasion de la Norvège dans la portion comprise entre Trondhjem et Tromsœ soit de celles-là.

Il s'agirait pour les Alliés de remettre la main sur une vaste région que les Allemands ne contrôlent qu'imparfaitement. Mais il s'agirait surtout d'assurer la protection de la route maritime qui mène à Mourmansk et à Arkhangelsk. Il semble que les Allemands aient voulu concentrer des forces navales dans les eaux norvégiennes (peut-être le « Scharnhorst » et le « Gneisenau » s'y rendaient-ils?) en vue de gêner la livraison du matériel anglo-saxon aux Russes.

Une invasion allemande de la Suède donnerait une belle occasion aux Anglais d'intervenir en Norvège.

Enfin, il pourrait s'agir pour les Britanniques d'aider les Russes à s'assurer une fenêtre sur l'Atlantique. La nuit polaire va finir. Les troupes de l'Extrême-Nord vont sortir de leur léthargie; il se peut qu'elles poussent au delà de la baie des pêcheurs, vers Tromsœ.

8 La campagne de Libye

Encore que nous ayons en Egypte, parce que directement intéressés, tendance à accorder une extrême importance aux opérations de Libye, il serait vraisemblablement plus sage et plus exact de ranger cette campagne parmi les « offensives secondaires de diversion » dont nous parlions plus haut. Le « National Zeitung », de Bâle, écrivait l'autre jour que la Libye ressemble fort au tonneau des Danaïdes et faisait le compte de tout ce que l'Axe a entassé en Afrique du Nord, sans résultat. Un poste clandestin allemand a comparé la Libye à un abcès qui draine une partie du potentiel allemand. Au cours de l'hiver, l'Allemagne a pu envoyer en Libye des avions que les circonstances atmosphériques ne permettaient pas d'utiliser sur le front russe; ceux qu'elle enverra cet été diminueront la puissance de son offensive sur le front oriental.

9 Un front à l'Ouest ?

M. Litvinov à Washington a réclamé nettement encore la création d'un front à l'Ouest. « Hitler, a-t-il dit, a toujours craint comme la peste d'avoir à combattre sur deux fronts. Ne lui laissons pas l'opportunité de combattre sur un seul. Nous connaissons les risques d'une entreprise prématurée; nous savons quelle jeunesse irremplaçable y trouverait la mort, quel matériel serait voué à la destruction; nous savons qu'un échec retarderait la victoire finale. Tout compte fait, l'aventure vaut peut-être d'être tentée. La réussite d'une entreprise de ce genre en 1942 dépend pour une large part des populations des pays occupés. Le speech de Sir Stafford Cripps à l'armée du « V » du colonel Britton n'a pas eu d'autre but que d'opérer un sondage. L'Europe est-elle prête à secouer ses chaînes ? »

Une attaque en Méditerranée est sans doute hors de question, vu que tout le matérial pour une telle entreprise devait y venir par Le Cap. Mais quant à l'Ouest, une nouvelle tendance s'est faite jour, que les derniers discours de Sir Stafford Cripps et de Sir Archibald Sinclair suffisent à expliquer.

10 Le front des Balkans

Le front des Balkans (ou plutôt le front de Serbie), qui existe et qui est admirablement, héroïquement tenu par les Tchetniks de Draga Mihaïlovitch, est suffisamment étendu pour justifier une modification du plan initial allié. Ce plan était, à l'origine, de colmater en 1942 les brèches que l'Allemagne peut encore ouvrir cette année dans le front allié et de passer à l'offensive (une offensive généralisée) durant l'hiver prochain, voire au printemps de 1943.

La majorité du peuple bulgare sympathise avec la Russie et les Tchetniks contre l'ennemi de tous les Slaves. Et un échec allemand en Turquie ouvrirait de grandes possibilités.

Il deviendra peut-être urgent et, en tout cas, extrêmement utile d'aider les Tchetniks à se dégager. Dans le triangle Bitolj-Ochrida-Skoplje, une autre partie pourrait se jouer.

11 Vers la Prusse-Orientale et la Finlande

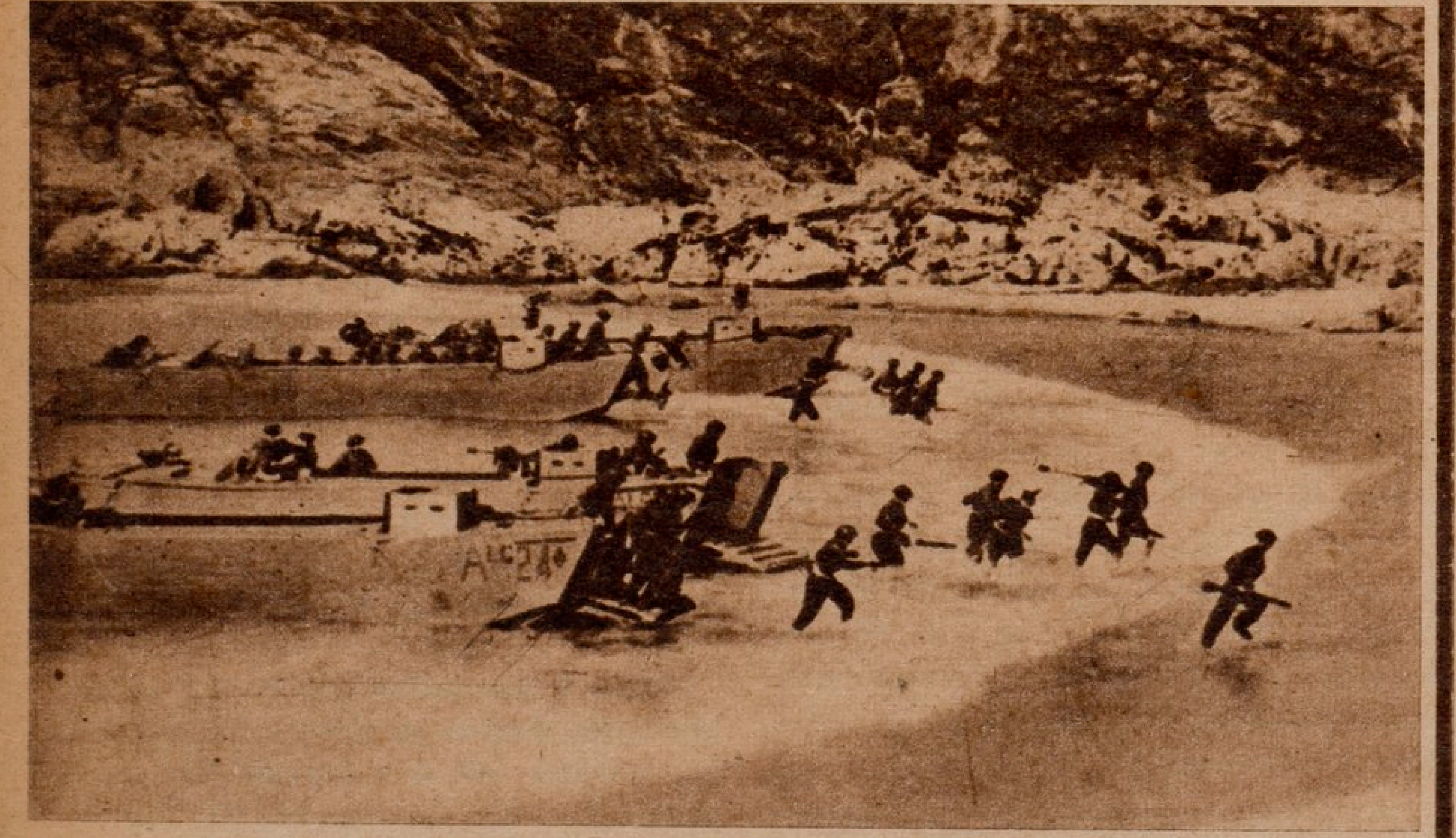
On estime, de façon générale, à Moscou, qu'Hitler disposera de forces suffisantes pour lancer au printemps une offensive d'envergure contre les Russes. Nous avons vu plus haut quelles peuvent être les directions de cette offensive. Les Russes ont les moyens de lancer une contre-offensive, mais l'histoire des huit premiers mois de la campagne nous a montré que les Russes font fi du prestige. Ils ne s'épuiseront pas à des combats stériles; ils sont prêts à perdre du terrain, ce même terrain qu'ils ont chèrement reconquis, pour lancer leur attaque au moment opportun. Staline l'a dit: « L'automne prochain sera dur pour Hitler. » D'ici là, le haut commandement allemand ne devra commettre aucune erreur.

Les Russes sont à la frontière lettone: événement grave. La flotte russe vient d'attaquer les fortifications allemandes à l'ouest de Léningrad, elle n'a donc pas été anéantie par les bombardements de Cronstadt.

Une poussée russe vers la Prusse-Orientale à travers les pays baltes est possible.

Une poussée des armées soviétiques à travers la Finlande, dans sa partie la plus étroite, pourrait bien (en 1942 comme en 1940) mettre fin à la campagne de Finlande et, en collaboration avec les Anglais, libérer le nord de la Norvège.

Les Allemands égarés plus au nord seraient alors dans une situation très précaire.



Des commandos s'entraînent. Les voici simulant un débarquement sur un territoire ennemi. On sait, par ailleurs, les exploits magnifiques auxquels ces unités spéciales se sont livrées en Norvège.

Le Complot Nazi

Lorsque, vers la mi-juin 1940, Hitler apprit par ses agents en France que le gouvernement envisageait sérieusement l'éventualité d'un armistice, il réalisa immédiatement toutes les conséquences que pouvait avoir pour le Reich un tel événement.

La France déposant les armes, l'Allemagne devenait pratiquement maîtresse de tout le continent européen. Les troupes lancées dans la bataille de France libérées, elle pouvait concentrer tout son effort dans la lutte contre l'Angleterre. Peut-être, d'ailleurs, n'aurait-elle pas besoin d'en arriver là. Son alliée défaite, l'Angleterre allait-elle oser poursuivre seule la guerre? En tout cas, si elle le faisait, il y avait bien peu de chances qu'elle pût résister au choc que lui réservait Hitler. Choc d'autant plus terrible que l'Allemagne allait pouvoir disposer bientôt d'une arme nouvelle: la flotte que la capitulation de la France allait placer entre ses mains.

Car Hitler ne doutait pas, à ce moment-là, qu'il pourrait user à sa guise de la flotte française. Dès qu'il avait été à peu près sûr que la France était vaincue, il avait été fasciné par cet aspect de la situation. Et cela avait provoqué chez lui un état de surexcitation qui n'avait pas échappé à ses intimes: « La flotte française... Nous allons être les maîtres de la flotte française... » s'était-il écrié à diverses reprises. Puis, un matin, il avait convoqué Raeder, amiral commandant les forces navales allemandes, avec qui il s'était enfermé dans son cabinet. Là, pendant près de trois heures, il s'était penché sur des cartes, des rapports, des graphiques, anxieux de savoir exactement quelle était la puissance de la flotte française et dans quelles conditions on pouvait l'utiliser.

Le 17 juin, avant-veille des négociations officielles, de mauvaises nouvelles parvinrent à Berlin. Les postes d'écoute allemands avaient capté divers messages montrant que la victoire sur la France n'était pas aussi totale qu'on l'avait cru tout d'abord. Les chefs des armées impériales d'Afrique du Nord, de Somalie, de Syrie et d'Indochine étaient entrés en contact et avaient résolu de continuer la lutte. L'amiral Darlan, de son côté, avait adressé aux unités de la flotte française des instructions d'avoir à rallier les ports britanniques, témoignant ainsi de son intention, dans le cas d'un armistice, de poursuivre la guerre aux côtés de ses alliés.

De l'aveu de ceux qui ont eu l'occasion de l'approcher en ces journées historiques, la seconde de ces nouvelles émut beaucoup plus Hitler que la première. « Ces Français veulent nous jouer avec leur flotte, dit-il à Gœring. Il faut, à tout prix, empêcher cela. » Puis, tout comme il l'avait fait avec Raeder, il manda à la Chancellerie Ribbentrop et le chef du Service Secret allemand à qui il demanda d'apporter avec lui les dossiers des chefs de la marine française.

La réunion fut longue. Lorsqu'elle eût pris fin, Hitler avait arrêté dans son esprit un plan machiavélique destiné à mettre fin à la fois aux velléités de résistance de la flotte et de l'Empire. Ce plan fut aussitôt mis en application. Quelques jours plus tard, Darlan annulait les ordres qu'il avait précédemment donnés, tandis que l'Empire, de son côté, décidait de s'incliner devant l'armistice.

Ce tour de force, comment Hitler l'avait-il accompli? Dès l'abord, il avait réalisé que l'attitude de la flotte et celle de l'Empire étaient intimement liées. La flotte jouissait d'un grand prestige aux yeux de l'Empire dont elle assurait, par ailleurs, la défense et protégeait les communications. Sa reddition ne pouvait, en conséquence, manquer d'influer sur la décision des grands chefs coloniaux. Aussi, sans hésiter, Hitler avait-il résolu de « travailler » Darlan. Le 18 juin, il lui proposait, par l'entremise de l'amiral Deluc, un arrangement amiable. Au chef de la flotte française, Deluc tint, en substance, le langage suivant: « La France a été battue. C'est la faute de son armée de terre et non de sa marine qui, elle, s'est révélée à la hauteur des circonstances. Aujourd'hui, alors que l'armée est décimée, la flotte demeure intacte. Elle représente une force de premier ordre qui est loin d'avoir dit son dernier mot. Cette force, ce serait une folie que de la mettre au service de l'Angleterre qui sera battue dans quelques semaines. Ce serait, au contraire, agir avec sagesse que de la laisser en France. L'Allemagne ne peut que ménager un pays qui dispose encore d'une arme de cette force. N'ayant pas, elle-même, de flotte, elle a tout intérêt, d'ailleurs, à conserver pour l'après-guerre un instrument aussi précieux et à lui faire jouer en Europe un rôle en rapport avec sa puissance. En attendant ce moment, les chefs de la flotte vont pouvoir occuper en France la place de premier plan qui leur a été trop longtemps ravie par les généraux et les politiciens. »

En faisant cette démarche auprès de Darlan, Hitler avait tablé d'une part sur son ambition effrénée, de l'autre, sur le double complexe d'infériorité dont il souffrait: celui du marin français vis-à-vis du britannique, celui du chef naval dans une nation avant tout composée de soldats. Il avait misé juste. Le 22 juin, Darlan modifiait entièrement son attitude et, de gaieté de cœur, allait grossir les rangs des partisans de la capitulation.

Continuant le jeu qui lui avait si bien réussi, Hitler — au moment de la rédaction des clauses de l'armistice — veilla à ce que la flotte française jouit d'un traitement préférentiel, spécifiant qu'elle ne devait être rassemblée et désarmée que dans des ports français, qu'elle ne serait pas utilisée au cours de la guerre pour des fins allemandes et, enfin, que le gouvernement du Reich ne formulerait aucune revendication à son endroit lors de la conclusion de la paix.

La première manche était gagnée. La flotte française était désormais à portée des mains allemandes. Il s'agissait maintenant de faire en sorte que, de son plein gré, elle participât à la lutte contre l'Angleterre.

Hitler jugea prudent de ne pas dévoiler tout de suite son jeu. Mais il n'en continua pas moins à multiplier les pièges dans lesquels il espérait qu'un jour ou l'autre finirait par se laisser prendre l'objet de ses convoitises. Lors de l'incident d'Oran, il déclencha une campagne de provocation destinée à dresser la flotte française contre l'Angleterre. Des affiches vengeresses furent placées partout. La presse, la radio à la solde de Berlin diffusèrent des appels belliqueux. Dans les deux zones, à l'instigation d'agents allemands, des associations ayant pour but « d'honorer la mémoire des martyrs d'Oran » virent le jour. Les chefs de la flotte allemande adressèrent leurs condoléances hypocrites à l'amiral Darlan. Le même manège se répéta à peu de chose près lorsque se produisit l'affaire de Dakar.

L'exploitation éhontée de ces deux incidents n'ayant pas donné les résultats qu'il en attendait, Hitler pensa à en provoquer d'autres. Sous des prétextes divers, et à la demande de la commission allemande d'armistice, des unités de la flotte française ancrées en Afrique du Nord ou à Dakar exécutèrent par trois fois des mouvements inattendus, destinés dans l'esprit du Führer à inquiéter la marine anglaise et à la pousser à intervenir. Hitler avait les coudées d'autant plus franches que Darlan avait été, sur sa demande, nommé dauphin de France et que des amiraux avaient été placés à la plupart des postes de commande. De même, au mois de février 1941, pour couronner une campagne particulièrement violente contre le blocus de la France par l'Angleterre, la propagande allemande accusa la flotte britannique d'avoir coulé, au large des côtes espagnoles, deux cargos français chargés de vivres: le « Casablanca » et le « Sirène », lesquels avaient, en réalité, été envoyés par le fond par un sous-marin nazi à qui l'ordre avait été secrètement donné d'effectuer cette attaque.

Quelques semaines plus tard, plus exactement au milieu du mois de mai 1941, Hitler effectua une nouvelle tentative, la plus importante de toutes, en vue d'amener la France et sa flotte à participer à la guerre contre l'Angleterre. A cette date, Darlan fut convo-

CONTRE LA FLOTTE FRANÇAISE



La conférence honteuse de St-Florentin réunit le maréchal Pétain, l'amiral Darlan et le maréchal Gœring. Elle avait pour trait la cession des bases navales et aériennes françaises de l'Afrique du Nord aux nazis. De gauche à droite : l'amiral Darlan, le maréchal Pétain et le maréchal Gœring se rendent à la réunion. Entre Pétain et Gœring, l'interprète Schmidt.

qué à Berchtesgaden où le Führer lui déclara que le moment était venu pour le gouvernement français de collaborer militairement avec l'Allemagne en mettant, tout au moins, sa flotte à la disposition de cette dernière. Darlan acquiesça. Mais il fit ressortir qu'il serait maladroit que Vichy prît l'initiative de déclarer la guerre à l'Angleterre. La population de la métropole et les troupes d'Afrique du Nord se révolteraient sûrement contre une telle décision. Il fallait, d'autre part, compter sur une vigoureuse réaction de la part des Etats-Unis. Hitler admit ce point de vue et, tout de suite, proposa une solution qui tournait diaboliquement la difficulté. Il s'agissait, pour les troupes de Vichy, de reconquérir les colonies africaines qui s'étaient ralliées au général de Gaulle. L'Angleterre ayant accordé son patronage à ce dernier, elle interviendrait sûrement pour défendre ces territoires. Dans ces conditions, c'était le gouvernement anglais et non le gouvernement français qui prenait l'initiative d'un conflit et la conclusion d'une alliance militaire avec l'Allemagne ne pouvait que recevoir l'approbation de l'opinion publique dans la métropole aussi bien qu'en Afrique.

De retour à Vichy, Darlan exposa le plan du Führer à ses collègues. Pour les pousser à l'accepter, il leur brossa un tableau particulièrement sombre de la situation qui serait celle de la France si la guerre venait à se prolonger. Le pays, par contre, avait tout à gagner à une victoire rapide de l'Allemagne, d'autant plus qu'il avait reçu d'Hitler l'assurance que l'intégrité territoriale de la France et de son empire serait respectée si Vichy acceptait de participer à la guerre, l'Italie et l'Espagne pouvant largement satisfaire leurs revendications aux dépens de l'Angleterre et de ses colonies.

Après une série de réunions animées qui se prolongèrent pendant quarante-huit heures, le cabinet français approuva à l'unanimité la suggestion Darlan-Hitler. Le maréchal Pétain prononça un discours à la radio approuvant les négociations engagées avec l'Allemagne. La propagande vichyste entreprit, de son côté, une vaste campagne destinée à faire accepter par l'opinion publique l'idée d'une collaboration totale avec Berlin. Le terme « alliance militaire » ne fut, cependant, pas employé.

Quelques jours plus tard, la plupart des ministres vichystes se rendirent à Paris pour y rencontrer les délégués allemands. Les pourparlers durèrent cinq jours. Les principaux négociateurs étaient, du côté français, Darlan et Huntziger et, du côté allemand, Abetz, le feld-maréchal von Reichenau et le général Stulpnagel. Au cours des entretiens, les délégués français soulevèrent un point important. Pour entreprendre les opérations prévues contre les territoires ralliés au général de Gaulle, Vichy avait besoin de matériel. Il fallait donc que l'Allemagne acceptât de restituer à la France une partie des armes et des munitions confisquées à l'armistice. Il fallait, d'autre part, que ce matériel pût être transporté sans risques en Afrique du Nord et, pour cela, il était à souhaiter que les unités de la flotte anglaise chargées du blocus en Méditerranée fussent engagées dans une manœuvre de diversion.

Les Allemands acceptèrent de restituer le matériel. Ils promirent, de même, de réaliser en temps voulu la manœuvre de diversion demandée. Au même moment, d'ailleurs, à Berlin, Hitler se préoccupait du problème du blocus anglais en Méditerranée. Il lui fallait absolument transporter du matériel lourd en Libye et, pour que cette opération fût possible, il était indispensable que la flotte britannique fût attirée ailleurs. Le Führer avait déjà prévu une première manœuvre de diversion: l'invasion aérienne de la Crète, laquelle suffirait à occuper la flotte de la Méditerranée orientale. Mais il restait à occuper la flotte de la Méditerranée occidentale qui, basée à Gibraltar, pouvait facilement couper les communications de l'Axe.

Pour résoudre la question, Hitler envisagea un moment le projet d'une expédition du « Scharnhorst » et du « Gneisenau » dans l'Atlantique, expédition qui aurait attiré l'escadre de Gibraltar loin de sa base. Mais le commandement naval mit son veto à son plan, faisant valoir que n'importe lequel des trois croiseurs de bataille anglais: « Hood », « Renown » et « Repulse », pouvait facilement donner la chasse aux navires allemands et les attaquer avec succès. Les chefs de la flotte nazie avaient, d'ailleurs, un autre plan qui allait bientôt être mis en application.

Le 18 mai, au moment même où l'invasion de la Crète allait être entreprise, un conseil de guerre auquel participèrent Hitler, l'amiral Raeder, l'amiral Luetjens, commandant du « Bismarck », et le feld-maréchal Keitel eut lieu à Berchtesgaden. Après un certain nombre d'échanges de vues, l'amiral Raeder soumit au conseil un plan qu'il avait longuement médité en secret et qui fut rapidement approuvé à l'unanimité. En vertu de ce plan, le « Bismarck » et le « Prinz Eugen » devaient appareiller en direction de l'Extrême-Nord, contourner l'Islande, s'enfoncer dans l'Atlantique nord, y attaquer un convoi britannique, puis faire voile vers le Sud-Est. Cette manœuvre ferait croire à l'Amirauté anglaise que la destination des navires allemands était quelque port français de l'Atlantique et la flotte de Gibraltar serait envoyée pour les intercepter.

Or, dans l'esprit de l'amiral Raeder, le « Bismarck » et le « Prinz Eugen » devaient en réalité essayer de s'emparer des Açores. A un moment donné, les deux navires devaient changer de direction. Le « Bismarck » devait pénétrer dans le port de Horta qui devait être immédiatement occupé par les marins allemands. Des navires d'approvisionnements nazis, venant des ports français et espagnols, et transportant du matériel d'artillerie côtière, devaient se diriger ensuite vers la ville, tandis que des avions devaient y amener des troupes. Les détails de l'application de ce plan audacieux furent minutieusement étudiés. Quand tout fut prêt, Darlan fut informé que la manœuvre de diversion allemande allait commencer et que les opérations contre les territoires ralliés à la France Libre devaient se développer parallèlement.

Malheureusement, le plan de l'amiral Raeder ne put être exécuté jusqu'au bout. Le « Bismarck » réussit à attirer la flotte de la Méditerranée occidentale dans l'Atlantique. L'Axe en profita pour envoyer d'importantes fournitures en Libye et du matériel en Afrique du Nord française. Mais le cuirassé allemand ne put aller jusqu'aux Açores. Atteint par des torpilles aériennes britanniques qui endommagèrent son gouvernail et ses hélices, il dut réduire considérablement sa vitesse, ce qui permit à ses poursuivants de le rattraper et de le couler après un violent combat.

L'odyssée du « Bismarck » fit mauvaise impression à Vichy. La flotte britannique avait, d'ailleurs, été libérée beaucoup plus tôt que prévu. Darlan remit à plus tard la participation à la guerre aux côtés de l'Allemagne, au grand dam d'Hitler qui voyait une fois de plus la flotte française lui échapper.

Près d'un an s'est écoulé depuis. La question de la flotte française n'a pas cessé de préoccuper Hitler. Le récent déplacement du « Dunkerque », l'autorisation accordée à Darlan d'achever la construction du « Jean Bart » en sont la preuve flagrante. Aujourd'hui plus que jamais, d'ailleurs, Hitler a besoin de la flotte française. Mais aujourd'hui plus que jamais, aussi, l'opinion publique française est opposée à toute espèce de collaboration avec l'Allemagne. La vigoureuse intervention des Etats-Unis auprès du maréchal Pétain est, d'autre part, de nature à tempérer les tendances collaborationnistes des hommes de Vichy eux-mêmes. Hitler va-t-il renoncer définitivement à son rêve? Ou va-t-il ourdir un nouveau complot plus diabolique encore que les précédents?

Nous n'allons certainement pas tarder à être fixés à ce sujet.

MARCEL PERRIER

(1) Les faits cités dans cet article sont tirés d'une étude du général de Larminat : « La collaboration, douleur de la France », parue dans « France d'Abord », et de deux articles de Wythe Williams : « The Mystery of the *Bismarck* » et « Darlan and the French Fleet », parus dans la revue américaine « Liberty ».

CUIRASSES Endommagés à ORAN et DAKAR
RICHELIEU (Dakar)
DUNKERQUE (Oran)
PROVENCE (Oran)

CUIRASSÉS à CASABLANCA (Inachevés)
JEAN BART

CUIRASSE en état de servir
STRASBOURG

CROISEURS à TOULON ou dans les ports africains
ALGÉRIE
COLBERT
DUPLEIX
FOCH
JEAN DE VIENNE
GLOIRE
LA GALISSONNIÈRE
MARSEILLAISE
MONTCALM
GEORGES LEYGUES
PRIMAUGUET

CROISEURS dans les ANTILLES
JEANNE D'ARC
EMILE BERTIN

PORTE-AVIONS dans les ANTILLES
BEARN

DESTROYERS (entre 50 et 60)

SOUSMARINS (entre 50 et 60)

L'amiral Darlan cédera-t-il à la pression de Berlin et acceptera-t-il de livrer sa flotte à l'Allemagne ? A ce propos, voici un diagramme des unités de la flotte française. Mais, tout d'abord, les dommages causés au « Richelieu », au « Provence » et au « Dunkerque » à Oran et à Dakar ont-ils pu être réparés ? Seul le « Dunkerque », partiellement remis en état, a pu quitter Oran et rejoindre sa base de Toulon. Le « Jean Bart », construit au commencement des hostilités, a-t-il pu être complété ? Quelle serait la réaction des officiers de la marine française s'ils étaient appelés à combattre contre la flotte britannique ? Notons qu'après la chute de la France, plus de deux cents bâtiments de guerre français, chasseurs de mines, sous-marins, jusqu'au vieux bateau de guerre « Courbet », fuirent les bases navales françaises pour atteindre des ports britanniques. Nombre de marins ont, eux aussi, rejoint les forces du général de Gaulle et se trouvent maintenant sous le commandement de l'amiral Muselier. De quoi demain sera-t-il fait ? Grave question à laquelle on ne peut répondre que par le mot : Confiance.

Il y a une dizaine d'années, Stanley Baldwin, qui s'y connaissait en hommes, déclara à un voisin, en désignant du doigt l'élégant Stafford Cripps, alors député de Bristol, qui se dirigeait vers la tribune de la Chambre des Communes : « Regardez bien cet homme. Il ira loin et je ne serais pas étonné s'il finissait Premier Ministre. »

Sir Stafford Cripps sera-t-il, un jour, chef du gouvernement anglais ? La chose n'est pas du tout impossible. Il vient, en tout cas, de faire dans le cabinet Churchill, comme Lord du Sceau Privé, une entrée sensationnelle qui est considérée, tant en Angleterre qu'à l'étranger, comme devant être lourde de conséquences politiques.



LE GENTILHOMME SOCIALISTE

Sir Stafford Cripps est âgé de cinquante-cinq ans. Il a fait ses débuts dans la vie parlementaire il y a une douzaine d'années, comme député travailliste. Durant la longue période qui s'est écoulée entre le jour où, pour la première fois, il siégea à la Chambre des Communes et celui où il fut nommé par Churchill ambassadeur à Moscou, il a su gagner la faveur des foules. Il n'a pas, par contre, toujours été très populaire parmi ses collègues du Parlement, notamment parmi les membres du parti travailliste et du parti conservateur.

Les travaillistes lui en ont souvent voulu de sa franchise brutale lorsqu'il les attaquait sans hésiter, lui un membre du parti, toutes les fois qu'il jugeait que leur politique était contraire à ses principes personnels. Quant aux conservateurs, ils lui ont difficilement pardonné, lui un aristocrate, possesseur de l'une des plus grosses fortunes d'Angleterre, de s'être délibérément rangé dans le camp adverse alors que sa place était dans leurs rangs.

Sir Stafford Cripps est d'ailleurs loin d'être le seul gentilhomme de cette souche à prendre avec un tel enthousiasme la défense du peuple. Plusieurs des familles les plus nobles et les plus riches d'Angleterre ont produit des socialistes et même des communistes. Mais lui, comment est-il venu au socialisme ? C'est là un point sur lequel il ne s'est jamais clairement expliqué. Il est, cependant, deux facteurs qui ont dû jouer un rôle important dans sa prise de position. Le premier est son père, lord Parmoor, qui tâta lui aussi du travaillisme, mais qui n'eut jamais l'envergure de son fils. Le second est sa tante Béatrice, qui a épousé l'écrivain Sidney Webb, aujourd'hui lord Passfield, le père du socialisme anglais.

De son père, en tout cas, Sir Stafford Cripps a hérité une chose importante : ses principes chrétiens. L'ancien ambassadeur à Moscou ne pratique pas la religion à la façon de tout le monde. Il ne va pas à l'église, a un préjugé assez vif à l'égard des ecclésiastiques, se moque ouvertement de tous ceux pour qui le fait d'être chrétien se borne à assister à un office le dimanche. Tous ses principes politiques sont basés, cependant, sur la morale chrétienne. Il considère que toute législation digne de ce nom doit avant tout viser à protéger la vie humaine et non la propriété privée, ce qui est un des grands thèmes de l'enseignement évangélique.

•

Sir Stafford Cripps est le seul membre de la famille qui fasse actuellement de la politique. Il a quatre frères qui ont toujours refusé de le suivre dans cette voie. S'ils avaient, d'ailleurs, brigué des sièges au Parlement, c'est comme représentants du parti conservateur qu'ils y seraient entrés. Car ils sont loin, dans l'ensemble, de partager les vues de leur cadet et ils ne perdent pas une occasion de lui déclarer qu'il fait le désespoir de sa famille. Ils n'en ont pas moins une vive admiration pour ses talents de polémiste, ne manquant jamais, toutes les fois qu'il doit prendre la parole au cours de quelque débat important aux Communes, d'être au premier rang de la foule des spectateurs.

Sir Stafford Cripps est un orateur remarquable. On va même jusqu'à le considérer comme le plus brillant avocat et le meilleur juriste d'Angleterre. Un homme qui le connaît bien a dit que son cerveau vaut un million de livres. Il lui a, en tout cas, rapporté dans le passé des sommes considérables. Au cours des cinq années qui ont précédé sa nomination à Moscou, il a encaissé plus de 250.000 livres d'honoraires, soit 50.000 livres par an — les intérêts à cinq pour cent du million.

Contrairement à ce qui se passe d'habitude pour les avocats qui, en Angleterre, font de la politique travailliste, Sir Stafford Cripps n'a pas perdu la clientèle de la « gentry ». Jusqu'à il y a deux ans, les plus grandes familles et les plus puissantes entreprises du pays mettaient un point d'honneur à lui confier leurs affaires et les dossiers sur la couverture desquels étaient inscrits des noms illustres s'amoncelaient sur son bureau à Elm-Court.

Son grand succès comme avocat vient, en partie, du fait qu'il va toujours au fond des affaires qui lui sont confiées. Il ne se présente jamais devant un tribunal avec une connaissance imparfaite de la question. Le procès qu'il doit plaider est-il basé sur quelque question scientifique compliquée ? Il consulte des techniciens, compulse des ouvrages spécialisés, acquiert en l'espace de quelques jours, non seulement l'expérience nécessaire, mais aussi le vocabulaire approprié.

Cette facilité qu'il éprouve à devenir, parfois en l'espace d'une seule nuit, un expert sur un sujet qui lui était totalement inconnu jusque-là, il la doit à de solides études scientifiques auxquelles il se livra durant sa jeunesse. Sir Stafford Cripps a, d'ailleurs, débuté dans la vie comme un homme de science. A l'âge de vingt ans, il gagna la bourse scientifique du New College à Oxford. Mais il n'eut pas l'occasion d'en profiter. Sir William Ramsay, le plus grand chimiste anglais de l'époque, avait été si impressionné par ses feuilles d'examen qu'il invita le jeune Stafford Cripps à venir travailler avec lui dans son laboratoire. C'était un véritable honneur. Le boursier accepta et se montra très brillant tout le temps qu'il collabora avec son protecteur.

Cette collaboration ne fut, cependant, pas de longue durée. Un beau jour, Stafford Cripps abandonna le laboratoire et se mit à étudier le droit. Mais il était écrit qu'il devait encore se livrer à des travaux scientifiques. Mobilisé au début de l'autre guerre, il fut tout d'abord chargé de conduire des camions entre Boulogne et la ligne de front. Toutefois, lorsque les autorités militaires apprirent qu'il possédait un important bagage scientifique, elles le renvoyèrent à l'arrière et il se vit confier le soin d'organiser la fabrique d'explosifs de Queensferry, l'une des plus importantes que l'Angleterre possédât à cette époque.

La guerre finie, Stafford Cripps retourna au barreau. Il y remporta des succès spectaculaires. A l'âge de quarante et un ans, il était fait chevalier par le roi.

Ses relations d'affaires, pas plus que ses origines, n'ont réussi à modifier ses théories politiques. « J'affirme sans la moindre hésitation, déclarait-il tout récemment, que les masses laborieuses de ce pays sont plus en mesure d'en assurer le gouvernement que quiconque. » Il est contre la Chambre des Lords dont il a, à plusieurs reprises, demandé énergiquement la suppression. Lui, le fils de lord Parmoor, neveu de lord Passfield et de lord Courtney et beau-frère d'une duchesse, il considère comme inadmissible l'existence d'une Chambre Haute dont les membres, recrutés par hérédité, ont le droit de veto sur ceux de la Chambre des Communes, élus par le suffrage populaire. Lorsque l'Angleterre tout entière s'élevait contre l'union d'Edouard VIII et de Mrs Stimson, il déclara brutalement du haut de la tribune du Parlement : « Si la personne en question avait été une dame de l'aristocratie britannique, le gouvernement, bien que se trouvant devant un cas absolument semblable, aurait trouvé naturel d'agir tout à fait différemment. »

Sir Stafford Cripps est un révolutionnaire, au meilleur sens du mot. Il n'a rien d'un agitateur. Il ne vise pas à tout abattre. Il ne parle pas avec de grands gestes. Il est toujours parfaitement habillé et s'exprime dans un langage volontairement dépouillé. Mais il est d'avis que certaines réformes doivent être apportées à l'ordre actuel des choses et il lutte de toutes ses forces pour qu'elles puissent avoir lieu. C'est, en tout cas, et comme beaucoup de révolutionnaires d'ailleurs, un défenseur passionné de l'ordre et de la légalité.

Au mois de mars 1933, six ingénieurs de la Metropolitan Vickers Company furent arrêtés en Russie sous l'inculpation de sabotage. Tandis qu'ils attendaient en prison d'être jugés, le gouvernement britannique décida d'user de représailles vis-à-vis de la Russie et la Chambre des Communes fut saisie d'une demande tendant à interdire en Angleterre tout achat de marchandises soviétiques. Sir Stafford Cripps considéra qu'une telle action constituait une dérogation pure et simple à la loi internationale et aux principes du droit commun. Il décida d'intervenir. Bien qu'il sût parfaitement que la Chambre des Communes lui était hostile, il monta à la tribune et, au milieu de miaulements, de cris de toutes sortes, il commença à faire entendre la voix de la légalité. Il cita des précédents : « Si mes honorables collègues me le permettent, je leur dirai qu'en 1828, M. Clay, secrétaire d'Etat du gouvernement américain, ayant à agir dans un cas semblable, décida de... » Imperturbable, il dit à la Chambre tout ce qu'il avait à dire, terminant son éloquente plaidoirie par ces mots qui témoignent de l'importance qu'il attachait, déjà, à l'amitié de la Russie : « Je suis convaincu que si nous continuons à traiter la Russie comme jamais jusqu'ici un pays n'a encore été traité, nous allons compromettre très sérieusement nos relations futures avec elle... »

•

Quand on n'a pas vu Sir Stafford Cripps parler à un auditoire composé de petites gens ou d'ouvriers, il est difficile de se faire une idée exacte de son dynamisme, de l'extraordinaire attraction qu'il exerce sur les masses. Ses auditeurs savent que c'est un « gentleman », ils savent qu'il est riche, qu'il appartient à l'aristocratie. Mais ils l'écoutent quand même, car ils sont convaincus de sa franchise et de son intégrité.

Sir Stafford Cripps jouit d'une popularité particulière dans les milieux miniers. Cette popularité date de 1934, année au cours de laquelle eut lieu une terrible explosion à la mine de Gresford, dans le pays de Galles. L'explosion fit 265 victimes. Sir Stafford Cripps fut chargé par la Fédération des Mineurs de la Galles du Nord de la défense de ses intérêts. Il passa des semaines entières à étudier les conditions de travail dans les mines anglaises en général et dans celle de Gresford en particulier. Le procès fut l'un des plus longs qui se soient jamais déroulés en Angleterre. Il dura six semaines. 191 témoins furent entendus. 41.500 questions furent posées. Sir Stafford Cripps, au cours des débats, fit des révélations telles qu'une commission royale fut nommée pour enquêter sur les conditions de travail des mineurs et essayer d'améliorer leur situation. Quand le procès fut terminé, on apprit qu'il avait plaidé la cause des mineurs gratuitement, refusant d'accepter le moindre honoraire.

•

Tout comme Churchill, Sir Stafford Cripps est l'un des prophètes de la politique anglaise. Dès 1933, il déclarait publiquement que la guerre mondiale était inévitable. L'année d'après, il revenait à la charge, affirmant que « le grave danger du fascisme était de précipiter la guerre mondiale ».

A l'époque, il ne fut naturellement pas écouté. Les conservateurs l'attaquèrent vivement, le dénonçant comme un fauteur de guerre. Parlant de ses prédictions, le « Times » les décrivit comme des cauchemars. Les travaillistes, de leur côté, le désavouèrent, bien que d'une façon moins ouverte.

(*Lire la suite en page 19*)

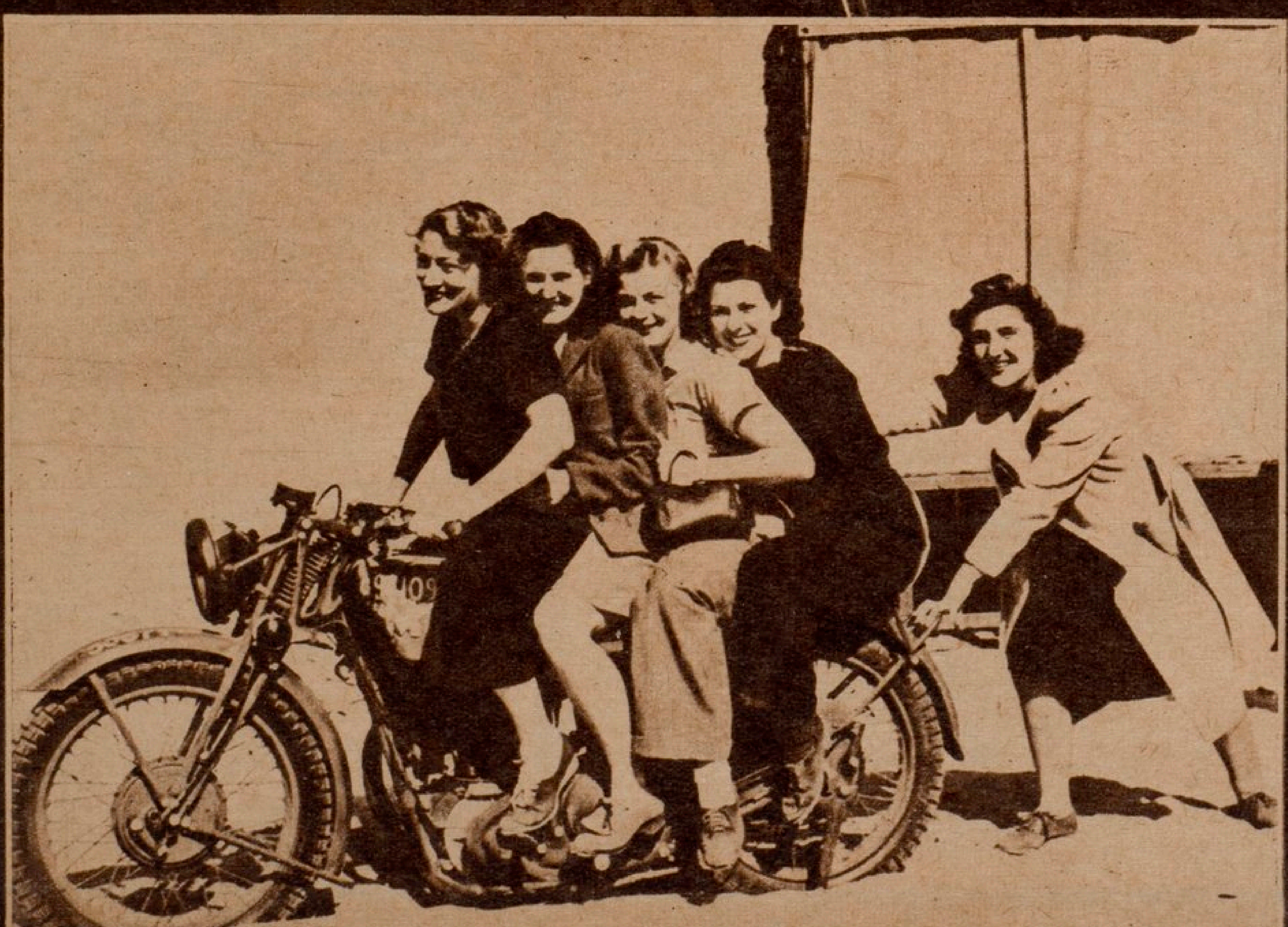
Des girls au désert

Plusieurs troupes londoniennes ont fait le déplacement de l'Angleterre pour venir apporter aux soldats qui combattent dans le désert un peu de réconfort et de joie. La ENSA, plus particulièrement, procure aux troupes britanniques de multiples distractions dont les soldats se montrent, comme de juste, très friands. Voici quelques photos des membres de cette troupe qui comprend, ce qui ne gâte rien, de fort jolies filles.

DES GIRLS, DE LA MUSIQUE, DE LA DANSE.

LES MEMBRES DE LA TROUPE DRESSENT LES DECORS DE LA SCENE POUR UNE PROCHAINE REPRESENTATION.

UN CAMERAMAN DE L'ARMEE FILME UNE DES ARTISTES DE LA TROUPE, TANDIS QU'ELLE ENTONNE, POUR LA PLUS GRANDE JOIE DES SOLDATS, UNE BELLE CHANSON DE LA PATRIE LOINTAINE.





QUELQUES ARTISTES DE LA TROUPE ENSA SE LIVRENT AU PLAISIR DE LA MOTOCYCLETTE.



APRES LE SPECTACLE, LES JEUNES ET JOLIES ARTISTES PASSENT A LA BUVETTE.



"Images" A bord d'un Transport de troupes

Comment vivent les soldats à bord d'un bateau-transport ? Sont-ils astreints à une discipline sévère et vivent-ils en mer comme dans un camp ? Certes, ils doivent se plier à une certaine réglementation, mais dans leurs nombreux moments de loisir ils se livrent à toutes sortes de jeux et de distractions, menant joyeuse vie et ne pensant qu'à passer leur temps le plus agréablement. Voici un vivant reportage pris à bord d'un bateau, transportant des troupes d'Afrique du Sud en Moyen-Orient.

APRES DEJEUNER, LES UNS FONT LA SIESTE, TANDIS QUE D'AUTRES SE LIVRENT A LA LECTURE.

TOUTES LES PARTIES DU NAVIRE... SOLDATS, DURANT LES SPECTACL...

RELAXATION. UNE FEMME ATT... VICE » SE LIVRE, SUR UNE BA... JEUX DE SON F...

MAIS AVANT DE DEBARQUER EN MOYEN-ORIENT, IL FAUT SE FAMILIARISER UN PEU AVEC LA LANGUE DU PAYS. UN PROFESSEUR DE LA Y.M.C.A. ENSEIGNE A SES ELEVES, D'UNE FAÇON VISUELLE ET PRATIQUE, A COMPTER EN ARABE.

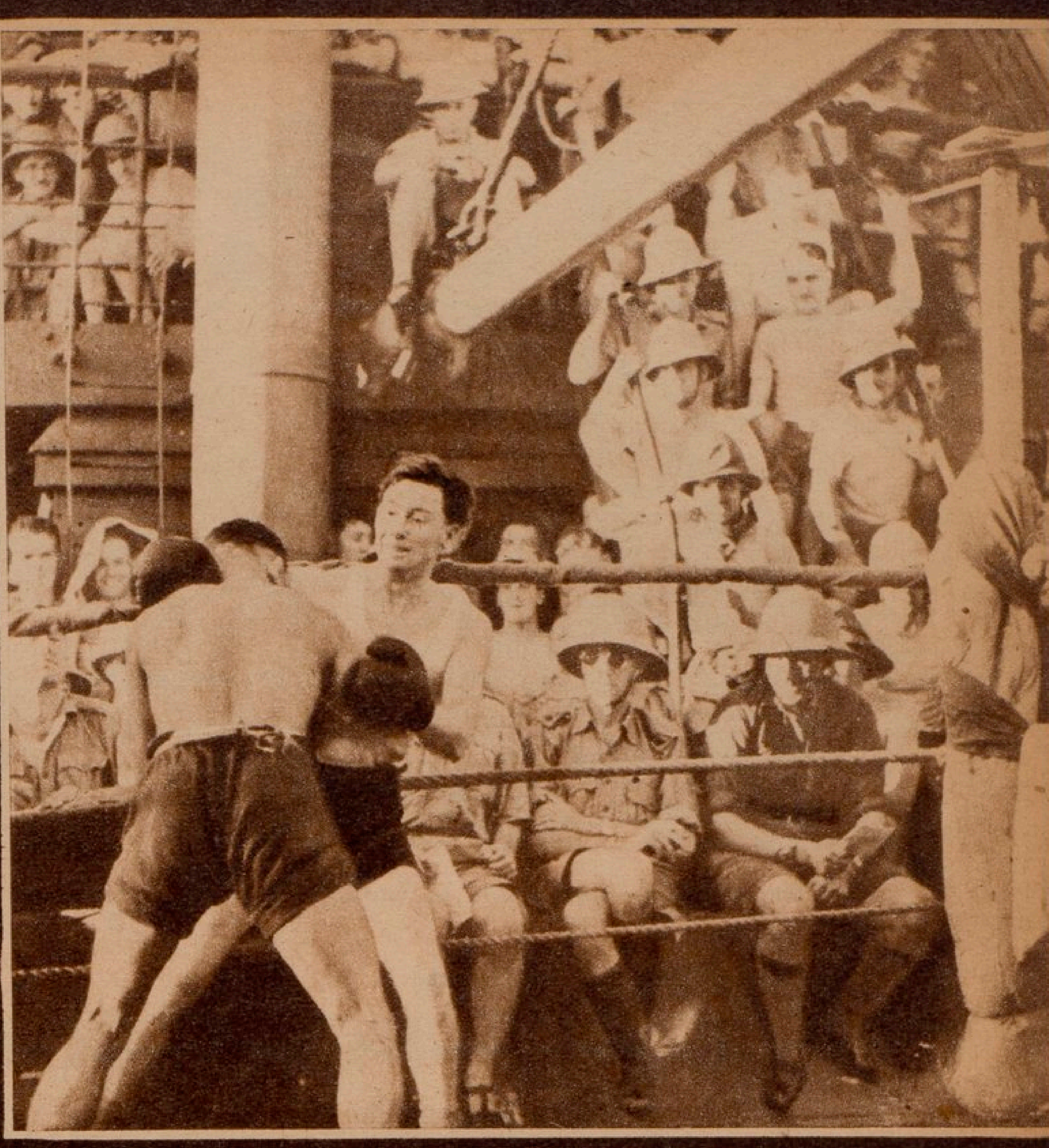
AU TOUR DE CE NEPTUNE IMPRO... DENT DE SUBIR LES SUPPLICES ... DE L'EQUA...



RSERVENT DE SIEGES AUX
CLQUI LEUR SONT OFFERTS



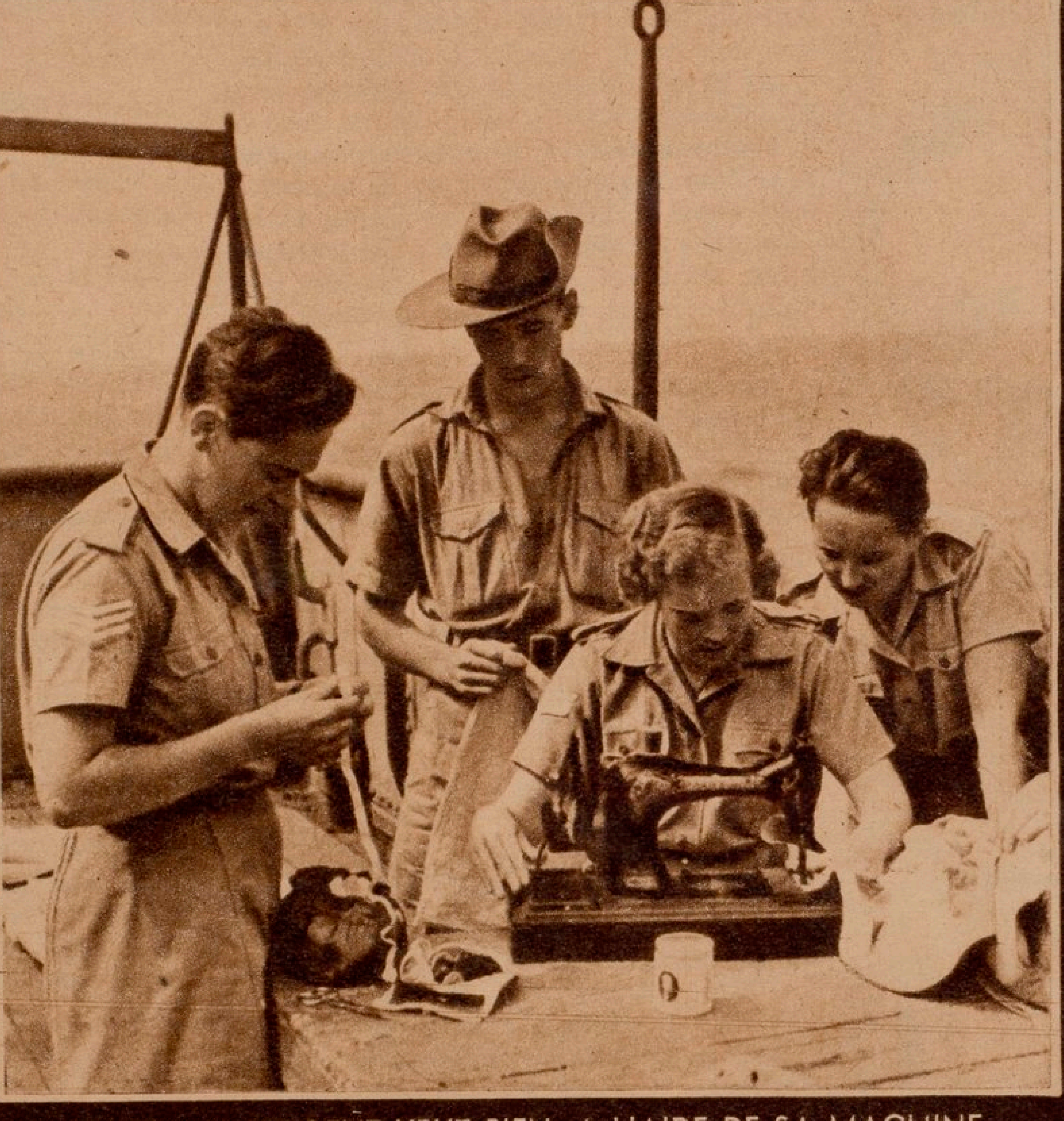
UNE COURSE A OBSTACLES MENAGE BIEN DES SURPRISES AUX CONCURRENTS.



LA BOXE ELLE-MEME NE PERD PAS SES DROITS. VOICI UN MATCH QUI SEMBLE INTERESSER VIVEMENT LES SPECTATEURS



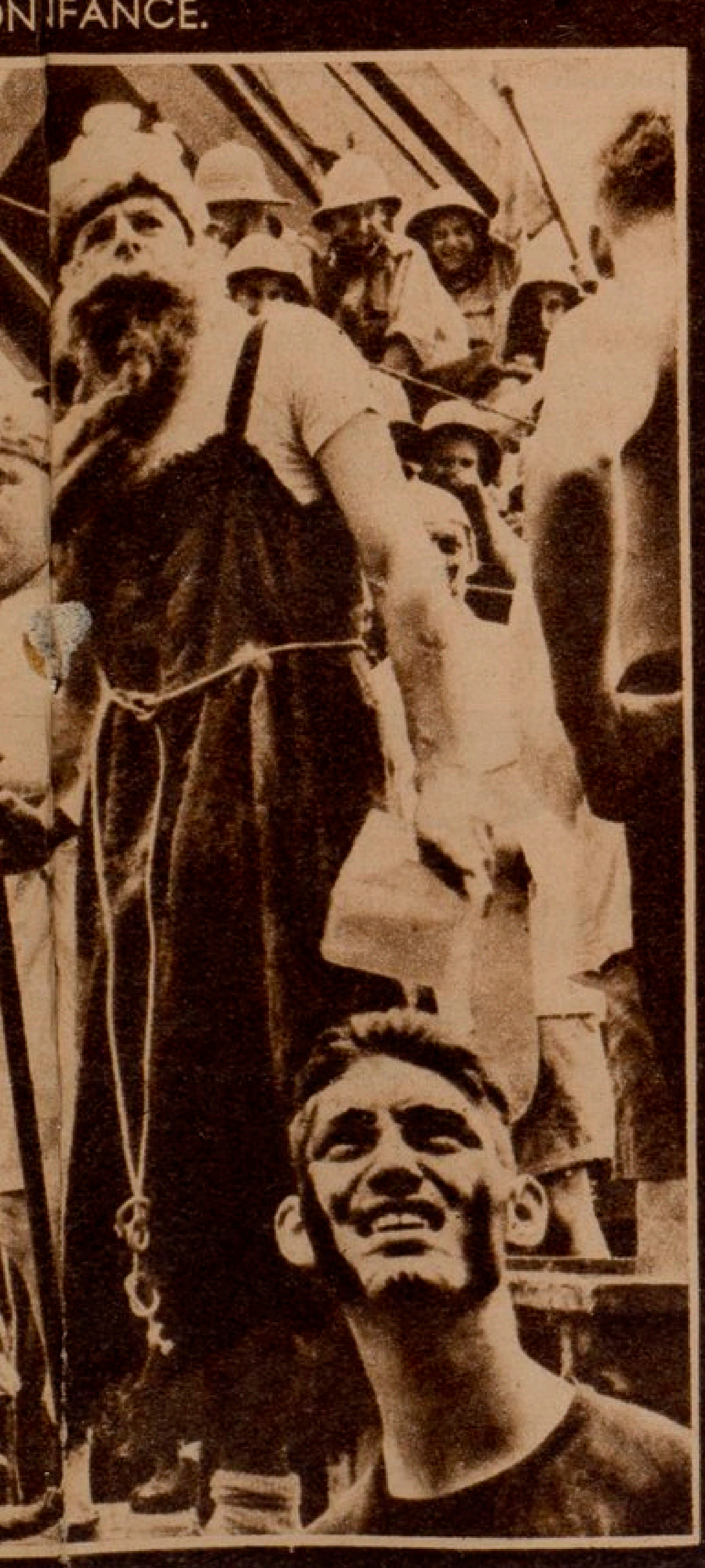
TTCHEE AU « WOMEN SER-
ANÇOIRE IMPROVISEE, AUX
NFANCE.



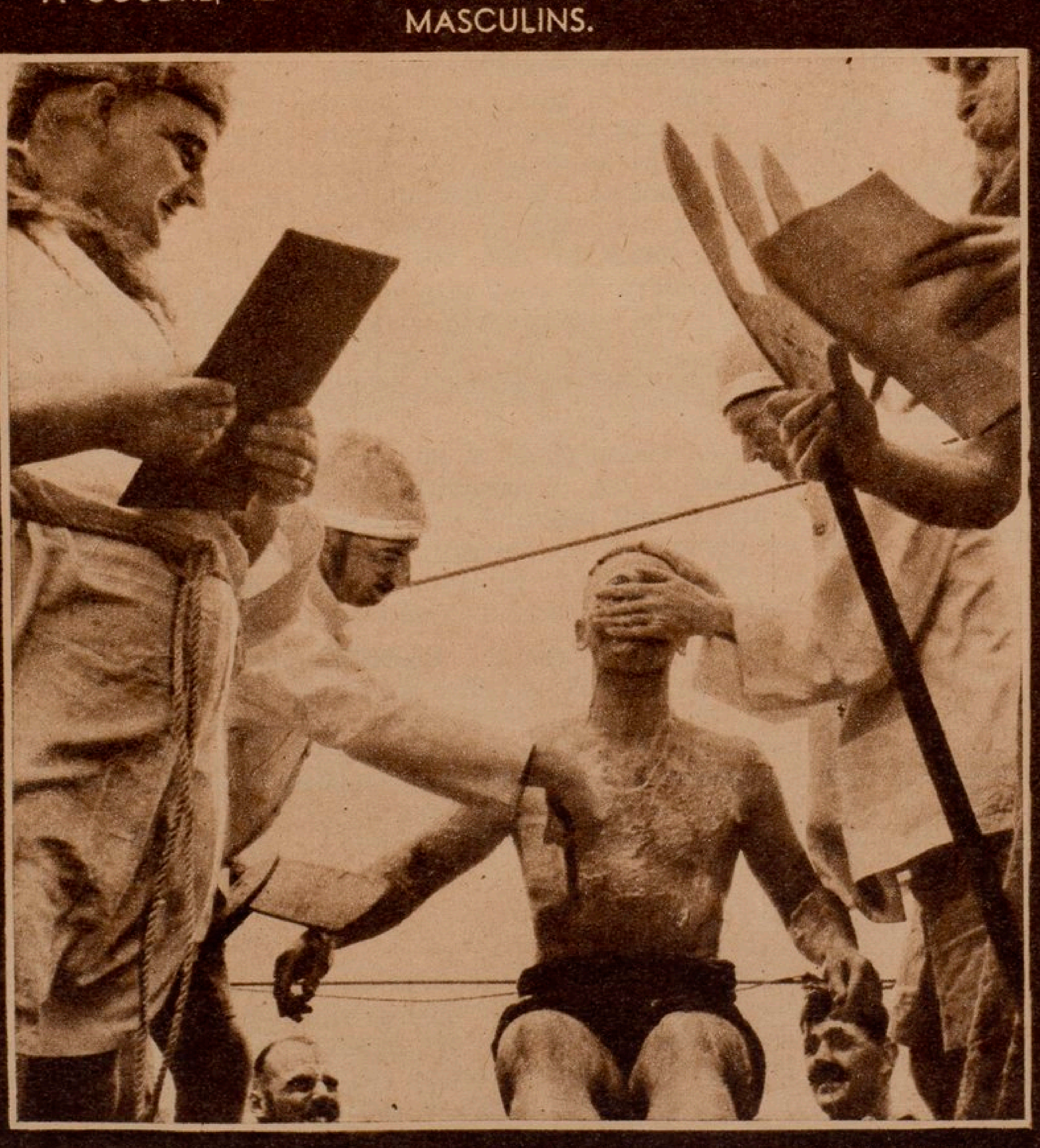
UNE FEMME-SERGENT VEUT BIEN, A L'AIDE DE SA MACHINE A COUDRE, REPARER LES VETEMENTS DE SES CAMARADES MASCULINS.



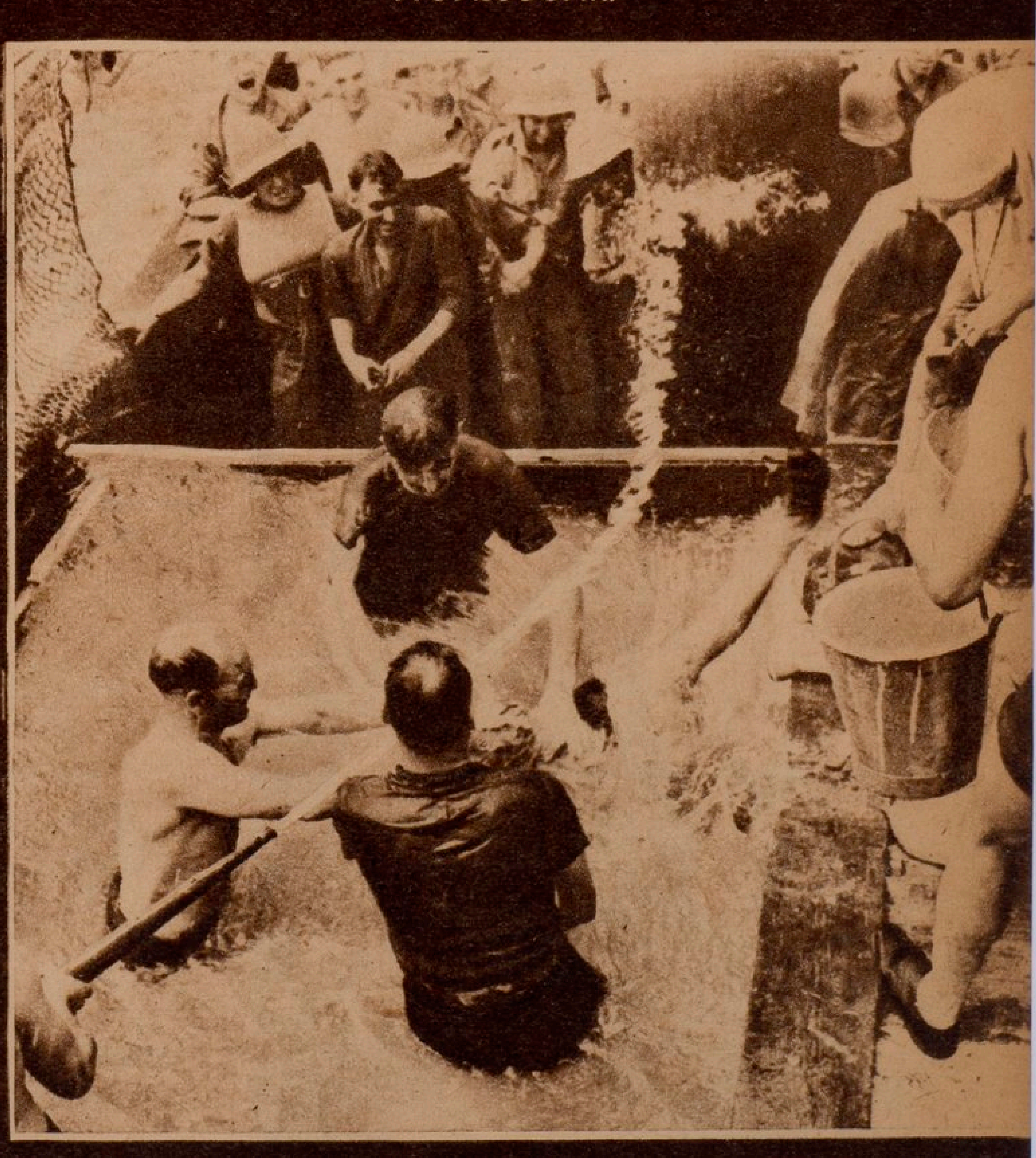
UN PEU DE MUSIQUE DELASSE LES UNS ET AIDE LES AUTRES A S'ASSOUPIR.



PRSE, DES SOLDATS ATTEN-
ES RITE, LORS DU PASSAGE
DUUR.



UNE AUTRE PHASE DE LA CEREMONIE. LE NEOPHYTE EST VIGOUREUSEMENT TRAITE. SON VISAGE ET SON CORPS SONT ENDUITS DE MATIERES GRASSES.



IL EST ENSUITE JETE A L'EAU ET LIVRE AUX FACETIES DE SES BOURREAUX, TANDIS QU'AUTOUR DE LUI SES CAMARADES S'AMUSENT JOYEUSEMENT A SES DEPENS.

Lady Lampson remet une coupe au propriétaire d'un lauréat de l'exposition.

Coup d'œil sur l'exposition canine

NOS AMIES LES BÊTES

Jeudi dernier eut lieu, sur les terrains du Guézireh Sporting Club, l'exposition canine annuelle, où l'on put admirer les plus beaux spécimens du « plus fidèle ami de l'homme ». Curieux et amusé, très souvent enthousiaste, le public s'intéressa vivement au défilé des quadrupèdes qui, nous devons le dire, ne firent pas toujours très bon ménage. Et l'on dut s'interposer parfois dans des discussions pour le moins orageuses entre quadrupèdes qui cherchaient à faire valoir à qui mieux mieux leurs avantages devant le Jury. Lady Lampson, sous la présidence de laquelle l'exposition avait eu lieu, remit elle-même les prix aux propriétaires des lauréats.



Le défilé des concurrents, à l'intérieur du paddock du Guézireh Sporting Club.



Impassible devant la provocation d'un animal bien plus fort, le brave petit toutou sait que son maître le protégera en cas de danger.



Tendres effusions...

VOLONTAIRES LIBANAIS

dans l'armée de l'Afrique du Sud

●

Nous avons eu la surprise de rencontrer au Caire, parmi les troupes sud-africaines, quelques officiers qui parlent la langue arabe. Ce sont des Libanais, émigrés ou fils d'émigrés, établis depuis longtemps en Afrique du Sud et qui, à l'exemple de leurs frères d'Amérique, ont tenu à manifester leur reconnaissance à leur patrie d'adoption en allant se battre pour elle. Bel exemple de gratitude dont les émigrés libanais offrent des traits remarquables partout où ils se trouvent.

Nous parlerons ici des volontaires libanais gradés, car dans l'armée sud-africaine, nombreux sont les simples soldats d'origine libanaise.

●

C'est un Libanais, le capitaine Kalil, qui remplit les fonctions de juge-avocat au quartier général des troupes sud-africaines dans le Moyen-Orient. Il s'appelle, de son vrai nom, Tewfik Khalil Nejeim. Son père quitta son village natal, Zouk, au Liban, depuis une cinquantaine d'années, pour venir en Egypte. Il se rendit ensuite en Afrique du Sud, où il s'établit à Blumfountain. C'est là que naquirent ses enfants, dont le « Captain Kalil » est le cadet. Avocat à Blumfountain, il s'engagea dans l'armée pour toute la durée de la guerre et se trouve actuellement au Caire. Il eut la chance de visiter le Liban, il y a quelques semaines, et en est revenu « enchanté », nous dit-il avec un large sourire.

Georges Kalil, frère du capitaine-juge, est aussi dans l'armée. Mais il continue sa période d'entraînement en Afrique du Sud et rejoindra bientôt les troupes actives, sur quelque front d'Orient.

Enfin, la famille Kalil, pour qui l'art militaire a sans doute un attrait spécial, est dignement représentée dans l'aviation par la sœur du capitaine, Mary, sergent-major dans la Royal Air Force, et se trouvant encore en Afrique du Sud.

●

Au Caire se trouve aussi le capitaine Jamini, de Pretoria. C'est encore un Libanais, de la famille Yammine, originaire de Bécharré, dans le Liban nord. Dans l'armée sud-africaine, le capitaine Jamini fait honneur à son village libanais, réputé pour la force et le courage de ses habitants. Comme son collègue Kalil, le capitaine Jamini a visité le Liban, il y a quelque temps, et il y fut chaleureusement fêté par ses concitoyens. A l'ombre des cèdres millénaires au pied desquels Bécharré étage ses gradins, il put, nous confie-t-il, savourer à l'aise les plats nationaux et boire l' « araki » du Liban à même la bouteille! Le capitaine Jamini emportera pieusement avec lui, à l'adresse des siens, en même temps que les souvenirs du pays natal, une branche de cèdre qui aura sa place au-dessus de la porte du foyer sud-africain.

●

Le capitaine Haddad, lui, est médecin. Délaissant sa florissante clinique, il a pris l'habit militaire et mis sa science au service de la Patrie. Il est parfois au Caire, mais il est plus souvent ailleurs, là où le service le réclame.

Le capitaine-docteur Haddad contribue à perpétuer les belles traditions instaurées par la nombreuse phalange des médecins et chirurgiens libanais, dont l'armée britannique eut à enregistrer les brillants services au Soudan et au cours de la dernière guerre.

●

Enfin, un quatrième officier libanais du grade de capitaine est également en service au Caire: c'est le capitaine Abdelnour. Il appartient à une vieille famille du Liban qui, grâce à ses émigrés, compte déjà de nombreuses ramifications à l'étranger. En Afrique du Sud, les Abdelnour sont de gros propriétaires



Le capitaine Kalil, soldat libanais de l'armée sud-africaine.

qui se trouvent à la tête de vastes entreprises agricoles.

C'est un homme intrépide, estimé de ses chefs et aimé de ses subalternes.

●

Mais là n'est pas toute la liste des officiers libanais de l'armée sud-africaine. D'autres viendront prochainement la grossir, car les engagements volontaires se poursuivent, en Afrique du Sud, à un rythme accéléré. On nous informe déjà de l'arrivée imminente au Caire du lieutenant Ziadé et de plusieurs de ses camarades qui ont terminé leur instruction militaire.

●

Toutefois, ce petit aperçu serait incomplet si nous n'y ajoutions le nom de Miss Sourour, une Libanaise de 18 ans, qui fut la première femme parachutiste de l'Afrique du Sud. Car elle est dans l'armée et complète actuellement son instruction en Angleterre.

●

Et pendant que des Libanais se battent aux côtés de leurs camarades sud-africains, leurs familles, là-bas, dans les villes, les villages et les campagnes, contribuent, chacune de son mieux, à assurer la victoire de l'Empire. Dons, souscriptions, fêtes, soins aux blessés, ouvrages pour soldats, les émigrés libanais de l'Afrique du Sud y prennent une large part et les autorités leur en savent gré. Parmi les colonies d'émigrés étrangers établis en Afrique du Sud, la colonie libanaise tient à marquer sa place et à s'acquitter largement de son tribut à l'Empire.

Et elle le fait de la manière la plus concrète.

H. J.

TARGET for TO-NIGHT

Un grand film documentaire sur les attaques de la R.A.F. contre l'Allemagne passera sur les écrans d'Alexandrie, pour une seule semaine, à partir du 10 mars prochain. Les spectateurs suivront avec un vif intérêt les différentes phases des bombardements effectués par les aviateurs de la R.A.F. contre les objectifs ennemis.





MALTE
l'héroïque

Kingsway, une des principales rues de La Valette, a été en partie épargnée (à gauche) et en partie complètement dévastée (à droite) par les bombardements indiscriminés de l'aviation ennemie.

Le monde extérieur ne connaît que par de brefs communiqués le grand drame qui se déroule tous les jours sur les 150 milles de territoire rocheux qui composent l'île de Malte. Depuis le jour où, apparaissant sur le balcon du Palazzo Venezia, Mussolini déclara que l'Italie avait décidé d'entrer en guerre, la petite île méditerranéenne subit une infinité d'attaques aériennes, à un rythme quotidien jamais atteint par aucune autre région du monde belligérant : huit raids par jour en moyenne depuis le début de la guerre.

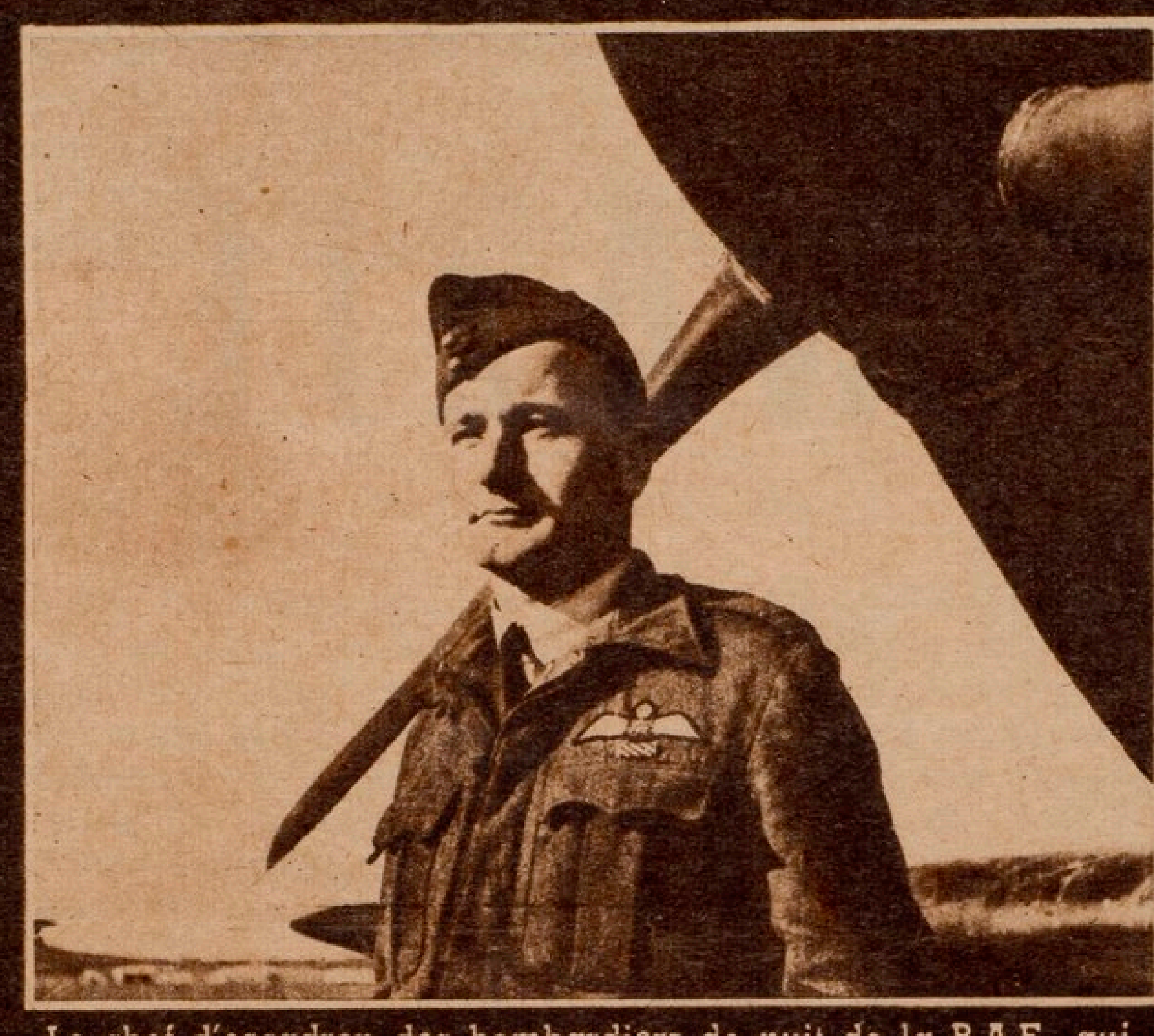
La vie, dans l'île, est loin d'être monotone, pour ses habitants qui ont fait preuve d'un héroïsme tranquille des plus admirables. Continuellement, l'atmosphère est remplie de bruits, de détonations, les uns hostiles, les autres familiers. Les sirènes hurlent, la D.C.A. entre en action et tonne sans arrêt, les explosions des bombes déchirent l'air.

Le bombardement indiscriminé auquel se livre l'ennemi provoque souvent des dommages et des victimes. Des maisons et des églises ont été détruites, mais le moral des Maltais n'a jamais baissé. Aussitôt que les sirènes font entendre leur mugissement, femmes et enfants s'acheminent en bon ordre vers les abris. Les hommes continuent leur travail jusqu'au moment où la D.C.A. intensifie le tir au point que les éclats d'obus pleuvent, ou bien lorsque les bombes commencent à tomber trop près.

Les abris de Malte sont une source d'émerveillement pour les soldats des forces alliées qui les visitent. Creusés dans le roc massif, ils sont au nombre de 6.000. 1.500 autres sont en construction. Profonds d'une trentaine de mètres, ils peuvent recevoir jusqu'à 1.500 personnes, chacune avec son lit. Chaque abri est pourvu de la lumière électrique, d'un ou de plusieurs postes de radio, d'une installation sanitaire complète, et de fourneaux sur lesquels on peut faire sa cuisine. Plusieurs de ces cavernes possèdent, dans un coin tranquille, un autel, et tous les soirs des prêtres officient.

Malgré les prétentions de l'Axe, la situation alimentaire de l'île est excellente. Les Maltais se privent de viande deux fois par semaine, mais ils se nourrissent abondamment de poissons, et tous mangent à leur faim. Les autorités surveillent particulièrement l'alimentation des enfants : chacun d'eux doit avoir sa ration journalière de lait frais.

Et Malte tient le coup admirablement.



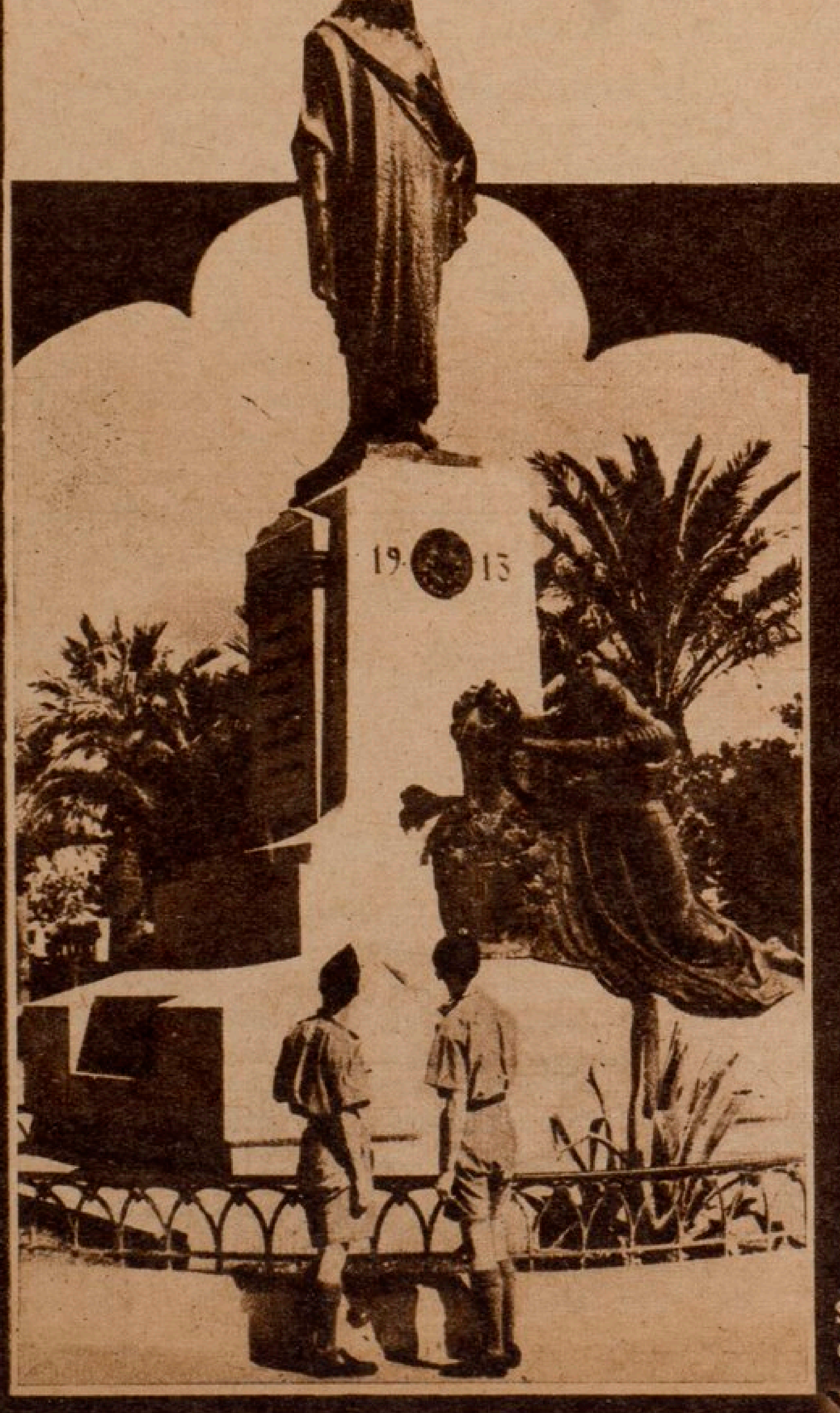
Le chef d'escadron des bombardiers de nuit de la R.A.F., qui s'est vu attribuer la « Distinguished Flying Cross » pour ses magnifiques exploits dans le ciel de Malte.



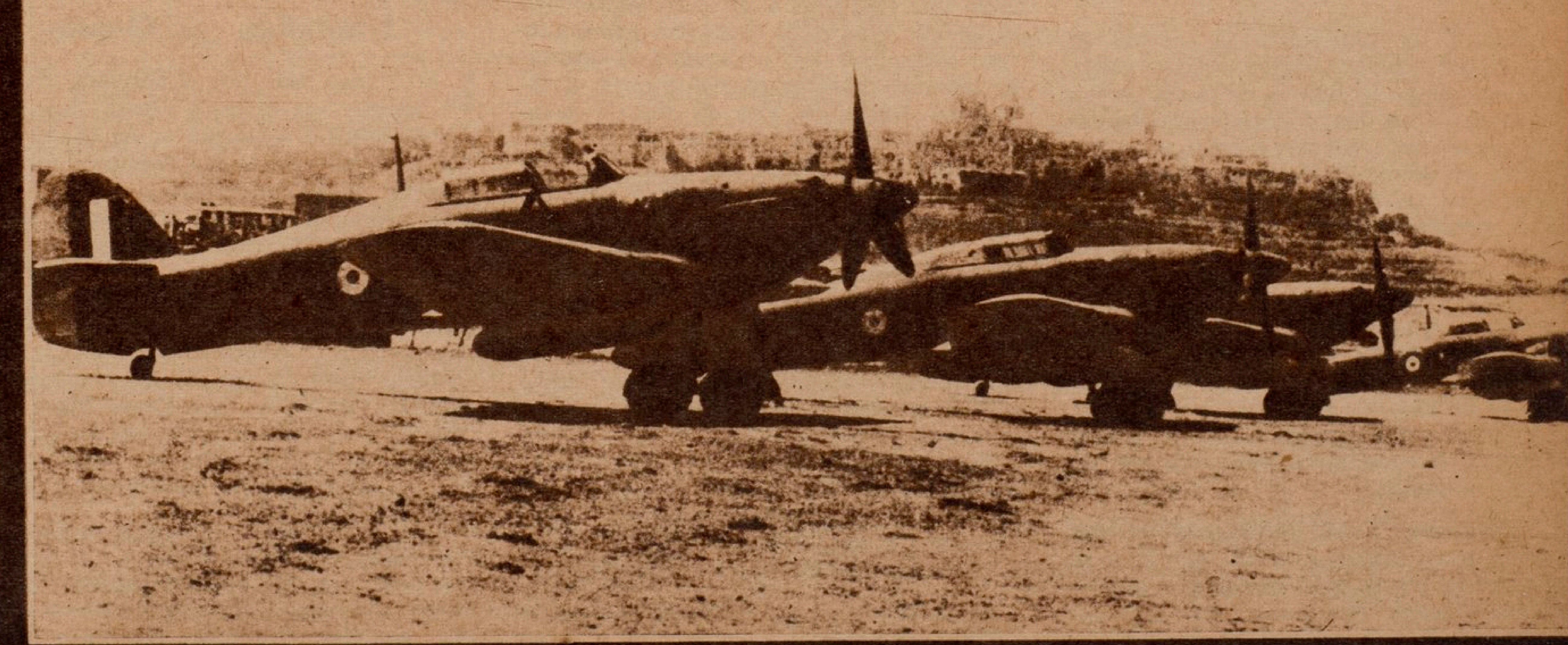
Les débris d'un Junker 88, récemment abattu, jonchent le sol.



Profitant d'une accalmie, une mère nourrit son enfant à la porte de l'abri familial, dont des pigeons apprivoisés semblent garder l'entrée.



Statue commémorant le grand Congrès Eucharistique qui s'est tenu à Malte en 1913.

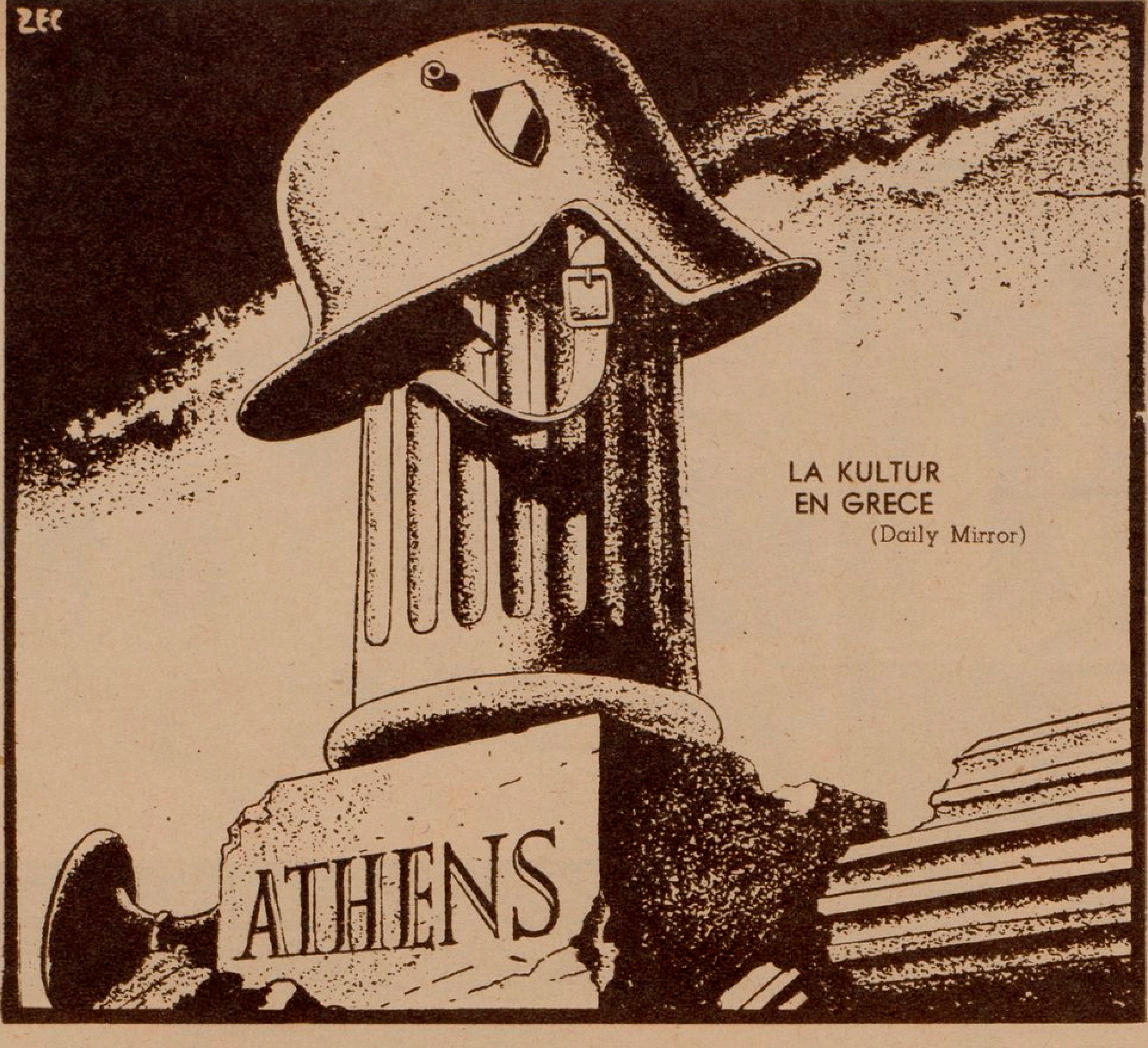


Des Hurricanes, rangés au sol, sont prêts à prendre l'air et à poursuivre les avions ennemis. A l'arrière, l'ancienne capitale de Malte.

Après avoir assisté aux batailles qui se déroulèrent en Grèce, au printemps de 1941, Leigh White, correspondant américain du « Saturday Evening Post », fut grièvement blessé au cours d'un bombardement de l'aviation allemande. Soigné dans un hôpital d'Athènes, il assista pendant plusieurs mois au spectacle de la Grèce envahie, occupée, pillée par les nazis et les fascistes.

Dans son reportage, frappant de réalisme, que nous résumons ici, Leigh White cite des faits concrets. Il rapporte fidèlement comment les Allemands ont ravagé le pays. Et de quelle façon les Grecs résistent et combattent.

« Les Allemands sont des monstres, les Italiens sont seulement ridicules », disaient tous les Grecs avec lesquels Leigh White fut en contact.



LA KULTUR EN GRECE
(Daily Mirror)

hisseurs se montrèrent particulièrement friands de bicyclettes et surtout d'automobiles. Souvent, un simulacre d'indemnité justifiait la réquisition. Contre chaque voiture confisquée, les autorités délivraient un reçu sur la Banque de Grèce. Lorsque les propriétaires présentaient ces documents aux guichets de la banque, on leur disait que l'institution en déclinait toute responsabilité.

Un de mes amis fut obligé de « vendre » son auto à un officier allemand. Le prix fut établi à 250.000 drachmes qui furent payées à mon ami sous la forme d'un tirage sur la banque. Quelques mois plus tard, l'officier, transféré sur le front oriental, proposa à mon ami de lui revendre la voiture. Mais, lui dit-il, vu les circonstances, le prix qu'il en exigeait était de 350.000 drachmes. Mon ami, se rendant compte que la valeur des banknotes ne représentait plus grand'chose, accepta, et versa à l'officier 100.000 drachmes, plus le tirage qu'il avait reçu de lui lors de la première vente.

— Non, dit l'officier, vous devez me payer 350.000 drachmes au comptant.

Les étrangers étaient traités un peu mieux que les Grecs. Les Allemands les indemnisaient en «marks d'occupation», lesquels, d'ailleurs, n'ont aucune valeur hors de Grèce: à l'intérieur du pays, ils valent un peu plus que la drachme. Un Américain qui s'apprêtait à quitter le pays possédait plusieurs camions. Il pensa en faire don à la Croix-Rouge hellénique, mais, sachant que de la sorte ils auraient été confisqués par les Allemands en tant que propriété grecque, il préféra les vendre aux nazis et verser le produit de la vente à l'œuvre en question.

Il se rendit chez le chef des transports allemands et lui offrit ses camions pour 2 millions et demi de marks. Sans prendre la peine de se renseigner si les véhicules étaient en bon état, sans débattre le prix, l'Allemand accepta. Toutefois, il s'excusa de ne pas pouvoir verser le montant séance tenante, étant donné qu'il n'avait pas l'habitude de garder de pareilles sommes sur lui, et le pria d'attendre une demi-heure.

— Nous sommes en train d'imprimer les vignettes dans la cave. Oui, nous avons fait venir d'Allemagne une presse portative...

Les méthodes que les Allemands ont employées en Grèce pour dépouiller la population de tout ce qu'elle possédait ne diffèrent en aucune sorte de celles employées dans les autres pays qu'ils ont occupés.

Ils montrèrent un enthousiasme particulier pour tous les lainages qu'ils trouvèrent dans le pays. Les Grecs s'habillaient d'étoffes écossaises et anglaises. Ce fut une aubaine pour les officiers nazis qui s'écriaient avec émerveillement : « De la laine, de la véritable laine ! » Jusqu'au moment où un ordre du haut commandement interdit à tout soldat ou gradé allemand d'acheter des tissus sur place. Ce décret fut motivé par le fait que les Autrichiens acquéraient des vêtements civils pour pouvoir déserter plus facilement.

Les Autrichiens ne se souciaient pas de cacher leurs sentiments envers les nazis. L'anecdote suivante, trop truculente pour être vraie, n'en démontre pas moins où en sont les relations entre Autrichiens et Allemands.

Trois soldats allemands, installés dans un café, appellent le garçon :

— « Drei Kaffee », commandent-ils en allemand. (Trois cafés).

— « Tria delitiria ! » cria le garçon vers l'intérieur du local. (Trois poisons).

— Hé là ! cria l'un des soldats en excellent grec, apportez deux poisons et un café. Moi, je suis Autrichien.

ANARCHIE NAZIE EN GRECE

Etendu dans un lit d'hôpital, condamné à une longue inaction, je pus observer à loisir ce qui se passait en Grèce, après l'occupation du territoire par les forces allemandes et italiennes. Tous les jours, ma femme venait me faire le récit de ce qu'elle avait vu et entendu, me relatant les conversations qu'elle avait eues avec des Allemands ou des Italiens dans les restaurants. De plus, de nombreux amis grecs venaient régulièrement me rendre visite, et me parlaient à cœur ouvert.

C'est ainsi que, rassemblant de-ci de-là tous les fragments de nouvelles qui me parvenaient, je pus bientôt dresser un tableau général de la situation réelle du pays. J'appris à connaître les envahisseurs. J'appris également à connaître les Grecs eux-mêmes.

Les vains efforts allemands

Les Allemands formèrent un gouvernement fantoche afin de communiquer leurs « volontés » au peuple grec. Pour mettre sur pied ce cabinet de Quislings, ils s'étaient adressés à des hommes politiques, à des anciens ministres, des généraux, des médecins, des hommes d'affaires, des professeurs, leur demandant de collaborer. Ils essuyèrent un refus général. Aucun Grec ne voulut être le catalyseur de l'Ordre Nouveau allemand dans son pays. Finalement, les nazis mirent la main sur un certain général Tsolakoglou, lequel, à la tête d'un petit groupe de germanophiles, accepta de « former un gouvernement ».

Mais il fut impossible de trouver un métropolite devant lequel, selon l'usage, les nouveaux ministres devaient prêter serment. Tous les prélats approchés se récusèrent avec mépris devant la proposition de ce simulacre grotesque de consécration. La cérémonie eut finalement lieu, présidée par un petit prêtre obscur.

D'autre part, le parti nazi essaya de créer un mouvement fasciste dans le pays, en s'appuyant sur les Jeunesses Métaxistes, fondées par le premier ministre défunt. Ce fut peine perdue, car, en Grèce, les « Ethniki Néoléa » avaient disparu comme par enchantement depuis l'invasion.

Finalement, les Allemands constatèrent avec rage que la plupart de leurs partisans helléniques avaient radicalement changé d'attitude. Ils ne comprirent pas qu'il existe dans le caractère grec un sentiment complexe, composé de fierté, d'idéalisme, d'intelligence innée et de 5.000 ans d'histoire glorieuse, sentiment qui a empêché toute trahison sur une grande échelle de se produire dans le pays. Ils ne comprirent pas non plus pourquoi les Grecs, au nombre de 9.000.000, avaient résisté et combattu 80 millions d'Allemands et 45 millions d'Italiens, sachant qu'ils ne pouvaient pas vaincre, alors que des nations autrement puissantes et mieux armées avaient cédé sans combat à leurs premières exigences.

Les Grecs dévoués aux Alliés

Les Allemands ont capturé plusieurs milliers de prisonniers britanniques, y compris un grand nombre de blessés. Mais nombreux sont les Australiens, les Néo-Zélandais et les Anglais encore en liberté qui échappent aux recherches de la Gestapo grâce à l'aide de la population. Certains se cachent à Athènes même. Les Allemands ont décrété la peine capitale pour tout Grec qui tenterait de protéger la fuite ou qui donnerait asile à ces soldats. Plusieurs exécutions ont eu lieu. Mais les peines les plus sévères ne peuvent induire les Grecs à trahir les centaines de militaires britanniques qu'ils cachent dans leurs maisons.

Un soir, à Athènes, un camion allemand transportant des prisonniers britanniques s'arrêta devant un poste officiel de distribution d'essence. Un groupe de Grecs, manifestement ivres au dernier degré, s'approcha du camion. L'un des ivrognes avait aux lèvres une cigarette éteinte. Il demanda au chauffeur allemand la permission d'allumer sa cigarette sur ses grands phares. L'Allemand éclata de rire et lui dit d'essayer. L'autre se pencha en titubant et, approchant son mégot à la vitre d'un phare, commença à tirer de grandes bouffées. Le chauffeur riait à gorge déployée, se moquant de la stupidité du Grec. Même les compagnons de ce dernier commencèrent à le tourner en ridicule. Attirés par le bruit que faisait le joyeux groupe, les autres gardes nazis s'approchèrent. Finalement, un soldat tendit à l'ivrogne une boîte d'allumettes. La cigarette fut allumée et les Grecs s'éloignèrent, disparaissant dans les ténèbres du black-out. Mais quelques instants après, les Allemands furieux constataient que les prisonniers britanniques avaient également disparu dans le noir.

Le commandement allemand essaya de mettre un frein à ces tentatives astucieuses, en donnant instruction de tirer à vue sur tout civil qui s'approcherait d'un camion chargé de prisonniers. Mais l'ordre ne mentionnait ni les femmes ni les enfants. Alors des milliers de femmes et d'enfants s'approchent des «paniers à salade militaires» et jettent aux prisonniers des cigarettes, de la nourriture, des lames de rasoir et du savon.

Partout en Grèce où se trouvaient des tombes de soldats britanniques, des femmes du pays venaient régulièrement déposer des fleurs. Ces manifestations touchantes ne pouvaient faire aucun mal aux Allemands et aucun bien aux Anglais. Aussi furent-elles tolérées.

Mais les Grecs ne se limitèrent pas à ce genre de manifestations pour extérioriser leurs sentiments. Lorsqu'un beau matin on trouva que tous les murs d'Athènes étaient ornés de «V», la première réaction des Allemands fut d'obliger les civils à effacer les inscriptions qu'ils considéraient comme injurieuses. Puis ils décidèrent de laisser les «V» en place, ajoutant au-dessous de chaque lettre l'inscription « Der Sieg ist Unser » (La victoire nous appartient). Plus tard, les nazis eux-mêmes ornèrent tous leurs véhicules et même leurs avions de la lettre fatidique. Le seul inconvénient que présentait cette politique était le fait que «V» en allemand ne signifie rien, et que les Grecs y trouvaient l'occasion pour se livrer à des jeux de mots insultants pour l'envahisseur.

La campagne du « pouce » fut un autre sujet de désespoir pour les nazis.

L'inflation en Grèce

Le 17 juin 1941, les Allemands « donnèrent » la Grèce à l'Italie. Les causes de cette « donation », en contradiction avec les termes de l'armistice germano-grec, me furent expliquées par mes amis athéniens : « Les Allemands en avaient assez de jouer aux policiers et d'essuyer les insultes et les rebuffades dont le peuple grec les gratifiait quotidiennement. Tout en feignant de tenir compte que la Grèce faisait partie du Liebenstraum italien, le haut commandement nazi pensa que c'était faire une excellente farce aux hommes de Mussolini que de leur confier le maintien de l'ordre dans un pays peuplé de « chats sauvages ».

Cependant, avant d'opérer le transfert des pouvoirs, les Allemands s'assurèrent que plus rien d'utilisable n'existait en Grèce. Tout fut réquisitionné ou pillé par les soldats de Hitler. Les enva-

ANALYSEZ VOS MANIERES...

Les bonnes manières sont les mêmes partout, aussi bien à Shanghaï, à Londres, qu'à Boston. Grâce au questionnaire ci-après, il vous est possible de savoir si vous en avez.

Notez de 0 à 5 chacune de vos réponses. Donnez 5 points pour chaque « oui ». Si le total des points est inférieur à 70, cela prouve que vos manières laissent à désirer.

1. Cédez-vous votre place en autobus, par exemple, à un être plus faible que vous, soit à cause de son sexe, soit à cause de son âge ?
2. Etes-vous ponctuel à vos rendez-vous d'affaires et à vos engagements mondains ?
3. Répondez-vous rapidement à vos lettres privées ?
4. Avez-vous l'habitude de donner à ceux qui vous servent, garçons de restaurant, domestiques, etc., des ordres clairs, en parlant doucement et aimablement ?
5. Si un vendeur de magasin, ou un garçon de restaurant, commet une erreur à votre égard, lui faites-vous une scène disproportionnée à la faute commise ?
6. Essayez-vous de « mettre dedans » des fonctionnaires, tels que les inspecteurs de la douane, par exemple ?
7. Dites-vous un mot de remerciement à ceux qui vous servent, que vous leur ayez donné un pourboire ou non ?
8. Vous abstenez-vous de critiquer un membre de votre famille, ou un ami, en présence de tiers ?
9. Evitez-vous d'être médisant ?
10. Respectez-vous les us et coutumes d'autrui, notamment lorsque vous vous trouvez à l'étranger ?
11. Vous servez-vous des vestiaires et cabinets de toilette publics de la même façon que vous utilisez ceux de votre propre maison ?
12. Vous abstenez-vous d'embarrasser votre mari (ou votre femme) ou votre famille en vous habillant à la dernière minute, alors qu'ils vous attendent pour sortir ?
13. Payez-vous vos factures aussitôt qu'elles vous sont présentées ?
14. (Pour les hommes) Avez-vous de ces petites galanteries, comme par exemple d'ôter votre chapeau pour saluer une dame ?
15. (Pour les femmes) Vous abstenez-vous de vous refaire une beauté en public ?
16. Vous abstenez-vous de répondre en secouant la tête, en roulant les yeux, ou par un geste, alors qu'une réponse verbale serait plus indiquée ?
17. Vos paroles et vos actions reflètent-elles votre naturel, ou bien ont-elles pour but d'impressionner les gens ?
18. Quand vous êtes engagé dans une discussion, faites-vous en sorte de ne pas vous énerver et de conserver votre politesse tout en étant ferme ?
19. Vous abstenez-vous de faire perdre le temps aux autres par un bavardage interminable, ou une conversation insignifiante ?

Les Italiens, objet du mépris général

D'après Radio-Rome, les troupes italiennes firent une entrée triomphale à Athènes. La population les reçut avec jubilation et des jeunes filles grecques leur jetèrent des fleurs au passage.

La réalité, pourtant, est tout autre. Le haut commandement allemand interdit aux Italiens toute parade à travers les rues de la ville, et leur ordonna d'avoir à gagner leurs quartiers le plus discrètement possible.

L'une des tâches dont se chargèrent les Italiens après leur arrivée fut la direction du trafic. Cette fonction d'agent de la circulation était parfaitement inutile, du moment que le seul trafic était celui des camions et des véhicules allemands. Ma femme et mes amis m'ont raconté que plus d'une fois ils ont assisté à la scène d'un camion allemand fonçant à toute vitesse sur un agent italien, et l'obligeant à chercher refuge d'un bond sur le trottoir.

L'exemple le plus frappant du mépris dans lequel les Allemands tenaient les Italiens est constitué par un incident qui eut pour théâtre « Maxim », la boîte de nuit la plus en vogue d'Athènes. Pendant la campagne d'Albanie, les Grecs avaient adapté sur un air italien, « La Campagnola », une chanson qui s'appelle « Koroido Mussolini ». Il va sans dire que les paroles de cette chanson ne sont pas très flatteuses à l'égard du dictateur italien. Après l'occupation, le premier soin du quartier général fasciste fut d'interdire de jouer ou de chanter cette satire, sous peine de sévères représailles. Un soir, chez « Maxim », un groupe d'officiers allemands ordonna au chef d'orchestre de jouer « Koroido Mussolini ». Le chef d'orchestre, peu soucieux de s'attirer des ennuis, fit semblant de croire à une plaisanterie, mais il changea d'avis lorsqu'un major allemand, tirant son pistolet, lui ordonna :

— Jouez « Koroido Mussolini » !

Devant la menace, l'orchestre entama les premières mesures de la chanson, d'abord mollement, puis de plus en plus vigoureusement. « Encore ! » cria le major, lorsque le morceau fut terminé. Et cette fois-ci, tous les officiers allemands, debout, entonnèrent en chœur le refrain.

Misère et famine au seuil de l'hiver

Vers le mois d'août dernier, la situation en Grèce avait presque atteint le stade d'anarchie, sous l'œil apparemment indifférent des Allemands. Il n'existait plus d'autorité civile d'aucune sorte. Le gouvernement fantoche de Tsolakoglou était complètement subjugué par les nazis et universellement boycotté par les Grecs. Les Italiens, eux, étaient boycottés par tout le monde.

D'une façon ou d'une autre, la population civile se contentait d'une ration quotidienne de 125 grammes de pain, de quelques rares légumes, de raisin et de tomates.

Dans la capitale, les cas de malaria étaient nombreux. Cette maladie, laquelle dans le temps sévissait à l'état endémique en Grèce, et que les mesures énergiques du gouvernement avaient réussi à enrayer, avait réapparu parce que les précautions sanitaires étaient négligées. Les installations pour la fabrication de quinine avaient été obligées d'interrompre leur production parce que les Allemands refusaient de leur fournir du combustible pour leurs moteurs Diesel.

Les moyens de transports se réduisirent à leur plus simple expression. La population était obligée de parcourir à pied de très grandes distances. Quelques rares tramways circulaient à Athènes, toujours pleins à craquer. Pour porter remède à cette situation, les Allemands eurent l'idée d'enlever les banquettes des trams, car il n'était pas question d'augmenter le nombre des convois en circulation. Mais, malgré tout, les voitures étaient prises littéralement d'assaut, et les voyageurs entassés comme du bétail.

La capitale sinistre

A 8 heures 30, toute manifestation de vie s'éteignait à Athènes. La lumière électrique n'existait pratiquement plus et les passants attardés étaient obligés de regagner leurs domiciles dans l'obscurité la plus profonde.

Si Athènes était triste pendant le jour, elle devenait sinistre durant la nuit. Les Italiens, terrorisés à l'idée d'être pris en embuscade et assassinés par la population, tiraient au hasard au moindre bruit qu'ils entendaient. Bien que leur tir ne fût pas dangereux, car ils ne se donnaient pas la peine de viser, le risque d'être atteint par une balle perdue empêchait toute la population de sortir la nuit.

Quant aux Grecs, ils mettaient à profit les nuits où la R.A.F. effectuait des raids sur les usines, les aérodromes et les entrepôts des Allemands aux environs de la ville, pour attaquer les patrouilles ennemies.

Comment les Athéniens s'amusaient

La seule distraction des Grecs consistait à écouter la radio anglaise et à se payer le spectacle des raids aériens. Ils goûtaient évidemment beaucoup plus les bombardements qui donnaient des résultats immédiats et tangibles. Chaque fois que les bombardiers britanniques apparaissaient dans le ciel athénien, les habitants de la ville montaient sur les terrasses pour assister au spectacle. Tapis dans l'ombre, des Athéniens jetaient sur l'ennemi des projectiles de toutes sortes, se servant des éclairs des armes à feu comme points de repère.

Comment les Grecs étaient-ils arrivés à conserver un moral magnifique malgré les épreuves qu'ils enduraient ? Cela est demeuré pour moi un mystère. Car ces optimistes incurables, ces patriotes ardents, ont appris au monde qu'il vaut mieux se battre, même si l'on ne peut espérer le succès, plutôt que de permettre à la machine de guerre allemande de submerger le pays et de piller l'esprit national. Personnellement, j'étais très triste lorsque je quittai Athènes. Mais les Grecs, sans exception, étaient animés d'ardeur, se préparant pour le jour où les Alliés reviendraient et les aideraient à exterminer leurs oppresseurs.





R.C. 22232





Délassons-nous

TESTS

Voici quatre « tests ». A chacun d'eux sont jointes plusieurs solutions : une seule est la bonne. Au temps qui vous sera nécessaire pour la trouver, vous pourrez juger de vos qualités de mémoire et d'observation et de l'étendue de vos connaissances. Voyez quels sont ceux ou celles de vos amis qui iront le plus vite

1. — *A vingt-deux ans, Napoléon*
   - épousait Joséphine ;
   - était en prison ;
   - se faisait nommer Premier consul ;
   - était classé dernier au concours de l'Académie de Lyon ;
   - partait pour l'Italie.

2. — *Avant de se rendre au champ d'aviation de Curtiss Field pour survoler l'Atlantique, en 1927, Lindbergh*
   - écrivit à sa famille ;
   - fit son testament ;
   - alla au cinéma ;
   - fit un copieux repas.

3. — *Aussi curieux que cela puisse paraître, un jeune phoque*
   - ne voit que d'un œil jusqu'à sept ans ;
   - doit apprendre à nager sous la direction maternelle ;
   - déteste son père ;
   - a des moustaches plus grandes qu'un phoque adulte.

4. — *Quand Jacquart eut inventé son métier à tisser,*
   - il reçut de l'Etat français une pension annuelle de 50.000 francs ;
   - il se maria avec la fille du maire de Lyon ;
   - il s'enfuit pour ne pas être jeté dans le Rhône ;
   - il accomplit en France une tournée de prospection.

UNE DEGRINGOLADE

Arthur, faisant de l'acrobatie sur les escaliers automatiques du métropolitain, a dégringolé jusqu'au bas à partir de la cinquième marche en comptant d'en haut. Il y avait en tout 55 marches de 20 centimètres de haut et qui effectuaient la montée en une minute.

Arthur s'aperçut qu'il faisait un tour complet sur lui-même toutes les deux marches et compta 42 tours avant d'atteindre le sol.

Quelle a été la durée de sa chute ?

LA PENDULE PERPETUELLE

Olibrius possède une pendule perpétuelle qui n'a pas besoin de remontage. Mais elle retarde de 52 secondes par 24 heures. Le 10 octobre, à 12 heures, à Paris, il la remet à l'heure, l'emballe dans une malle et part pour New-York. Le 30 octobre, à 7 heures du matin, à New-York, il regarde sa pendule qu'il vient de déballer. Quelle heure marque-t-elle ?

OU SONT-ILS ?

Le vieillard *qui ne dit pas :*

« Lorsque j'avais ton âge... »

La femme *qui ne dit pas :*

« Je suis prête » avant d'être prête.

Le médecin *qui ne dit pas :*

« Je reviendrai ».

La femme *qui ne dit pas :*

« Mon fils est différent des autres enfants ».

L'indiscret *qui ne commence pas ses phrases par :*

« Sans indiscrétion... »

Le ministre *qui ne dit pas :*

« Je démissionne pour raisons de santé ».

RIONS

La minuscule 2 Hp 3/4 passait à 10 à l'heure sur le boulevard. Tous les 20 mètres, elle semblait sauter en l'air. Finalement, un agent leva son bâton blanc pour l'arrêter.

— Qu'est-ce qu'elle a à sauter comme ça votre bagnole ?

— Oh ! c'est rien, M'sieu l'agent, répondit le conducteur ; c'est moi qui ai le hoquet.

* * *

Le directeur du théâtre. — Je regrette, mon cher, mais je n'ai pas un rôle à vous donner en ce moment. Revenez me voir dans un mois ou deux.

Le comédien. — Vous avez tort, monsieur le directeur, je ne serai peut-être plus libre. Il y a plusieurs compagnies importantes qui me harcèlent de lettres.

Le directeur du théâtre, narquois. — Citez-m'en cinq...

Le comédien. — Heu... Il y a... Voyons... heu...

Le directeur du théâtre. — Ah ! oui, je vois. La Compagnie du Gaz, celle de l'Electricité, celle des Eaux...

LOGIQUE

Plus on étudie, plus on apprend.
Plus on apprend, plus on oublie.
Plus on oublie, moins on apprend.
DONC, POURQUOI ETUDIER ?
Moins on étudie, moins on apprend.
Moins on apprend, moins on oublie
Moins on oublie, plus on apprend.
DONC, POURQUOI ETUDIER ?

POILS SUPERFLUS
Epilation indolore sous surveillance médicale. Garantie sans repousse ni traces. Institut de Vienne. 21, rue Antikhana, 4e étage. App. 8.



La Lavande Yardley est depuis des années le parfum préféré de l'élégance féminine anglaise. Aujourd'hui il mérite d'être appelé le Parfum National Anglais. Sa senteur délicieusement pure, fraîche est attrayante et rafraîchissante. Le Parfum Yardley sied particulièrement le jour et pour les invitations moins cérémonieuses du soir.

Parfum anglais Yardley à la Lavande — en flacons de cristal — Savon — Sel de bain — Talc — Brillantine à la Lavande Yardley, etc. La fameuse Poudre Bond Street, la crème anglaise pour le teint et le rouge à lèvres, etc. Voilà quelques produits Yardley essentiels à votre beauté.

LAVENDER and LOVELINESS
YARDLEY - 33 OLD BOND STREET - LONDON

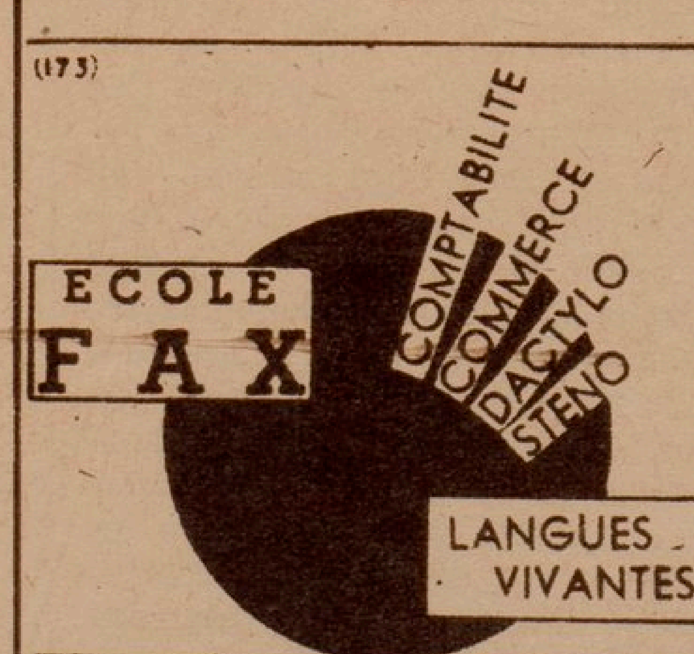
COMMENT LES FEMMES ATTIRENT LES HOMMES ET LES HOMMES
le Respect d'autres Hommes

Si votre foie ne déverse pas chaque jour un litre de bile dans l'intestin, vos aliments se décomposent ; cette putréfaction répand les toxines dans tout votre organisme. Vous avez la langue chargée, le teint jaune, des boutons au visage, les yeux morts, mauvaise haleine, mauvaise bouche ; des gaz vous gonflent, vous avez des vertiges, des maux de tête. Vous devenez laid, grognon, amer abattu. Tout le monde vous fuit.

Les laxatifs ne suffisent pas, car ils ne dégagent que la fin de l'intestin, mais n'éliminent pas les toxines.

Seul le libre écoulement de bile éliminera les toxines de votre intestin. Les Petites Pilules Carters, végétales, douces, font couler la bile. Pas de calomel dans Carters. Rien que des extraits végétaux, fins et doux. Pour retrouver votre charme personnel prenez les Petites Pilules Carters pour le Foie, selon les instructions. Prix P.T. 5.5.

(173)



SOLUTIONS

TESTS

1. Etait classé dernier au concours de l'Académie de Lyon. — 2. Alla au cinéma. — 3. Doit apprendre à nager sous la direction maternelle. — 4. Il s'enfuit pour ne pas être jeté dans le Rhône.

UNE DEGRINGOLADE

42 tours correspondent à une chute sur 84 marches.

Si les escaliers avaient été immobiles, la chute se serait effectuée sur 51 marches.

Elle s'est effectuée en réalité pendant le passage en un point de :

84 — 51 = 33 marches.

Il en passe 55 par minute (60 secondes). La durée de la chute a donc été :

$$\frac{33 \times 60}{55} = \frac{3 \times 60}{5} = 36 \text{ secondes.}$$

LA PENDULE PERPETUELLE

7 heures du matin à New-York, c'est 12 heures à Paris.

Il s'est donc écoulé exactement 20 jours.

Le retard est donc :

$$\frac{20 \times 52}{2} = 520 \text{ sec., soit 1 h. 26' 40''.}$$

La pendule marque donc : 10 h. 33' 20".



Sir Stafford Cripps, ex-ambassadeur de Grande-Bretagne à Moscou, a été nommé lord du Sceau Privé et leader de la Chambre des Communes.

CRIPPS, le gentilhomme socialiste

(Suite de la page 10)

Sa clairvoyance s'est également manifestée d'une façon surprenante vis-à-vis de la Russie. Lorsque l'Allemagne et la Russie eurent signé leur pacte de non-agression, il se rendit auprès de Chamberlain et plaida en faveur de l'établissement de relations plus cordiales avec la Russie, déclarant que l'alliance avec l'Allemagne était un non-sens qui devait raisonnablement prendre fin un jour ou l'autre.

En septembre 1939, il employa les premiers mois de la « drôle de guerre » à faire une croisière politique autour du monde. Il se rendit aux Indes où il eut des entretiens avec son vieil ami Nehru. Il parcourut la route de Birmanie, il rendit visite à Tchang-Kaï-Chek. De Chine, il se rendit à Moscou en avion. Il y rencontra Molotov. Après quoi, il se rendit au Japon où il prit contact avec le ministre des Affaires Etrangères, M. Arita. Il prit ensuite le chemin des Etats-Unis. Il s'y trouvait depuis quelques jours lorsqu'il reçut un message de Churchill lui annonçant qu'il l'avait choisi pour représenter l'Angleterre à Moscou.

Ce ne fut pas le gouvernement britannique, mais le gouvernement soviétique qui fit de Sir Stafford Cripps un ambassadeur. Churchill, en effet, s'était contenté de le nommer président d'une mission économique. Mais, alors qu'il se trouvait en avion, quelque part entre l'Angleterre et la Grèce, Moscou informa Londres qu'il ne traiterait avec le délégué anglais que si ce dernier avait le titre et les pouvoirs d'ambassadeur. Sir Stafford Cripps s'arrêta à Athènes. Il but du lait de chèvre et se gava de fromage blanc. Quelques jours plus tard, il devenait ambassadeur.

En acceptant de se rendre ainsi à Moscou, Sir Stafford Cripps consentait un lourd sacrifice matériel à son pays, car il renonçait de gaieté de cœur à ses magnifiques revenus d'avocat, pour se contenter des ressources, beaucoup plus modestes, que comportaient ses nouvelles fonctions. Mais cela était dans ses habitudes, l'argent n'ayant jamais revêtu à ses yeux une importance quelconque. Il n'a jamais thésaurisé, n'a jamais placé des fonds dans une entreprise. Au cours des dix dernières années, ses dépenses et celles de sa famille une fois prélevées, il a toujours accoutumé de faire don du reste de ses rentrées à quelque œuvre utile : la caisse du parti travailliste, l'aide à la Chine, l'aide à l'Espagne républicaine, le fonds des réfugiés.

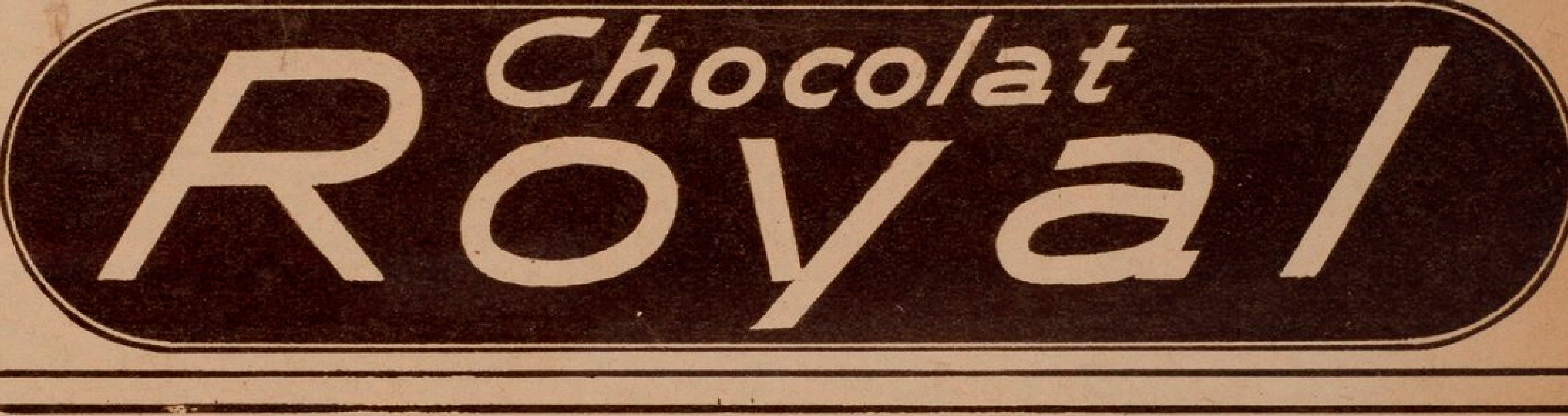
Quand il arriva à l'ambassade d'Angleterre à Moscou, il visita une à une les pièces de l'hôtel. Puis il fit le tour du jardin. Après quoi, à pied, il se rendit en ville faire des achats. Au cours des deux années qu'il a passées à son poste, il a fait du magnifique travail. Grâce à lui, la Russie est aujourd'hui l'alliée de l'Angleterre et ce tour de force a fait que tous ceux qui, jusque-là, critiquaient Sir Stafford Cripps s'inclinent unanimement aujourd'hui devant sa valeur. Le « Times », organe des conservateurs, qui se riait autrefois de ses cauchemars, demanda à plusieurs reprises son entrée dans le cabinet de guerre. Anthony Eden lui rendit publiquement hommage à la Chambre des Communes. Les communistes, qui l'avaient un moment attaqué pour avoir condamné l'agression contre la Finlande, louent à l'envi sa clairvoyance.

Leader de la Chambre des Communes, membre du gouvernement anglais, Sir Stafford Cripps pourra travailler plus utilement encore que par le passé à la réalisation des réformes qui lui sont chères. Installé désormais à Londres, il pourra goûter de nouveau aux joies familiales et couler des jours paisibles entre sa femme et ses enfants qu'il adore et sa vieille mère, âgée de 88 ans, qu'il considère comme une « lumière » en matière de politique.

GRAND CONCOURS PHOTOGRAPHIQUE
ORGANISÉ PAR ALBAN

Le maître-photographe Alban organisera prochainement un grand concours de sourires d'enfants doté de nombreux prix, qui ne manquera pas d'obtenir un succès considérable parmi le public. Seuls les enfants âgés de 1 à 6 ans pourront y prendre part. Pour tous renseignements et inscriptions s'adresser au studio Alban, 17, rue Kasr-el-Nil. Tél. : 48064.











Féminités

RÉFLEXIONS D'UN HOMME

Mesdames, OTEZ CES MASQUES !

Bonjour, mesdames. Me reconnaissez-vous ? Permettez-moi de me présenter. Je suis l'homme. Quel homme ? N'importe lequel : votre mari, votre fiancé, votre frère, votre père, ou bien tout simplement l'homme de la rue, celui qui vous regarde passer, celui qui est assis à une table voisine de la vôtre dans cette pâtisserie à la mode et qui admire votre beauté. Ou plutôt qui se plaint de ne pas pouvoir l'admirer. Car de nos jours la chose est devenue bien difficile. Oui, mesdames, nous avons à nous plaindre.

Il s'agit de vos charmants minois. Vous avez réussi, grâce à vos artifices de maquillage, à vous constituer des physionomies qui font penser à des évocations étranges. Et lorsqu'on contemple vos visages, on se demande : « Qu'a-t-elle donc fait ? S'est-elle trouvé la tête prise dans un malaxeur de ciment armé ? » Partout où je vais, je vous vois dissimuler la douceur naturelle de vos traits sous un masque brillant et rigide de laque coloriée : coins des lèvres abaissés dans une expression d'amertume constante, visages qui n'osent pas exprimer le moindre sentiment de peur que le vernis ne craque. Et tout ceci pourquoi ? Lorsque vous avez commencé à vous farder raisonnablement, la gent masculine en a été enchantée ; mais depuis que vous avez adopté la décision de ressembler à des façades blindées, le désespoir a envahi le cœur de tous les hommes.

Pensez-vous que nous ne sommes pas à même de reconnaître la beauté de vos yeux si vous ne les soumettez pas à toute une série d'opérations de graissage : huile lourde sur les paupières, graisses lubrifiantes en dessous avec une dose abondante de suie sur les cils ? Et encore, si tous les produits synthétiques dont vous humectez votre petite brosse pouvaient adoucir votre regard, le rendre plus humain, je ne trouverais rien à dire. Car vos yeux sont faits pour émouvoir, pour faire battre nos cœurs plus rapidement, pour éveiller en nous des sentiments profonds.

Et voici autre chose : j'ai envie de pleurer quand je vois la façon dont vous traitez vos lèvres. Lorsqu'elles se trouvent à l'état naturel, des lèvres jeunes sont une irrésistible invitation à tout homme qui les contemple, invitation qui lui fait souvent perdre la tête, le cœur, la liberté et le contenu de son portefeuille. Un baiser est une joie qu'un homme place audessus d'une bonne partie de tennis, d'un whisky-soda savamment dosé, et même d'un succès retentissant à la Bourse des Valeurs.

Et vous, mesdames, qu'en faites-vous ? Vous faites disparaître le contour de vos lèvres de telle façon qu'un malheureux admirateur n'arrive plus à savoir où votre bouche commence et où elle finit. Il n'arrive plus à en suivre la ligne gracieuse que vous enfouissez sous une couche épaisse de pâte tantôt rouge comme les tomates trop mûres, tantôt atteignant des teintes violacées très intenses.

Pensez-vous qu'un dîner avec vous demeure appétissant lorsque vous marquez verres, fourchettes, cuillers et serviettes d'une empreinte sanglante qui nous fait penser à une salle d'opérations chirurgicales ? Et vous rendez-vous compte que lorsque vous mangez, tout l'empâtement, qui fait briller vos lèvres, fond lamentablement et rigole vers votre menton ? Eh bien, moi, homme, je m'en rends parfaitement compte.

Je ne suis pas l'ennemi du fard. Loin de moi l'idée de déclarer la guerre aux teintes délicates qui mettent en relief les points saillants de votre charme et rehaussent légèrement l'éclat de vos couleurs naturelles. Un visage agréablement fardé est une joie pour l'œil masculin. Mais ce qui devient insupportable, c'est lorsque vous vous arrangez de façon à ressembler à ces mannequins qu'admirent le dimanche matin, dans les vitrines des grands magasins, maman, papa et les enfants. Vos masques, mesdames, sont des écrans opaques qui vous empêchent de manifester les sentiments si féminins, si attrayants, dont vous êtes pourvues naturellement : fraîcheur, bonne humeur, compassion et compréhension.

Les femmes des pays nordiques ont la réputation d'être d'une constitution quasi masculine : elles sont grandes, solidement bâties, et les mauvaises langues disent qu'elles ont de grands pieds. Pourtant, si vous regardez leurs visages, vous y trouverez immanquablement une expression de tendresse et une féminité spécifique qui vous attireront du premier coup.

Je suis fatigué de vous entendre dire que vous ne vous habillez pas et que vous ne vous fardez pas pour plaire aux hommes, mais pour attirer les regards approbateurs des autres femmes. Si cela est vrai, pourquoi donc, madame, toisez-vous si dédaigneusement les femmes qui passent dans la rue, entrent dans le salon où vous êtes, ou vos amies qui viennent vous rendre visite ? Avez-vous jamais essayé de sourire gentiment à une femme que vous ne connaissez pas, simplement pour manifester votre approbation sur la façon dont elle a su s'habiller et se créer une silhouette élégante ?

Mais je ne suis pas au bout de mes récriminations. J'arrive aux échafaudages compliqués, à l'équilibre miraculeux, aux épreuves surhumaines que vous faites subir à vos chevelures. Si vous avez des cheveux longs, rassemblez-les de façon à ce qu'ils restent groupés. Si vous les portez courts, coiffez-vous une bonne fois pour toutes. Mais arrangez-vous pour ne pas avoir à tout instant à vous peigner dans le cocktail du monsieur qui vous a invitée à prendre l'apéritif. Rien n'est plus désagréable que de vous voir, au restaurant ou au théâtre, tirer de votre sac un étui contenant tout un attirail d'artiste capillaire et procéder pendant quelque dix minutes à la réfection de votre chevelure qui se révolte contre un traitement antinaturel. Vous qui aimez vous coiffer en public, comprenez que les mouvements gracieux d'une femme qui peigne ses cheveux soyeux constituent une opération qu'il faut contenir dans le cadre et les limites d'une chambre à coucher.

De grâce, mesdames, quittez donc ces attitudes que vous avez adoptées et qui vous font perdre toute personnalité. Redevenez vous-mêmes et donnez-vous une chance de nous rendre compte combien vous êtes belles.

NOS BONNES RECETTES DE CUISINE

BLANQUETTE DE VEAU

Coupez en morceaux de la poitrine de veau, lavez la viande à l'eau tiède et égouttez-la. Faites revenir les morceaux de veau dans du beurre sans les laisser roussir. Saupoudrez d'une cuillerée à soupe de farine et laissez cuire sans que la farine brunisse. Versez peu à peu de l'eau chaude dans le récipient de cuisson, de façon que la viande baigne à peu près. Ajoutez sel, poivre, bouquet garni, petits oignons entiers, une gousse d'ail. Laissez cuire une heure et demie à feu doux. Au moment de servir, liez la sauce avec deux jaunes d'œufs battus dans un filet de vinaigre.

ARTICHAUTS A LA LYONNAISE

Coupez les artichauts en quatre et nettoyez-les. Faites-les blanchir et égoutter. Trempez les morceaux d'artichauts dans du beurre fondu avec du jus de citron, faites-les cuire avec des oignons et, lorsqu'ils ont pris couleur, ajoutez farine et bouillon de manière à faire un roux.

COTELETTES NOUVELLES

Faites revenir dans de l'huile ou du beurre des côtelettes d'agneau bien tendres. Quand la viande est roussie, saupoudrez-la de farine et mouillez avec de l'eau chaude et du vin blanc. Assaisonnez de laurier, sel, poivre et purée de tomates. Couvrez et laissez mijoter. Versez ensuite sur des macaronis cuits au beurre ou des légumes mixtes sautés.

POTAGE BRESSAN

Faites revenir au beurre un oignon émincé, ajoutez fèves, laitues ciselées, haricots verts coupés, chou et petits pois si vous en avez. Laissez cuire à petit feu avec assez d'eau pour couvrir les légumes. Liez ensuite avec une forte cuillerée de crème de riz délayée à froid avec du potage refroidi. Laissez bouillir encore cinq ou six minutes, écrasez un peu les légumes et servez sur un lit de persil.

CHOU AU GRATIN

Faites bouillir un chou. D'autre part, faites également cuire des pommes de terre à l'eau que vous pelez ensuite et que vous coupez en rondelles minces. Dans une cocotte allant au four, disposez un lit de chou, un lit de pommes de terre, un lit de fromage râpé, et ainsi de suite. Versez sur votre gratin, de façon que tout baigne bien, une sauce ainsi préparée : faites revenir dans de la graisse un petit oignon haché fin auquel vous ajoutez de la tomate en purée, du sel et du poivre. Une heure de cuisson au four.

FONDUE AU FROMAGE

Mettez dans une casserole dix jaunes d'œufs, 20 grammes de farine et une bonne pincée de fécule de pommes de terre. Mélangez bien le tout, ajoutez un verre de crème, un bon morceau de beurre par petits morceaux à la fois. Faites bouillir quelques minutes en remuant doucement pour que cela n'attache pas. Retirez sur le coin du fourneau, ajoutez du sel, poivre, parmesan râpé. Remuez pour bien mélanger le tout et servez immédiatement.





«REMPLACER L'HOMME PARTOUT OU IL PEUT L'ETRE»

Tel est le mot d'ordre des femmes de Palestine qui apportent à l'effort de guerre une magnifique collaboration. Déjà, plus de 45.000 femmes se sont mises à la disposition des autorités pour être affectées dans les divers services où elles peuvent se rendre utiles. A Tel-Aviv, à Caïffa, à Jérusalem, elles subissent un entraînement intensif dans plusieurs domaines et témoignent partout d'une admirable discipline. Ci-dessus : des néophytes apprennent à faire le salut militaire. Ci-contre : pour la défense passive, des femmes-pompiers suivent un entraînement sévère.

VOUS AVEZ **UN MALADE** CHEZ VOUS...

VOICI QUELQUES CONSEILS QUI LE GUERIRONT PLUS VITE

La période actuelle de l'année est particulièrement propice aux malaises, aux indispositions, aux refroidissements. Les cas de grippe sont nombreux en ville. Vous avez peut-être un malade chez vous. Dans ce cas, lisez attentivement les conseils qui suivent. Ils vous apprendront, de même, quelques petits moyens très sûrs grâce auxquels votre patient guérira plus vite ou, tout au moins, trouvera son indisposition plus supportable.

1. Débarrassez la chambre de votre malade des meubles, objets et tentures qui en rendent le nettoyage difficile. Supprimez, si possible, les tapis. Préférez à ces derniers un carrelage, un linoléum ou un plancher que désinfecte un coup de balai humecté d'antiseptique ou une grosse éponge trempée dans de l'eau vinaigrée. Proscrivez l'usage de la brosse qui déplace fâcheusement les poussières. Faites, en tout cas, le ménage de la pièce de très bonne heure, chaque matin.

2. Vérifiez l'orientation du lit. La personne alitée doit recevoir le jour latéralement, de gauche, à défaut par l'arrière, jamais de face, ce qui lui fatiguerait la vue. Si vous ne pouvez déplacer le lit, changez la position du malade lui-même, en mettant la tête à la place des pieds. Procurez-vous un paravent qui protégera le lit contre l'arrivée trop directe d'air vif lorsque vous ouvrirez la fenêtre.

3. Le séjour prolongé au lit est pénible. Essayez de l'adoucir autant que possible. A la moindre irritation, faites des frictions à l'alcool camphré ou à l'alcool coupé de glycérine. Le poids des couvertures est quelquefois insupportable pour un malade affaibli. Soulagez-le, dans ce cas, en l'installant sur un cerceau spécial en caoutchouc que vendent tous les pharmaciens. Sans aller jusqu'au cerceau, sachez combien un simple petit coussin cylindrique, enveloppé de toile blanche, que vous glisserez sous les genoux du malade, lui apportera un soulagement immédiat.

4. La toilette quotidienne du malade est un élément de détente très important. Un malade bien propre, bien frais a plus tendance qu'un autre à prendre sa situation en patience. Ajoutez à l'eau de toilette, pour la rendre plus agréable, quelques gouttes d'eau de Cologne. Brossez-lui les dents deux fois par jour. Après le brossage, nettoyez la langue, la bouche et les gencives à l'eau bouillie bicarbonatée. Si votre malade a la langue sèche, badigeonnez-la avec de la glycérine additionnée de trois à quatre gouttes d'alcool de menthe. S'il a les cheveux emmêlés, saupoudrez-les largement de farine de blé noir. Une heure plus tard, elle livrera passage au peigne sans la moindre difficulté.

5. Aérez la chambre deux fois par jour, en ayant soin que le malade soit bien couvert. Vaporisez ensuite dans l'air un peu du mélange suivant :

100 grs éther de vinaigre

100 grs essence de lavande

Quelques gouttes d'huile de girofle.

6. Disposez, près du lit du malade, une table sur laquelle vous placerez les médicaments qu'il doit prendre et les objets nécessaires à ses soins. Affichez au-dessus, hors de portée du malade, un tableau résumant, pour vous, heure par heure, tout ce qu'il vous faut faire : prises de température, repas, toilette, cachets, potions.

7. Enfin, ne perdez jamais de vue que les visites, quelque plaisir que le malade puisse éprouver à les recevoir, ne doivent jamais être faites qu'avec l'autorisation du médecin. Elles devront toujours être de courte durée pour ne pas fatiguer le patient. Ce sera à vous d'y mettre un terme. Surveillez, par ailleurs, les cadeaux que les visiteurs apportent avec eux. Trop de gens ont tendance à offrir étourdiment aux malades qu'ils vont voir des bonbons ou des fruits confits. Trop souvent aussi les malades en font un abus, soit parce qu'ils ont l'estomac creux, soit pour faire plaisir à leurs visiteurs. Les friandises sont dangereuses dans beaucoup de cas. Faites-le comprendre gentiment à votre patient. S'il ne veut pas s'en rendre compte, n'hésitez pas à recourir à la manière forte. Guéri, il vous en sera reconnaissant.



"J'AIME LES DEFAUTS"

Les amateurs de music-halls ont souvent admiré le talent incomparable de danseuse de la célèbre artiste égyptienne Tahia Carioca. Le film « J'AIME LES DEFAUTS », qui est à l'heure actuelle projeté aux cinémas Kursaal du Caire et Misr de Tantah a enregistré, entre autres danses langoureuses de Tahia Carioca, la danse de Cléopâtre devant César, où la virtuosité de la grande artiste s'est donnée libre cours. La vedette masculine de cette production est l'acteur égyptien bien connu Hussein Sidky. Le film est mis en scène par Hussein Fawzi et distribué par « Nahas Films ».

QUELQUES TRUCS *bons à connaître*

Pour remettre à neuf du velours abîmé par l'eau : étalez l'étoffe et frappez-la sans frotter, avec une brosse en chiendent. Si cela ne suffit pas, faites chauffer un fer, enveloppez-le d'un linge mouillé et tenez-le au-dessus du velours, le plus près possible. La vapeur fera redresser les poils. Frappez ensuite l'étoffe avec une baguette.

Si vos casseroles en aluminium sont ternes, prenez un flacon et mélangez à parties égales de l'huile d'olive et de l'alcool. Agitez fortement, puis versez sur la pièce à nettoyer. Sans frotter beaucoup, vos casseroles deviendront étincelantes.

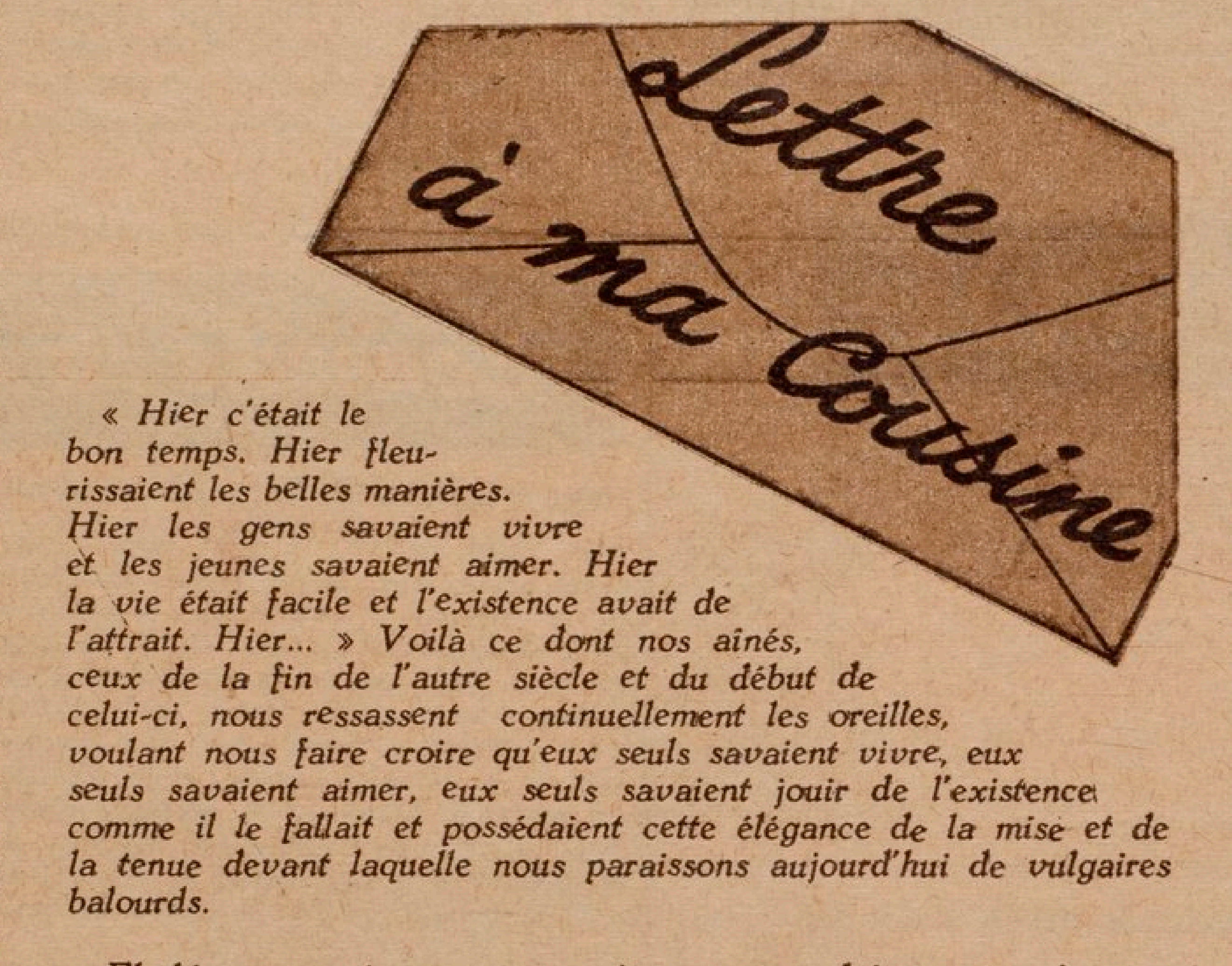
Si vous fumez, ne jetez pas les cendres n'importe où, car celles du tabac constituent un précieux engrais pour les plantes grasses et les fleurs d'intérieur.

Le meilleur moyen pour extraire une écharde d'un doigt, c'est de faire une légère incision à proximité de l'endroit où se trouve cette écharde au moyen d'un objet coupant, préalablement aseptisé. On trempera ensuite le doigt dans un bol d'eau très chaude dans lequel on aura fait dissoudre un bon morceau de savon. Il sera ensuite très facile d'extraire l'écharde.

La simple sciure de bois est plus utile qu'on ne pourrait l'imaginer. Elle est précieuse, en particulier, pour nettoyer les baignoires et les objets de porcelaine. Il suffit d'en frotter l'objet qu'on veut nettoyer et qu'on rincera ensuite très aisément.

Si vous vous coupez, en faisant la cuisine, et que vous n'avez aucun pansement sous la main, vous pouvez cependant arrêter l'hémorragie en appliquant sur la plaie un petit fragment de pomme de terre crue.

Si vous avez une migraine très forte qui a résisté à tous les cachets, essayez ce simple remède : buvez une tasse de café, à peine sucré, dans lequel vous aurez versé le jus d'un demi-citron.



« Hier c'était le bon temps. Hier fleurissaient les belles manières. Hier les gens savaient vivre et les jeunes savaient aimer. Hier la vie était facile et l'existence avait de l'attrait. Hier... » Voilà ce dont nos aînés, ceux de la fin de l'autre siècle et du début de celui-ci, nous ressassent continuellement les oreilles, voulant nous faire croire qu'eux seuls savaient vivre, eux seuls savaient aimer, eux seuls savaient jouir de l'existence comme il le fallait et possédaient cette élégance de la mise et de la tenue devant laquelle nous paraissons aujourd'hui de vulgaires balourds.

Eh bien, non et non, ma cousine, ne nous laissons pas impressionner par de pareils propos, et chaque fois que l'occasion s'en présente sachons les arrêter à temps. Leurs longues palabres ne doivent plus nous émouvoir et prouvons-leur qu'aujourd'hui comme hier les femmes sont aimables et l'existence attrayante.

On ne sait plus aimer ? Mais lisez donc, ma cousine, la chronique des journaux. Que de drames, que de sombres tragédies, que de catastrophes provoqués par l'amour ! Et pas plus loin qu'il y a quelques jours la lamentable histoire de cette jeune fille et de cet officier mourant ensemble, ne pouvant s'aimer à leur guise. Qu'en dites-vous, ma cousine ? Et comment admettre les allégations de ceux qui prétendent que l'amour n'est aujourd'hui qu'affaire sans conséquence et simple amusette ?

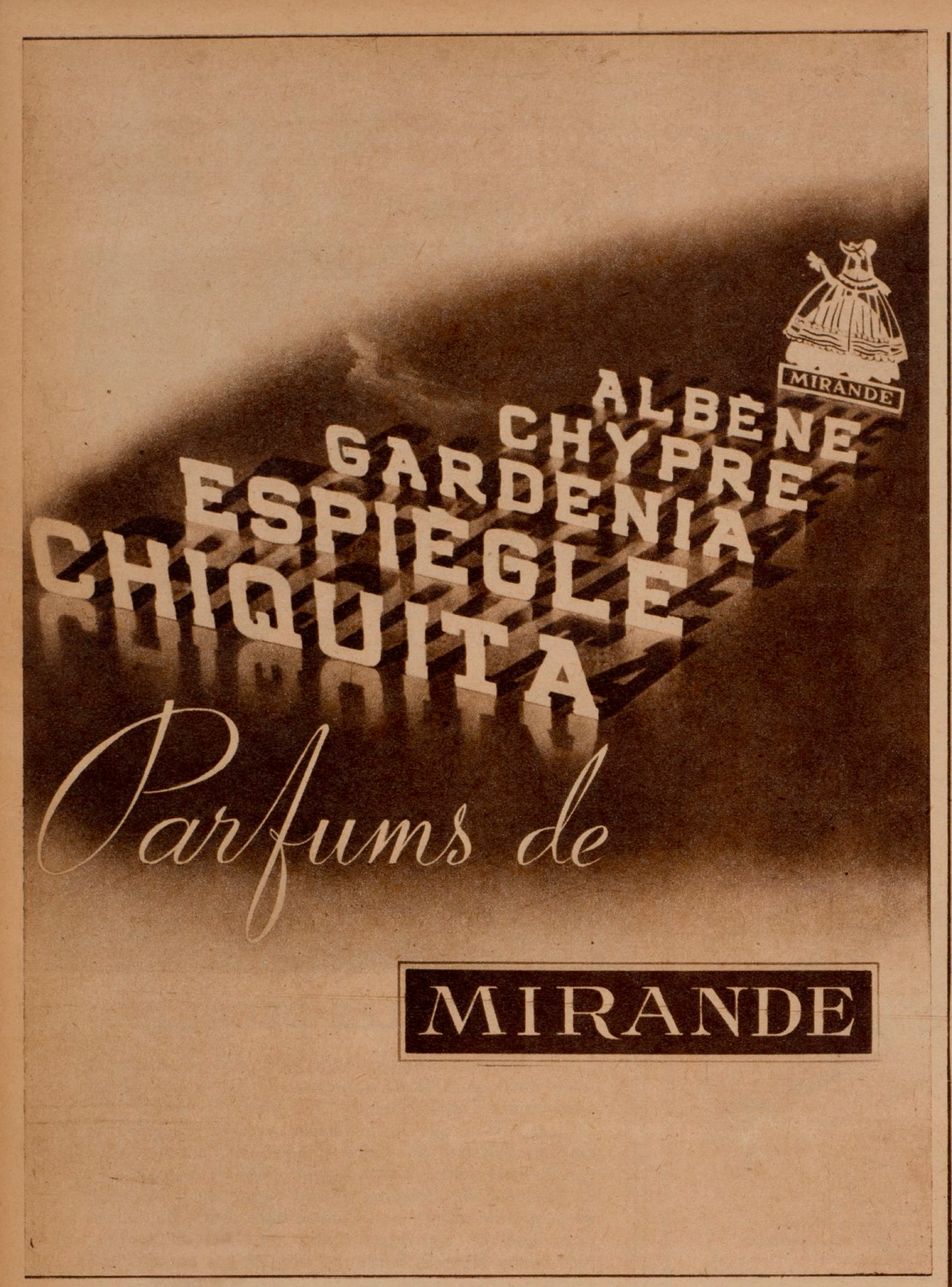
Hier c'était le bon temps ! Eh oui... Quand on vit de souvenirs, que de choses n'a-t-on pas à conter, que d'anecdotes, que de traits piquants pour impressionner les plus jeunes ? On a beau jeu pour leur faire accroire les récits les plus fantaisistes et les narrations les plus gratuites, les plus merveilleuses aventures et les exploits les plus mirobolants. Tel se targue d'avoir été Don Juan à sa manière, tel autre d'avoir connu dans les cercles féminins les succès les plus flatteurs, tel autre encore d'avoir inspiré plus de passions qu'il n'en pourrait citer. L'imagination jouant son rôle, ils se revoient fêtés, adulés, choyés, recherchés, beaucoup plus qu'ils ne l'ont jamais été, et se rappellent avec une douce nostalgie les heureux jours d'antan.

Cependant, ma cousine, ce qui provoque leur regret de leur vie d'autrefois et leur amertume devant leur existence d'aujourd'hui, ce n'est pas, croyez-moi, que tout a changé, ce n'est pas que les femmes savaient être plus désirables ni que l'existence était jadis plus facile et possédait un attrait qu'elle n'a plus aujourd'hui. C'est simplement qu'à ce moment-là ils avaient vingt ou trente ans de moins. Tout leur souriait alors parce que leur sourire n'était pas creusé de rides et qu'aucune pochette n'alourdissait encore leur paupière. Donnez-leur le même visage d'autrefois, la même abondante chevelure, la même taille fine et la même souplesse, la même clarté des yeux et la même expression du regard, n'occuperaient-ils pas dans les salons la même place et les femmes ne les accueilleraient-elles pas avec la même bienveillance ? Foin alors de leur pessimisme et de leur mauvaise humeur ! Un sourire de femme, une main tendue avec une bouche souriante et tout leur apparaîtrait merveilleusement lumineux. Car c'est toujours à vous, ma cousine, qu'il faut revenir pour trouver du charme à l'existence et un attrait dans la vie, vous dont la grâce éclaire l'univers et transforme les taudis en palais enchantés.

Vous qui serez toujours le miracle des siècles !

SERGE FORZANNES





Les parfums MIRANDE sont distribués par la Société d'Exploitation des Grandes Marques, VITTA & Co., Le Caire.

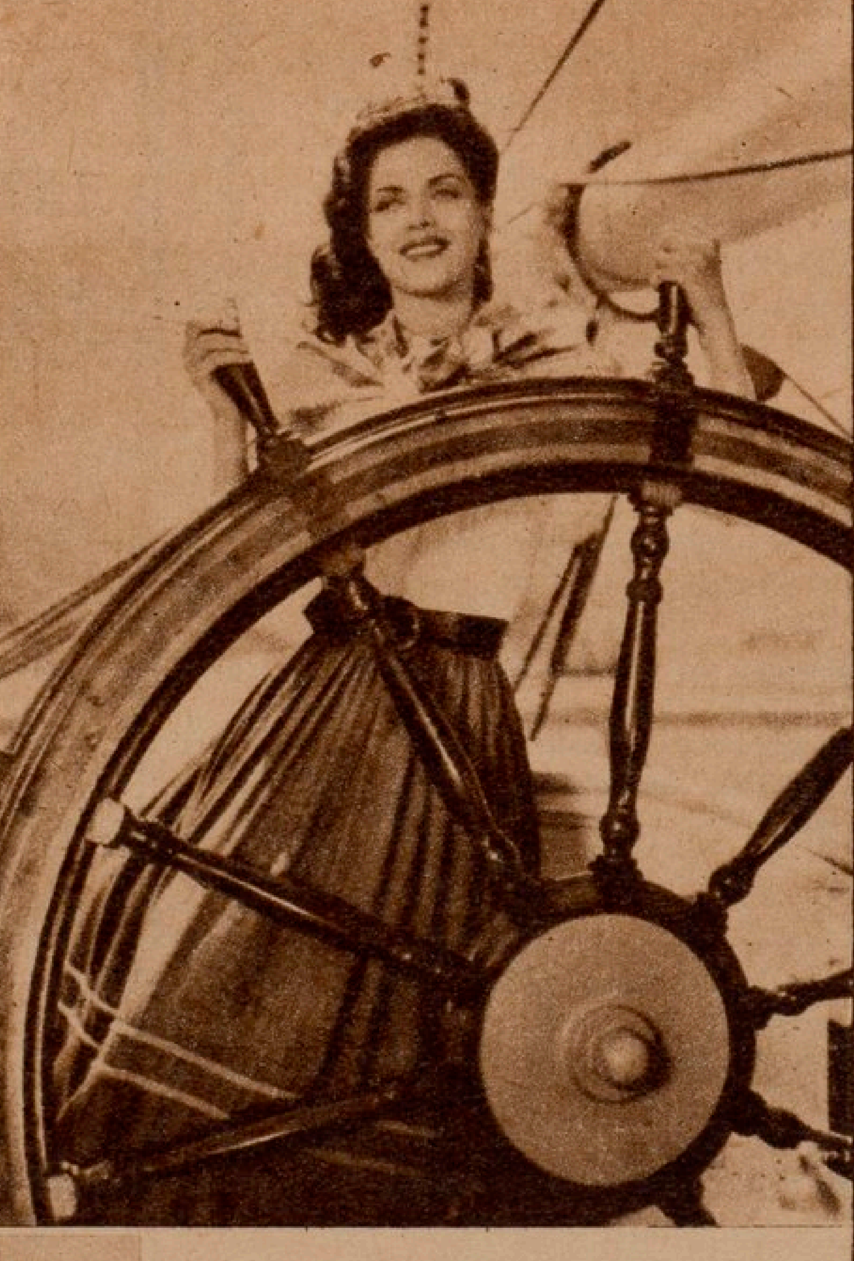


DU MARDI 10 AU LUNDI 16 MARS
UNIVERSAL PICTURES présente

Franchot TONE * Carol BRUCE
dans

"THIS WOMAN IS MINE"

UNE TEMPETE DRAMATIQUE ! A bord d'un voilier... avec un capitaine qui pousse les hommes à la mutinerie... et une femme troublante qui les pousse à la folie !





Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

L'ART DE FARDER VOS YEUX...

Fenêtres du visage... Miroir de l'âme...
Depuis que le monde est monde, les poètes de toutes les nations n'ont pas cessé de chanter le prestige des yeux. C'est par les yeux que les femmes exercent leur domination sur les hommes. Aussi est-il de votre devoir de les mettre constamment en valeur, d'accentuer avec tact leur caractère, leur couleur, leur forme, d'accroître leur charme et leur expression.

Le fard peut vous être d'un grand secours dans ce domaine. Mais il faut faire bien attention, car le maquillage des yeux est une véritable science que peu de femmes connaissent. Voici, à ce sujet, quelques principes qui vous seront utiles :

SI VOUS AVEZ L'ŒIL LARGEMENT FENDU...

Appliquez une touche légère de fard sur le bord de la paupière supérieure. La partie haute de la paupière, proche du sourcil, doit être simplement poudrée.

SI VOUS AVEZ L'ŒIL FENDU EN HAUTEUR...

Maquillez seulement la partie externe de la paupière supérieure. Celle-ci s'allège. L'œil garde toute son expression.

SI VOUS AVEZ UN ŒIL MOYEN ALLONGE...

Teintez très légèrement la paupière. Mais faites-le dans sa totalité, du cil au sourcil, en accentuant la touche de fard vers la commissure externe.

SI VOUS AVEZ L'ŒIL ENFONCE...

Vous devez, avant tout, vous soucier d'atténuer le haut de l'arcade sourcilière. Fardez la paupière légèrement en sens contraire du maquillage normal, c'est-à-dire que la partie foncée doit être près des sourcils et la partie plus pâle près des cils. La paupière inférieure devra être pâlie elle aussi, bien entendu.

SI VOUS AVEZ L'ŒIL QUI RESSORT...

Il vous faut procéder d'une manière tout à fait différente pour mettre en valeur la paupière : une touche fine de fard sur l'ourlet supérieur de la paupière, une touche rosée sur le plan au-dessus, allant vers les sourcils. Estompez le tout afin qu'il n'y ait aucune démarcation entre les deux fards. Cette manière de procéder donne une paupière vivante, colorée qui, une fois poudrée, atténue la proéminence de l'œil. D'une façon générale, choisissez un fard de paupières d'une nuance plus claire que celui de vos yeux. N'admettez une teinte plus franche que pour le mascara.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Indécise R. W. » (Alexandrie)

Je vous trouve un peu légère pour ainsi sortir tour à tour avec les deux frères lorsque vos familles respectives vous destinent à l'aîné. Si ce dernier ne vous plaît pas, coupez court et alors sortez avec le plus jeune, mais évitez toute situation équivoque qui risquerait de vous faire perdre votre chance de mariage. Quant à la seconde question, envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous répondrai. Rappelez-moi seulement l'objet de votre demande.

Nièce « Française »

Il est regrettable que vous ne puissiez venir au Caire, car alors j'aurais su où vous envoyer. Mais, en attendant, crémez bien ce sillon qui va du nez au menton, en commençant de bas en haut, c'est-à-dire du menton et remontant vers le nez. Effectuez deux fois par jour une cinquantaine de pincements, légers et énergiques, jusqu'à ce que la peau rougisse. Ce pli pourrait disparaître avec un peu de persévérance.

Nièce « Donne Juanne »

Je me demande si seulement vous savez aimer et si vous ne faites pas trop la tête de linotte. Voilà un jeune homme qui vous aime, vous l'avoue, pleure, souffre, vous écrit, revient vers vous et vous lui préférez une vague connaissance de cinéma (d'abord vous n'auriez pas dû parler à un inconnu) et de dancing (tout aussi dangereux). Tâchez de mieux comprendre le premier qui pourrait vous épouser. Vous avez tort de penser que votre mère ne vous comprendrait pas : il s'agirait avant tout de gagner sa confiance. Il est certain qu'en agissant comme vous le faites, vous risquez de l'inquiéter. Devenez donc plus sérieuse, vous aurez plus de chance de trouver un mari.

Neveu « Mimi d'Alexandrie »

Vous ne pouvez forcer votre sœur à aimer un homme qui, à ses yeux, représente peut-être un simple camarade. Du reste, à 18 ans, elle est encore trop jeune pour se marier. Il vaut mieux attendre que son cœur parle. Ecrivez au jeune homme en toute simplicité et exposez-lui le cas. Quelque douloureux que ce refus lui paraisse, il comprendra. Demandez-lui de demeurer l'ami de votre famille. Peut-être, le temps aidant, votre sœur pourrait-elle s'attacher à lui ?

Nièce «Unhappy Liliana de Stamboul»

Vous devez avoir bien peu de souci pour parler de mourir à cause de quelques poils au menton ! Vous pourriez les arracher avec une pince à épiler les sourcils ou tout simplement essayer le procédé d'épilation dit «au sucre». Dans vos bains turcs, je suis sûre que les masseuses connaissent le procédé.

Nièce « Nina Aphrodite de Stamboul »

Dans un magasin d'articles de sport, on vous conseillera efficacement sur le poids des haltères à adopter. Vous pourriez aussi acheter un appareil excellent dit extenseur. Une brochure est jointe à cet appareil. Elle vous indique les mouvements à faire pour raffermir votre poitrine. Enfin, il existe un excellent « autodoucheur » qui vous permettra de doucher tous les matins votre poitrine.

Nièce « Charlotte — une Alexandrine »

Votre prénom Charlotte signifie intelligence et intuition. Volonté impulsive, mais qui sait réaliser ses désirs. Caractère un peu impertinent. Goût de luxe qu'il faut réaliser à tout prix. Tempérament affectueux.

Nièce « Comment dois-je faire ? »

Votre lettre, étant mal adressée, m'est parvenue avec deux semaines de retard. Votre cas n'est pas unique et vous pouvez vous guérir avec beaucoup de volonté. Sortez, fréquentez des jeunes gens et des jeunes filles de votre âge, faites du sport, secouez-vous au lieu de rester chez vous à ressasser ces stupides histoires. Suivez mes conseils et je vous garantis une transformation complète au bout de quelques semaines. De la personne terne et sans vie que vous êtes actuellement, vous deviendrez une une jeune fille gaie et pleine d'envie de vivre.

Nièce « Nièce de Haute-Egypte »

Ne continuez sous aucun prétexte ce petit traitement assez excentrique que vous avez inventé, car il finirait par vous abîmer totalement le visage. Ne pourriez-vous venir au Caire consulter un bon spécialiste ? Je connais des dizaines de nièces qui, comme vous, étaient affligées de boutons de jeunesse et qui, aujourd'hui, après un petit traitement, ont des visages frais et roses. Si vous pouvez venir, écrivez-moi, je pourrai vous être utile.

Nièce « Brune chagrinée »

Pour votre acné ou boutons de jeunesse, voyez ma réponse à nièce « Haute-Egypte ». Si vous habitez Le Caire, vous pourrez facilement guérir en suivant un petit traitement.

Nièce « Karima »

Mais oui, petite fille, ce jeune homme vous aime et tout dans sa conduite le prouve. Ne pressez pas les choses, laissez-le se décider à demander votre main. Vous verrez, cela ne tardera pas! Je vous souhaite en tout cas, beaucoup de bonheur, car vous semblez être une charmante jeune fille, pleine de naïveté et de fraîcheur.

TANTE ANNE-MARIE



Le mouchoir ensanglanté

Le métro new-yorkais accélérait sa vitesse entre les stations de River Side et de Central Park. Le secrétaire du procureur essaya de se faufiler avant l'arrêt et de gagner la porte du compartiment. Il serrait d'une main nerveuse sa serviette de cuir, car elle renfermait des pièces très importantes. Parmi ces documents se trouvait la preuve formelle des malversations commises par un gros banquier de la ville. Le dossier était réclamé d'urgence par le procureur qui voulait engager sans retard les poursuites.

En arrivant à la station de Central Park, le secrétaire put enfin se dégager de la foule des voyageurs. A cet instant, un individu bien mis, portant un pardessus marron, profita du mouvement pour se rapprocher de lui. Il tenait sa main droite enfoncée dans sa poche. Les portes pneumatiques s'ouvrirent et un certain nombre de voyageurs descendirent sur le quai. Les portes commencèrent à se refermer. Soudain, couvrant le brouhaha, un coup de feu retentit. L'homme au pardessus marron mit un pied entre les deux battants de la porte qui s'ouvrit et se referma de nouveau derrière lui tandis que le train repartait à toute allure.

Dans la voiture, les voyageurs se regardaient, terrifiés. Le secrétaire s'était affaissé près de la porte, mortellement blessé. La serviette avait disparu. Quand le train parvint à la station suivante, il avait cessé de vivre. Le chef de station téléphona immédiatement à la police.

Un quart d'heure plus tard arrivait l'inspecteur Joe Stevens.

●

Considéré comme le plus grand détective en service dans l'Etat de New-York, Joe Stevens joignait à une patience inaltérable quand il suivait une piste, un courage et une témérité à toute épreuve

Le policier écarta d'un mouvement brusque la foule des curieux et se pencha sur la victime.

— Qui est-ce ?

— C'est le secrétaire du procureur du district, répondit Murdstone, le coroner, qui était arrivé quelques instants plus tôt. Il portait, je crois, des documents importants, concernant l'affaire Hartman. Il a été tué d'une balle de revolver. Le coup a été tiré à bout portant et la mort fut instantanée.

— Quand l'attentat a-t-il eu lieu ?

— Il y a un quart d'heure à peine, à l'arrêt de Central Park. On a vu un homme — l'assassin, je suppose — vêtu d'un pardessus marron, sauter de la voiture.

— La victime a beaucoup saigné, je vois.

— Enormément.

— Le fait est très intéressant. Mais où sont donc les témoins ?

— Ils ont disparu pour ne pas témoigner. Ah ! votre tâche est rude. Vous avez une chance sur mille de rattraper votre homme.

Stevens haussa les épaules et se pencha de nouveau sur le corps. Il aperçut, attaché au poignet de la victime, un fil de cuir assez long.

— L'extrémité de la courroie qui retenait la serviette, murmura-t-il.

Il se releva et consulta sa montre.

— L'assassin a une demi-heure d'avance. Je pars en chasse immédiatement. Je vous verrai plus tard au sujet de la balle, M. Murdstone. Au revoir.

●

Il prit le premier train sur la voie opposée et descendit à Central Park. Il traversa la voie, parcourut le quai, regarda le long des rails et consulta de nouveau sa montre. Dans toute affaire policière et dans celle-ci en particulier, le temps primait tout : chaque minute était précieuse.

Il s'arrêta devant une boîte qui servait à recueillir les vieux journaux et en vida le contenu. L'inspecteur suivait certainement une idée, car il examina de même toutes les boîtes du quai avant de prendre de nouveau le train pour descendre à la station suivante où il recommença le même manège. Il poussa soudain un soupir de satisfaction. De l'une des boîtes, parmi de vieux journaux, il venait de tirer un mouchoir de soie taché de sang.

●

Cette découverte sembla plonger le détective dans une profonde satisfaction. Il regarda de nouveau autour de lui, comme s'il voulait bien reconnaître les lieux, et, sans une hésitation, il prit une rue transversale qui l'amena une minute plus tard à un croisement devant lequel il s'arrêta, indécis. Mais sa perplexité ne dura qu'un moment. Il tourna à droite et reprit sa marche. Au bout de la rue, il ralentit le pas : une grande devanture, celle d'une teinturerie, s'étalait à quelques mètres de distance.

Joe Stevens se frappa le front.

— Oh ! Serait-il possible ?...

Il parut hésiter, l'espace d'une seconde. L'expérience lui avait appris à ne pas commettre d'imprudence. Mais sa témérité l'emporta.

— Eh ! votre numéro, où est donc votre numéro, Monsieur ? lui demanda un homme à la mine rusée qui se tenait derrière le comptoir.

— Pourquoi me demandez-vous mon numéro ? répondit d'une voix lente le détective, tandis que ses yeux vifs inspectaient les moindres recoins de la boutique.

— Vous devez bien avoir un costume à retirer ? Hé ! Monsieur, il est interdit d'aller de ce côté. C'est l'atelier et... Hé ! Monsieur !

Sans l'écouter, Stevens avait écarté des vêtements suspendus au fond de la boutique. Ils étaient tous de couleur sombre et servaient à dissimuler un mur de briques percé par une porte en fer. Le détective l'ouvrit et pénétra dans une petite pièce.

Près de la fenêtre se trouvait une petite table sur laquelle gisait un pardessus marron dont le côté gauche était maculé de sang.

●

— Dites donc, mais que signifie tout cela ? cria l'homme à la mine rusée, sans toutefois entrer dans la pièce.

A cet instant, l'inspecteur aperçut au fond de la chambre une autre porte presque entièrement dissimulée par une épaisse tenture. Une légère spirale de fumée s'échappait entre le rideau et le cadre de la porte.

Aux cris de l'homme, la tenture se souleva et découvrit deux visages étonnés. Puis une



main tenant un revolver dont l'acier brillait dans la pénombre.

Prompt comme l'éclair, Stevens sortit son automatique.

Les deux coups de feu partirent presque en même temps.

Un gémissement profond se fit entendre et un corps s'abattit sur le sol. Stevens, atteint lui aussi à l'épaule droite, laissa échapper son arme. Il sentit le sang jaillir de la blessure et couler le long de son dos.

La tenture s'écarta entièrement et le deuxième homme parut.

●

L'inspecteur se redressa et prononça avec difficulté :

— Je viens vous arrêter, Torelli. Cette fois, c'est pour un meurtre. Vous n'y couperez point.

Un sourire sarcastique se dessina sur la figure du bandit.

— Ainsi, vous m'avez reconnu ! Oui, je suis Torelli, l'homme que vous avez arrêté il y a un an pour vol à main armée et que vous avez libéré faute de preuves. Aujourd'hui, les rôles paraissent renversés. C'est vous qui êtes mon prisonnier.

Et s'emparant du revolver que Stevens avait laissé tomber :

— Réponds-moi. Es-tu seul ou bien y a-t-il une bande de flics comme toi à l'extérieur ? dit-il en menaçant le détective de son arme.

A ce moment la porte s'entr'ouvrit et l'homme à la mine rusée parut.

— Ferme cette porte, nom d'un chien ! hurla Torelli. Et surveille la boutique.

L'homme se retira précipitamment.

Durant cet intervalle, Stevens avait embrassé la pièce du regard. Près de lui était une petite console sur laquelle se trouvaient un téléphone, un annuaire, des verres et des bouteilles. Sa blessure lui faisait affreusement mal.

— Allons ! Je t'écoute, fit Torelli en se tournant de nouveau vers lui. Y a-t-il d'autres policiers dans la rue ?

— Je vous mentirais si je vous répondais par l'affirmative, dit Stevens, qui s'assit sur le siège placé près de la console, l'air épuisé, car il vous serait facile de vous assurer immédiatement de la vérité. Non, il n'y a pas d'agents dehors. Je suis tout seul.

— Tu viens alors de signer ton arrêt de mort, prononça le bandit sur un ton glacial.

●

Le détective ne répondit pas. Sa tête s'était penchée involontairement sur l'annaire du téléphone, se servant de celui-ci comme d'un point d'appui. Son visage s'était crispé et il paraissait beaucoup souffrir.

Torelli le considéra en silence.

— Avant de te tuer, finit-il par dire, je suis curieux de savoir comment tu as fait pour arriver jusqu'ici. Le coup était cependant monté avec une maestria suprême.

A cet instant, un léger bruit venant du téléphone se fit entendre. L'inspecteur toussa à plusieurs reprises, autant que le lui permettaient ses forces, puis, étendant son bras valide, se versa un verre de whisky qu'il but d'un trait. Ses joues se colorèrent faiblement.

— La coutume veut — surtout dans les romans policiers — dit-il en regardant fixement son adversaire, qu'un détective chargé de trouver la solution d'une affaire mystérieuse ou d'un crime ne consente à raconter qu'à ses chefs ou aux intéressés comment il a fait pour découvrir le coupable, en insistant complaisamment sur l'habileté qu'il a déployée pour arriver à son but. Mais je consens à déroger à la règle et à raconter à l'assassin lui-même — et c'est vous dans notre cas — la méthode que j'ai employée pour l'arrêter.

— Tu ne m'as pas encore arrêté, interrompit Torelli, en le menaçant toujours de son revolver. C'est bien toi qui t'es fait prendre par moi.

— Quoi qu'il en soit, reprit Joe Stevens, il ne me déplaît aucunement de vous faire le récit de mes recherches pour une raison que vous saisirez plus tard. En premier lieu, je dois vous déclarer que vous avez commis une erreur fondamentale en tirant à bout portant sur votre victime. En effet, celle-ci ne portait pas de pardessus et la balle a atteint le corps à l'échancrure de la chemise, de sorte que...

— De sorte que... répéta Torelli, très intéressé.

— Aïe ! cette égratignure me fait horriblement souffrir... De sorte que le sang a immédiatement giclé. Comme, aux dires des témoins, vous étiez presque collé à la victime, votre pardessus a dû être maculé de sang. C'est la première constatation que je fis en examinant le corps et le parquet du compartiment.

En réfléchissant, j'étais arrivé à la conclusion que l'assassin — appelons-le par son nom maintenant — son forfait accompli, avait dû prendre le premier train allant en sens contraire. Mais quelle station avait-il choisi pour descendre ? La première probablement, car il avait grande hâte de quitter le train. D'ailleurs, il était facile de s'en assurer, car il n'y avait que trois stations avant le terminus. Cette constatation me suggéra l'idée que l'homme avait dû s'efforcer d'essuyer la tache de sang, visible et fraîche, sur son pardessus. Il s'agissait donc de retrouver l'objet dont il s'était servi pour ce nettoyage et dont il avait dû se débarrasser en descendant du train. Or où aurait-il pu le jeter, sinon dans une des boîtes du quai ? Mon premier geste fut donc de fouiller les boîtes de la première station et je ne tardai pas à retrouver ce que je recherchais. Ce mouchoir maculé de sang est en quelque sorte le nœud de toute l'affaire. Jusqu'alors, les faits semblaient me donner raison, mais le temps pressait malheureusement. Le meurtrier avait pris une avance considérable et je n'avais pas le loisir d'appeler à mon aide quelques-uns de mes collègues. Je décidai donc d'agir seul et advienne que pourra. J'avais confiance dans ma destinée et dans la vengeance de Dieu...

Torelli avait écouté sans broncher le jeune détective. Quand il se fut arrêté pour respirer, il fronça les sourcils.

— Continue, policier de malheur, et abrège autant que possible. Tu cherches à gagner du temps dans l'espoir insensé que l'on viendra te secourir. Mais tu t'illusionnes un peu, cher ami.

— Arrivé à ce point-là, continua tranquillement Joe Stevens sans répondre, trois rues s'offraient à mon choix au sortir de la station. Je pris la plus courte, car l'expérience m'a averti que les fuyards ont de tout temps pris l'habitude d'employer les rues les plus retranchées pour brouiller plus sûrement les pistes. C'est ainsi que j'arrivai à cette boutique. Sa vue me causa un choc, car j'ai été chargé de sa surveillance il y a quelques mois d'après certaines informations qui étaient parvenues à la police. Je ne me doutai pas alors que là devait se réfugier l'assassin du secrétaire du procureur.

— Tu n'auras pas l'occasion de jouir longtemps de ton exploit, dit Torelli avec un rire démoniaque. La chance t'a servi...

Le détective se releva et l'air souriant :

— Oui, Torelli, la chance m'a servi et me sert encore. Ecoute, tu vois le téléphone ? Regarde le récepteur. Il est soulevé par l'annuaire que j'ai poussé subrepticement sous lui. Depuis le début de notre conversation, cette ligne est en communication avec le central. Pendant que nous parlions on nous écoutait à l'autre bout. Toutes nos paroles ont été sténographiées. La ligne écoutait, Torelli, elle enregistrait tes mots en même temps que ta perte. Comprends-tu maintenant pourquoi je t'ai si longtemps retenu en te parlant de mes efforts et des recherches que j'ai effectuées pour retrouver le coupable ? C'est pour laisser à la police le temps d'arriver. C'est un coup que nous faisons quelquefois, le coup du téléphone. Le central a reçu l'ordre formel d'avertir immédiatement la police au cas où le préposé toujours aux aguets écouterait une communication de ce genre, surtout dans les quartiers directement reliés, comme c'est le cas pour celui-ci. La police ne saurait tarder à arriver. Tu peux me tuer, Torelli, mais tu n'échapperas pas à un juste châtiment.

Cette révélation s'abattit sur le bandit comme la foudre. Hébété, il regardait le détective d'un œil morne. Recouvrant soudain ses esprits, il s'élança sur son adversaire l'arme haute quand il vit celui-ci glisser, telle une masse inerte sur le tapis qui recouvrait le plancher.

Mort ou évanoui ?

Le bandit allait s'en assurer quand, dehors, dominant le bruit du trafic, la sirène de la voiture de police fit entendre son appel strident. Le magasin se remplit aussitôt de policiers en uniforme et Torelli, encore ébahi, se vit brusquement entouré par plusieurs d'entre eux. Le misérable ne fit pas un geste pour se défendre et, menottes aux mains, il se contenta de regarder l'endroit où gisait le détective quand il vit celui-ci se relever d'un bond, ce qui mit le comble à son ahurissement.

— Encore un truc, Torelli, le dernier, prononça Stevens avec un clignement d'œil souriant.

Et tandis que les policemen l'emmenaient, Torelli, tremblant et hagard, continuait de regarder fixement le jeune détective comme si c'était le diable en personne.

(Adapté de l'anglais)

Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

ECOUTEZ la radio diffusion musicale de ce film Dimanche à 12.55 à la station principale, et Jeudi 12 Mars à 9.30 p.m. à la station alternative.

20th CENTURY FOX *présente*

DU LUNDI 9 AU DIMANCHE 15 MARS

Le film musical de vos rêves

Alice **FAYE** *Don* **AMECHE** *Carmen* **MIRANDA**

dans

THAT NIGHT IN RIO

EN TECHNICOLOR

Avec les belles chansons d'Alice Faye... et les refrains endiablés de Carmen Miranda et son orchestre !

Au programme WAR PICTORIAL NEWS, le journal filmé de la guerre.







Vu l'importance de cette superproduction 4 SPECTACLES CHAQUE JOUR 10h30 a.m. 3h15 — 6h30 — 9h30 p.m.